REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE

†

NOVA ET VETERA

Vme ANNÉE - N° 4 - OCTOBRE-DÉC. 1930
ÉDITEUR FRAGNIÈRE FRÈRES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 4 :

MARCELLE BORDIGONI	*La vie publique de sainte Catherine de Sienne* .	349
LUCIEN MARSAUX	*Les derniers instants* (Conte)	392
LÉGENDE	. . . . .	397
PIERRE DESLANDES	*Une terre d'équilibre : La* Bourgogne	398
MAURICE BASTIAN	*Le Bienheureux John Ogilvie, S. J.*, missionnaire écossais	407
JEAN COMOLI	*La deuxième semaine catholique internationale*.	426
LÉON BARBEY	*Chronique de liturgie*. .	430
CHARLES JOURNET	*Chronique sur la théologie mystique, la philosophie, l'art :* Vie spirituelle.— Le problème de l'amour pur. — Les purifications de l'amour. — Les dons du Saint-Esprit. Bergsonisme. —Thomisme. Faut-il parler d'un art thomiste ? — Marius l'Epicurien.	436
MARCEL FEUILLAT	Reproduction d'un calice	397
BIBLIOGRAPHIES		462

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel (Suisse et Etranger . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro . . . . . » 3.—

S'adresser aux éditeurs : Fragnière Frères, Fribourg

Compte de chèques : II a 20. Téléphone : 2.12

LA VIE PUBLIQUE
DE
SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Le quatorzième siècle, le siècle de sainte Catherine, est une époque de désordre et d'infidélité. Désordre et infidélité dans tous les domaines, à tous les étages. C'est la guerre entre pays, entre villes, entre partis, entre familles. Les mœurs sont corrompues ; il y a, parmi les princes et les magistrats, de véritables bandits. Les prêtres qui, pour la plupart, sont de grands pécheurs, ne peuvent guère réformer les mœurs. Les évêques, les archevêques, plus coupables encore, ne reprennent pas leurs subordonnés, et le pape lui-même s'est volontairement exilé à Avignon, abandonnant Rome qui, sans son évêque, n'est plus qu'une pauvre ville livrée à l'anarchie.

Tous ces maux, tous ces péchés font pleurer les saints. Car il a aussi des saints, ce terrible XIV^me^ siècle, il en a même beaucoup. Il semble qu'en ce temps de désolation, il n'y ait eu que deux issues possibles : se laisser aller, ou devenir des saints. (On rencontre pourtant quelques médiocres, en étudiant la vie de sainte Catherine, cela empêche que nous soyons trop dépaysés.)

1. La mission de sainte Catherine.

L'Eglise subit donc, au XIV^me^ siècle, une épreuve terrible. Elle semblait aller sûrement à sa ruine et l'on pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à faire. De telles épreuves appellent une intervention extraordinaire de la Providence. A la France envahie par l'ennemi et abandonnée par un pauvre roi sans pouvoir et sans courage, Dieu envoya Jeanne d'Arc. Sainte Catherine de Sienne est la sœur de Jeanne d'Arc. Comme Jeanne, elle est l'envoyée de la Providence, comme elle aussi, elle est un mi-

racle vivant. Ce n'est pas un soldat que Dieu a choisi pour délivrer la France envahie par les Anglais, c'est une petite bergère ; ce n'est pas un savant, un moine ou un prélat que Dieu a choisi pour délivrer l'Eglise envahie par le péché, c'est une petite tertiaire de Sienne, la fille d'un teinturier.

La tâche de Catherine était de sauver des âmes immortelles, tandis que Jeanne était envoyée pour le salut de la terre de France. L'une écrivait et prêchait, tandis que l'autre guerroyait. Mais toutes deux priaient. Toutes deux ont réussi dans leur mission parce qu'elles étaient des saintes. C'est une victoire cachée, une victoire contre le mal, qu'elles ont remportée avant tout, et les autres victoires ont suivi (il faut toujours qu'elles suivent un jour ou l'autre.)

Catherine et Jeanne ont toutes deux commencé par mener une vie cachée, et c'est parce que Dieu avait mis dans leur cœur une grande compassion pour le monde, qu'elles se sont mêlées à la vie publique. Lorsqu'on demandait à Jeanne d'Arc pourquoi elle était allée combattre, elle répondait : « La grande pitié qu'il y avait au royaume de France. » Sainte Catherine, elle, a été ambassadrice et écrivain à cause de la grande pitié qu'il y avait en l'Eglise de Dieu.

Les deux saintes savent parler net et franc, elles exercent le même ascendant sur leurs supérieurs. Jeanne conduisit Charles VII à Reims, où il devait être sacré, sainte Catherine réussit à ramener le pape à Rome. Toutes deux sont de véritables politiques catholiques. Elles veulent qu'en tout soient respectées les exigences de la justice et de la charité. Pour accomplir leur mission, elles ne dédaignent ni l'une ni l'autre les moyens naturels. Jeanne combat sur les champs de bataille ; Catherine prêche, écrit, part en ambassade. Mais comme tout pour elles, — le salut de la France ou la réconciliation des cités italiennes et le retour du pape à Rome — est subordonné au règne de Dieu, ces moyens naturels sont par elles comme surnaturalisés. Jeanne tenait à ce que son armée fût en état de grâce avant de combattre. C'est en extase que sainte Catherine écrivit certaines de ses lettres les plus nettement politiques. Jeanne aime sa patrie en Dieu, elle veut qu'elle soit digne de son titre de nation chrétienne ; en

conduisant le Dauphin à Reims pour le faire sacrer et en refusant jusque-là de l'appeler son roi, elle lui enseigne à reconnaître la primauté du spirituel. Catherine en fait autant, lorsqu'elle apprend aux princes à respecter le pape, et à tous à aimer l'Eglise.

2. *La vie cachée de Catherine.*

Sainte Catherine naquit le 25 mars 1347. Son père, Jacques Benincasa, était teinturier à Sienne. C'était un commerçant estimé et l'un des dirigeants du parti populaire. Un bon chrétien aussi. Il eut vingt-cinq enfants, Catherine était la dernière.

On vit tout de suite qu'elle était une enfant prédestinée. « Elle était si charmante, dit Raymond de Capoue, et il y avait dans ses paroles une telle sagesse, que sa mère pouvait à peine la garder à la maison. Tous les parents et voisins se l'arrachaient et l'emmenaient chez eux pour entendre la sagesse précoce de ses paroles et jouir du commerce de sa gaieté enfantine, souverainement gracieuse [1]. »

Un jour qu'elle rentrait de chez sa grande sœur mariée, — elle avait alors cinq ou six ans, — le Christ, accompagné de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean, lui apparut, au sommet de l'église St-Dominique et la bénit. A partir de ce jour, elle ne vit plus que Dieu. Elle a un grand désir d'apostolat et prêche à ses petites compagnes l'amour de Dieu et la nécessité de la pénitence. Alors déjà, c'est vers la double vie active et contemplative que Dieu la pousse. Elle est attirée par l'ordre dominicain, vénère les frères prêcheurs et baise la trace de leurs pas. Elle voudrait s'enfuir dans un désert, prendre des habits d'homme et s'enrôler dans l'ordre des prêcheurs.

Puis arrivent les épreuves et les combats. Les parents de Catherine veulent lui faire aimer le monde et la marier. Catherine résiste. Elle décide de rompre définitivement avec le monde. Il faut rompre et non pas tergiverser, renoncer une bonne fois à notre égoïsme et nous donner sans réserve : c'est ce que Catherine répète sans cesse dans ses lettres; elle dit un jour à son

[1] *Vie de sainte Catherine de Sienne*, 1re partie, ch. II.

disciple préféré: « Je t'écris avec le désir de te voir éclairé d'une si grande lumière et connaissance que tu comprennes qu'il faut trancher et non pas dénouer; car celui qui ne tranche pas reste lié, et celui qui ne fuit pas reste toujours prisonnier. Ne résiste pas à l'Esprit-Saint qui t'appelle, il te serait dur de lutter contre lui.[1] » Catherine devait donner cette leçon à tous ses disciples, même à ceux qui n'étaient pas appelés à la vie religieuse.

Pour signifier qu'elle n'appartient plus au monde, Catherine coupe ses cheveux. On l'accable de mauvais traitements. Pour l'empêcher de prier, on décide qu'elle sera toute la journée occupée aux divers services de la maison et n'aura plus de chambre particulière. « Rien de tout cela ne l'ébranla, dit Raymond de Capoue, elle se fit dans son cœur, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, une cellule bien secrète, d'où elle résolut de ne jamais sortir, pour quelque affaire extérieure que ce fût. De la sorte, au lieu d'avoir comme auparavant, une cellule extérieure où elle pouvait s'enfermer quelquefois, mais d'où elle devait aussi sortir de temps en temps, il arriva que, s'étant fait une cellule intérieure qu'on ne pouvait lui enlever, elle n'en sortait jamais [2]. »

Jacques Benincasa comprend enfin la sainteté de sa fille et lui permet de suivre sa vocation. La mère de Catherine, Lapa, se soumet moins bien; elle ne se soumettra du reste jamais complètement.

A quinze ans, Catherine revêt l'habit des sœurs de la Pénitence de saint Dominique. Après trois ans de retraite et de silence, elle commence son apostolat. Mais auparavant, le Sauveur lui est apparu, dans une vision solennelle, lui a déclaré sa volonté de l'épouser dans la foi et lui a donné un anneau miraculeux que toute sa vie elle verra briller à son doigt. Ceci devait se passer en 1367, Catherine était âgée de vingt ans.

Voici comment Raymond de Capoue raconte la rentrée de Catherine dans le monde. Le Christ lui-même a ordonné à la sainte de renoncer à sa solitude, et Catherine s'effraie. « J'ai fui la société des hommes pour vous trouver, vous qui êtes mon Sei-

---

[1] *Lettres de sainte Catherine*, traduites par E. Cartier. Tome I, Lettre CCLXVIII à Etienne de Corrado Maconi.

[2] *Vie de sainte Catherine*, 1re part, ch. IV.

gneur et mon Dieu. Maintenant j'ai obtenu miséricorde et je possède votre grâce malgré mon indignité: dois-je abandonner ce trésor incomparable pour me mêler encore aux embarras humains, pour retomber dans mes ignorances, et, me laissant aller peu à peu, vous devenir peut-être odieuse ? Non, Seigneur, non, votre bonté infinie ne commandera jamais à une âme une chose qui peut la séparer de vous ».

Jésus lui rappelle alors que son précepte d'amour est double, amour de Dieu et amour du prochain. Pour l'amour du prochain, Catherine doit quitter sa cellule et être apôtre, c'est à quoi Dieu la destine. « Seigneur, répond Catherine, que votre volonté et non la mienne s'accomplisse en toute chose. Je ne suis que ténèbres et vous êtes la lumière, je suis le néant et vous êtes l'Etre; je suis folie et vous êtes la Sagesse du Père; cependant j'ose vous demander humblement, comment se fera ce que vous venez de dire ? Puis-je être utile aux âmes, moi qui suis si faible et si misérable ? »

Et Dieu lui répond: « Je souffle où je veux la grâce de mon Esprit. Il n'y a pas pour moi de différence d'hommes ou de femmes, de plébéiens ou de nobles, et il m'est aussi facile de créer un ange qu'une fourmi, un ver de terre que des cieux nouveaux. Il est écrit de moi que j'ai fait tout ce que j'ai voulu, et rien de ce que l'esprit conçoit ne m'est impossible. Pourquoi donc t'inquiéter des moyens ? N'en trouverai-je pas toujours un pour faire ma volonté ? Je sais que ce n'est pas la désobéissance, mais l'humilité qui te fait parler de la sorte, et je veux que tu saches qu'à cette époque, l'orgueil des hommes est devenu si grand surtout dans ceux qui se croient sages et savants, que ma justice ne peut plus les supporter, et va les confondre par un juste jugement; mais parce que la miséricorde règne sur toutes mes œuvres, je veux d'abord leur donner une confusion salutaire, afin qu'ils s'humilient comme les juifs et les gentils quand je leur ai envoyé des insensés que je remplissais de ma divine sagesse... Pour toi, n'hésite pas à m'obéir quand j'aurai décrété de t'envoyer au peuple. Je t'accompagnerai partout, je continuerai à te visiter et je te dirigerai dans tout ce qu'il te faudra faire [1]. »

[1] *Vie de sainte Catherine*, 2me partie, ch. I.

C'est la préface à la vie publique de sainte Catherine.

Dieu lui dit encore: « L'amour qu'on a pour moi et l'amour du prochain est une seule et même chose: autant l'âme m'aime, autant aime-t-elle le prochain [1]... Si l'on ne m'aime pas, on n'aime pas non plus le prochain, car c'est de moi, de mon amour que vient l'amour qu'on a pour lui. Il en est comme du vase qu'on remplit à la fontaine: si on le retire pour boire, il est bientôt vide, mais si on l'y garde plongé, on peut y boire toujours... Vous ne pouvez me rendre à moi l'amour que je réclame, car je ne puis tirer profit de vos services. Mais je vous ai placés à côté de votre prochain afin de vous permettre de faire pour lui ce que vous ne pouvez pas faire pour moi [2]. »

Pour Dieu et pour le prochain, Catherine va faire n'importe quoi. Ecrire, parler, aller en ambassade, en un mot faire de la politique, ce sera pour elle un moyen comme un autre de faire la charité.

3. La vie publique.

C'est à Sienne, d'une manière très obscure, que Catherine commence sa mission. Peu à peu, son champ d'action s'élargit. Son amour pour le prochain la chasse hors de sa maison. Elle aime d'un amour merveilleux les pauvres pour qui elle se dépouille de tout, les malades qu'elle soigne inlassablement. Et les miracles se multiplient.

Elle ne secourt pas les corps seulement, mais les âmes. Raymond de Capoue ne se lasse pas de raconter toutes les conversions qu'elle obtient de Dieu. On vient la voir dans sa cellule. On vient par curiosité parfois, les gens tiennent à voir cette sainte dont on commence à beaucoup parler et veulent absolument assister à une extase. Mais il y a aussi des hommes de bonne volonté qui viennent à elle pour s'instruire et s'édifier: car nul ne parle de Dieu comme la fille du teinturier de Sienne.

Catherine lit au fond des cœurs. « Il ne nous était pas possible, dit Raymond de Capoue, à nous qui demeurions en sa

[1] *Dialogue*, Tome I, ch. 6. (Traduction Hurtaud.)
[2] *Dialogue*, Tome I, ch. 34.

compagnie, de faire en son absence aucune action bonne ou mauvaise un peu importante, sans qu'elle en eût connaissance... Merveille plus étonnante encore, elle nous exposait si parfaitement nos pensées les plus intimes que ces pensées semblaient avoir été siennes et non pas nôtres[1]. » Catherine prêchait sur les places publiques. « J'ai vu quelquefois, dit le P. Raymond, mille personnes et plus, hommes et femmes, accourir comme à l'appel d'une trompette invisible, et arriver des montagnes ou autres régions des comtés de Sienne, pour voir et entendre la sainte. Non seulement sa parole, mais sa seule vue suffisait à leur donner le repentir de leurs crimes[2]. »

Un fait montre quelle était la popularité de Catherine en 1368 déjà. Sienne est en pleine révolution. Les nobles ont renversé le parti populaire alors au pouvoir. Or, les frères de Catherine étaient d'actifs soutiens du gouvernement déchu. Ils sont compromis et sur le point d'être arrêtés. Mais Catherine se place au milieu d'eux et les emmène. Ils traversent la rue au milieu des ennemis, le peuple s'écarte devant la sainte, et Catherine peut confier ses frères à des amis qui les cacheront jusqu'à la fin de l'émeute.

Catherine n'a pas que des admirateurs pourtant. Beaucoup ne comprennent rien à sa sainteté et la dénigrent. Une lépreuse, que tous avaient abandonnée et que Catherine s'était mise à soigner, l'insulte et l'outrage. Une autre malade, une pauvre cancéreuse, commence sans raison à la haïr et à la diffamer. Sainte Catherine supporte tout. Son jeûne miraculeux — à cette époque, Catherine ne mange déjà plus rien — ce jeûne lui vaut bien des contradicteurs. Elle écrit à l'un d'eux: « Vous craignez pour moi les illusions: cette crainte que vous avez, mon Père, au sujet de mon abstinence, ne m'étonne pas; et je vous assure que si vous l'avez, je tremble moi-même, tant je redoute les tromperies du démon... Je pense que je puis être dans l'erreur; je sais et je vois que le démon a perdu la béatitude, mais non pas l'intelligence, et je comprends qu'avec cette supériorité d'esprit, il pourrait bien me tromper; mais aussi je me réfugie

[1] *Vie de sainte Catherine*, 2me partie, ch. X.
[2] *Vie de sainte Catherine*, 2me partie, ch. VII.

et je m'appuie à l'arbre de la très sainte Croix ; je m'y attache, et je suis persuadée que, si j'y reste fixée et clouée par l'amour et par l'humilité, tous les démons ne pourront rien contre moi, non pas à cause de mes mérites, mais à cause de ceux de Jésus crucifié [1]. »

Des prêtres mêmes, persécutent Catherine. On lui refuse la communion, on la chasse des églises. Catherine accepte toutes les humiliations, tous les reproches, et toujours obéit aux ordres de ses supérieurs, même lorsqu'ils sont visiblement mal fondés, les considérant, dirait Jacques Maritain, « comme messagers boiteux de Celui auquel nous obéissons à travers toutes les hiérarchies créées. » Souvent, les contradicteurs de Catherine, soudainement transformés, deviennent ses disciples.

L'an 1370 est pour Catherine un an de grâces. C'est un jour de l'été 1370 que sa mission lui est annoncée d'une manière plus précise : « Vois, ma fille, les blés se dorent sur les collines et la moisson est grande, le salut de beaucoup demande ton retour ; tu n'auras plus le genre de vie que tu as mené jusqu'ici ; tu ne te confineras plus dans une cellule ; il te faudra même, pour le salut des âmes, quitter ta ville natale et voyager de ville en ville selon que je te l'ordonnerai, mais je serai partout avec toi. Tu vivras parmi les foules, portant l'honneur de mon nom devant les petits et les grands, devant les laïques comme devant les clercs et les religieux. Il y a des âmes que je t'enverrai ; il y en aura d'autres que tu iras chercher selon mon bon plaisir. Je te présenterai aux pontifes, à ceux qui gouvernent l'Eglise et le peuple chrétien, car je veux, selon mon habitude, avec ce qui est faible, confondre l'orgueil des forts [2]. »

4. Catherine pacificatrice.

Et Catherine se met à l'œuvre. Oeuvre de paix d'abord. L'Italie, à cette époque, est déchirée par les guerres et les révolutions. Les villes italiennes se font la guerre et font la guerre aux nobles. A l'intérieur, les partis politiques luttent entre eux.

---

[1] Lettre CCCXIII.

[2] *Vie de sainte Catherine*, 2me partie, ch. VI.

Les gouvernements se succèdent, les constitutions deviennent de plus en plus instables. Ainsi, à Sienne, le gouvernement populaire confie la direction de la ville à douze citoyens qui gouvernent deux à deux, chacun pendant deux mois. Le pape étant à Avignon, les Etats de l'Eglise, en proie aux révolutions, s'émiettent. Les cardinaux-légats, français pour la plupart et détestés du peuple, gouvernent au moyen de mercenaires étrangers et bataillent dans la mêlée des seigneurs et des villes. Toutes ces luttes entretiennent des haines implacables qui divisent les familles et causent la perte des corps et des âmes.

Catherine souffre de toutes ces haines et travaille à les apaiser. Avec une merveilleuse éloquence, elle écrit à ceux qu'elle veut réconcilier: « La haine du prochain est une offense contre Dieu et nous devons haïr cette haine parce qu'elle offense la Vérité, qui nous défend de haïr ceux qui nous font injure. Cette haine est contre nous; car celui qui reste dans une haine mortelle se hait plus que son ennemi. Pensez donc qu'il n'y a pas de comparaison entre le mal qu'on a pu vous faire et celui que vous vous faites à vous-même. Quelle comparaison y a-t-il entre le fini et l'infini ? aucune. Eh ! bien, si je suis blessé dans mon corps, et si je hais pour l'offense qui m'a été faite, il s'ensuit que je blesse mon âme et que je la tue, en lui ôtant la vie de la grâce et en lui donnant la mort éternelle... Quelle différence avec celui qui tue le corps ! Le corps est une chose finie et corruptible, qui passe comme l'herbe des champs. Sa vie et sa valeur viennent uniquement du trésor de l'âme qu'il renferme. Quand cette perle précieuse lui est enlevée, ce n'est plus qu'un amas de corruption et de mort dont se nourrissent les vers. Je ne veux donc plus que, pour une offense faite contre ce corps, si pauvre et si misérable, vous offensiez Dieu et votre âme, qui est infinie, en restant dans la haine et le désir de la vengeance... Non, plus de guerre, pour l'amour de Jésus crucifié; épargnez-vous les tourments de l'âme et du corps, et craignez les jugements divins, toujours suspendus sur vous [1]. »

---

[1] Lettre LXXXIX.

Lorsque ses paroles et ses lettres ne suffisaient pas, Catherine avait recours à la prière, et elle obtenait ainsi d'innombrables réconciliations. Ces réconciliations lui gagnèrent de nombreux amis et furent évidemment l'une des causes de son influence et de son autorité.

Catherine eut beaucoup à travailler pour sa ville de Sienne. En 1368 — Catherine vient de quitter sa cellule — la révolution éclate. Les nobles, ayant à leur tête les Salimbeni et les Tholomei, s'unissent pour renverser le gouvernement populaire des Douze. On se bat, les deux partis triomphent tour à tour. Enfin, grâce à l'appui de l'empereur d'Allemagne, le parti populaire l'emporte. Que fait sainte Catherine, pendant ces luttes ? Elle console et encourage. Elle prêche la paix et se sert de ses disciples, de ceux qu'elle a réconciliés ou convertis, pour apaiser les haines. Elle appartient au peuple par sa naissance, et a beaucoup de disciples parmi les nobles. Mais elle ne s'attache à aucun parti. Sa mission est de sauver les âmes.

Les magistrats de Sienne lui reprochent pourtant un jour ses rapports avec les vaincus, avec les Salimbeni, en particulier. Sainte Catherine, qui était alors loin de Sienne, leur répond aussitôt : « On m'a dit vos réclamations et vos soupçons ; je ne sais vraiment s'il faut les croire. Si vous vous intéressiez à vous-mêmes autant que nous nous y intéressons, vous et tous les habitants de Sienne vous éviteriez de pareilles peines. Nous cherchons tous, et je poursuis sans cesse votre salut spirituel et temporel, n'épargnant aucune fatigue, offrant à Dieu nos pieux désirs, dans les larmes et les gémissements, pour empêcher la justice divine d'exercer sur vous les châtiments que nos iniquités méritent... L'ingratitude et l'ignorance de nos concitoyens ne nous empêcheront pas de travailler ainsi pour eux jusqu'à la mort. Nous suivrons l'enseignement du doux saint Paul, qui disait : *Le monde blasphème et nous bénissons ; il nous poursuit et nous chasse, nous le supportons avec patience.* Nous ferons de même, nous suivrons cette voie et la vérité seule nous délivrera. Je vous aime plus que vous ne vous aimez, et je désire comme vous votre paix et votre conservation. Ne croyez donc pas que moi ni aucun de ma famille nous puissions nous y opposer. Nous som-

mes choisis pour répandre la parole de Dieu et recueillir le fruit des âmes. Que chacun fasse son travail, celui-là nous est confié [1]. »

Et elle leur donne des conseils pour bien gouverner leur ville et leurs âmes. « Le moyen de gouverner les autres, leur dit-elle, est de se bien gouverner soi-même. Comment un aveugle pourrait-il diriger un aveugle ? Comment un mort pourrait-il enterrer un mort, un malade soigner un malade, un pauvre secourir un pauvre ? N'est-ce pas impossible ? Oui, mes chers seigneurs, celui qui est aveugle, celui dont l'intelligence est obscurcie par le péché mortel, ne peut se connaître et connaître Dieu. Il ne pourra pas non plus voir et corriger les défauts de ceux qui lui sont soumis, et, s'il les corrige, ce sera avec les ténèbres et l'imperfection qu'il y a en lui. Celui qui ne pense qu'à lui a peu la crainte de Dieu ; il n'observe pas la justice, mais il la viole et commet de nombreuses injustices [2]. »

Après cela, les magistrats écrivent à Catherine pour lui demander son retour. « Je reviendrai le plus tôt que Dieu m'en fera la grâce, leur répond-elle, mais ne laissez pas remplir votre esprit et votre cœur de toutes ces pensées qui viennent du démon. Il voudrait empêcher l'honneur de Dieu, le salut des âmes, votre paix et votre repos. Je déplore la peine que mes concitoyens se donnent de me juger. Il me semble qu'ils n'ont pas autre chose à faire que de dire du mal de moi et de ceux qui m'accompagnent. Pour moi, ils ont raison, car je suis pleine de défauts ; ils ont tort pour ceux qui m'accompagnent. Mais nous vaincrons par la patience. La patience n'est jamais vaincue ; elle est toujours victorieuse, et elle reste maîtresse [3]. »

Pendant toutes ces guerres civiles, Catherine visite les prisonniers, qui étaient nombreux. Dans une belle lettre à Raymond de Capoue, elle raconte comment elle a assisté au supplice d'un jeune noble de Pérouse, Nicolas Toldo. Ce jeune homme avait été condamné à mort pour avoir mal parlé du gouvernement de Sienne, et cette sentence injuste l'avait si bien exaspéré qu'il blasphémait sans cesse et ne voulait pas se préparer à

[1] Lettre LIX, *Aux défenseurs et au capitaine du peuple de la ville de Sienne.*
[2] Lettre LXII, *Aux magnifiques seigneurs de la commune de Sienne.*
[3] Lettre LX, *Aux seigneurs défenseurs de Sienne.*

mourir. Sainte Catherine réussit à lui faire accepter son sort et à le consoler. Elle lui promit de l'attendre au lieu de son supplice. « Or, pensez, mon père et mon fils, écrit-elle à son confesseur, que son cœur perdait alors toute crainte et que son visage, de triste devenait gai ; il se réjouissait et tressaillait d'allégresse en disant: *D'où me vient une telle grâce que la douceur de mon âme m'accompagne au saint lieu de la justice?* Vous voyez qu'il était parvenu à une telle lumière qu'il appelait saint, le lieu de son supplice ! Il ajoutait encore: *J'irai joyeux et fort ; il me semble qu'il s'en faut de mille ans que je n'y arrive lorsque je pense que tu m'y attendras.* Il disait sur la bonté de Dieu des choses tellement douces que c'était à éclater en larmes.

« Je l'attendis donc au lieu du supplice... Enfin il arriva comme un doux agneau ; il sourit en me voyant et il voulut que je le marquasse moi-même du signe de la croix. Lorsque je l'eus fait, je lui dis: *Monte, mon très doux frère, aux noces éternelles, car tu seras maintenant dans le bonheur sans fin !* Il s'agenouilla alors plein de mansuétude, et je découvris son cou. Inclinée vers lui, je lui rappelai le sang de l'Agneau. Ses lèvres ne prononçaient que ces mots: Jésus et Catherine ; comme il les achevait, je reçus sa tête dans mes mains. Fixant alors mon regard sur la bonté divine, je dis: *Je veux.*

« Alors je vis l'Homme-Dieu comme si j'avais vu la clarté du soleil ; il se tenait devant moi et recevait le sang de Toldo dans son sang ; tandis qu'il enveloppait dans la fournaise de sa divine et miséricordieuse charité le feu des saints désirs qu'il avait donnés à Toldo et cachés dans son âme par sa grâce [1]. »

Catherine savait être à la fois sensible et forte.

5. *Amour de Catherine pour l'Eglise.*

L'amour de sainte Catherine pour Dieu et pour le prochain s'achève dans son amour pour l'Eglise. « Autant quelqu'un aime l'Eglise, autant il a en lui le Saint-Esprit » écrivait saint Augustin. Que dire alors de Catherine de Sienne ?

---

[1] Lettre XLII, *A Raymond de Capoue.*

Cet amour pour l'Eglise n'est pas le résultat des relations de Catherine avec le pape et les princes de l'Eglise, il a été la cause de ces relations. Il n'est pas non plus le couronnement d'études approfondies. Catherine est une humble fille de Sienne. Elle a grandi dans un milieu très étroit et n'a jamais connu d'autre universalité que celle de l'Eglise. Cet amour pour l'Eglise, c'est Dieu seul qui l'a mis dans son cœur: « Je me souviens d'une servante de Dieu (c'est d'elle-même que parle sainte Catherine), je me souviens d'une servante de Dieu à laquelle fut révélé combien ce qu'on fait pour l'Eglise lui est agréable. Je vous le dis afin que vous soyez encouragé à souffrir pour elle. Une fois entre autres, comme elle se livrait avec ardeur à la charité du prochain, voulant par le désir du salut des âmes rendre honneur à Dieu, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit: *Ma fille bien-aimée, c'est dans le jardin de mon Epouse que tu pourras le faire. Tu ne peux rien désirer pour le salut des âmes que tu ne le désires pour la sainte Eglise*[1]. »

C'est Dieu qui a appris à l'humble petite tertiaire de Sienne à prier pour le monde entier, c'est la charité qui lui a fait un cœur catholique: « Cette âme, dit-elle encore d'elle-même, étendait sa prière à tout l'univers comme Dieu lui-même le lui inspirait en lui faisant crier: Miséricorde, Dieu éternel, pour vos brebis, en bon pasteur que vous êtes ! Hâtez-vous de faire miséricorde au monde; tel qu'il est, il est clair qu'il n'en peut plus; car évidemment il est privé de l'union de la charité avec Vous et avec le prochain. Les hommes ne s'aiment plus entre eux d'un amour fondé sur vous, Vérité éternelle ![2] »

(Il faut noter que l'enseignement de sainte Catherine, dans le *Dialogue* et dans ses lettres, a toujours quelque chose d'universel; les révélations que la sainte reçoit sont des révélations qui peuvent être utiles à tous et c'est pour cela qu'elle les écrit.)

Sainte Catherine aurait voulu que tous fussent enflammés d'un même amour pour l'Eglise: « Oui, écrivait-elle à la reine de Hongrie, nous devons nous passionner pour la sainte Eglise

---

[1] Lettre LXXXV, *A Nicolas d'Osimo, secrétaire du pape.*
[2] *Dialogue.* Tome I, ch. XV.

pour l'amour de Jésus crucifié. Hâtez-vous de secourir cette Epouse baignée dans le sang de l'Agneau, et voyez que tout le monde lui nuit, les chrétiens comme les infidèles. Vous savez que c'est dans le moment du besoin que se montre l'amour: l'Eglise a besoin de vous, et vous avez besoin d'elle; elle a besoin de votre secours humain, et vous avez besoin de son secours divin. Et vous savez que plus vous lui donnerez votre secours, plus vous participerez à la grâce divine, au feu de l'Esprit-Saint qui est en elle [1]. »

Le quatorzième siècle, nous l'avons vu, est une époque de décadence et de corruption, et le clergé n'échappe pas à cette corruption. Sainte Catherine le savait mieux que toute autre. Les religieux n'observent plus leur règle; les prêtres vivent dans le péché et se rendent coupables de simonie pour satisfaire leur amour du luxe. Celui qui devait être le serviteur de l'Eglise et des pauvres vit comme un grand seigneur. « Il semble que rien ne puisse le satisfaire: quand il a un bénéfice, il en veut deux; quand il en a deux, il en cherche trois, et il ne s'arrête ainsi jamais. Il fréquente les mauvaises compagnies et s'arme comme un soldat; il porte l'épée au côté, comme s'il voulait se défendre contre Dieu, avec lequel il est en guerre [2]. »

Et pourtant, ces prêtres, « je les avais placés comme des lampes sur le chandelier, dit Dieu à Catherine, pour me distribuer à tous, Moi, le vrai Soleil [3]. »

Les prélats, qui ont eux-mêmes beaucoup à se reprocher, ne reprennent pas les prêtres coupables. « Sais-tu pourquoi, dit Dieu à Catherine ? La racine de l'amour-propre vit en eux et produit ce mauvais rejeton de la crainte servile. Ils ont peur de perdre leur position, ou de se priver de quelques ressources temporelles, ou de se voir enlever leur prélature ! Et ils se taisent [3]. »

Le pape lui-même se refuse à reconnaître son devoir et s'attarde à Avignon. Quelle bonne raison pour que ceux qui ne veulent pas obéir n'obéissent pas ! Un prélat à qui Grégoire XI

---

[1] Lettre XLIII, *A la reine de Hongrie.*
[2] Lettre XCVI, *Au prêtre André de Vitrino.*
[3] *Dialogue.*

demandait quand il consentirait à résider dans son diocèse répondait: « Quand l'évêque de Rome résidera dans le sien. »

Dans ces conditions, que doivent faire les hommes de bonne volonté, les vrais serviteurs de Dieu ? Catherine répond: Ils ne doivent pas, malgré tout, oublier le respect qui est dû aux prêtres bons ou mauvais, parce qu'ils sont toujours « les ministres du Soleil, les dispensateurs du Corps et du Sang du Fils de Dieu et des autres sacrements. » Il ne faut pas juger les prêtres coupables, mais prier pour eux. « Vous savez bien, dit Dieu à Catherine, que je veux leur faire grâce, pourvu qu'ils s'y disposent et que vous me le demandiez. Car c'est contraire à ma volonté qu'ils vous distribuent le Soleil dans les ténèbres, dépouillés de la vertu et souillés par une vie déshonnête. C'est pour qu'ils soient vos anges sur terre, et en même temps votre soleil que je vous les ai donnés. S'ils ne le sont pas, votre devoir est de me prier pour eux, mais ne les jugez pas. Ce jugement m'est réservé. Et Moi, par leurs prières, s'ils veulent s'y disposer, je leur ferai miséricorde [1]. »

Et sainte Catherine répond à Dieu en priant inlassablement pour les prêtres. C'est surtout ainsi, en offrant à Dieu ses prières et ses souffrances, que Catherine va travailler pour l'Eglise. Par surcroît, lorsque les circonstances l'exigeront, elle agira, elle parlera et écrira.

Beaucoup d'hommes d'Eglise n'ont pas compris sa mission et l'ont fait souffrir. Ces souffrances, loin de diminuer l'amour de Catherine pour l'Eglise, l'ont augmenté. « Le signe certain que nous gardons la plénitude de l'Esprit, dit le P. Clérissac dans le *Mystère de l'Eglise*, c'est de ne jamais admettre que nous puissions souffrir par l'Eglise autrement que nous pouvons souffrir par Dieu. »

Par la prière, et lorsqu'il le faut, par l'action, sainte Catherine cherche à atteindre un triple but: le retour du pape à Rome, la réforme des pasteurs et la Croisade. Un seul but, au fond: la gloire de l'Eglise.

Le retour du pape, c'est son but immédiat. Il faut que le

[1] *Dialogue*, Tome II, ch. XI.

pape revienne à Rome pour qu'on puisse tenter la réforme et entreprendre la croisade. Puis il est terriblement dangereux pour l'Eglise que le pape demeure à Avignon, au milieu d'une cour française, si près du roi de France dont il risque de devenir le vassal. Enfin et surtout, le pape doit être là où Dieu le veut, il est évêque de Rome et il pèche, Catherine le sait bien, en se résignant à vivre loin de sa ville épiscopale.

6. Le pape évêque de Rome.

Une question se pose. Que penser de la conjonction de l'épiscopat universel et de l'épiscopat romain ? Quel est le lien qui lie le pape à Rome ?

Evidemment, sainte Catherine n'a pas eu besoin d'étudier cette question point par point avant d'entreprendre de ramener le pape d'Avignon. Elle a vu, d'un simple regard, que la place du pape était à Rome. Mais nous, nous sommes bien obligés d'étudier un peu cette question pour comprendre l'ardeur avec laquelle Catherine réclame le retour du pape.

Ce n'est pas l'histoire seulement qui nous dit que le pasteur suprême de l'Eglise est l'évêque de Rome. Ce n'est pas seulement parce que nous savons que saint Pierre est mort à Rome que nous devons reconnaître l'évêque de Rome comme le chef de toute l'Eglise. L'Evangile montre clairement que Jésus a fait de Pierre le pasteur suprême de l'Eglise, et qu'Il a voulu que Pierre ait un successeur jusqu'à la fin du monde. Essayez de nier que le pape soit ce successeur de Pierre, le pasteur suprême de l'Eglise. Qui trouvez-vous alors qui puisse revendiquer ce titre? Personne ! La prophétie de Jésus ne se serait donc pas réalisée, l'Evangile pourrait contenir des erreurs, Jésus ne serait pas véritablement Dieu.

Que le pasteur suprême de l'Eglise universelle soit, depuis saint Pierre, le pasteur même de l'Eglise particulière de Rome, c'est donc plus qu'un fait *historique*, c'est un fait *dogmatique*, implicitement révélé dans la prophétie de Jésus et que nous ne pourrions rejeter sans rejeter une partie de la Révélation, ou plutôt la Révélation.

Supposons même que l'histoire prouve que saint Pierre n'est jamais allé à Rome. Celui qui prétend recevoir la Révélation devrait croire du moins que saint Pierre a voulu lier, à distance, son pouvoir de pasteur suprême de l'Eglise à l'évêché de Rome, plutôt que de nier que l'évêque de Rome soit le successeur de Pierre. Mais l'histoire ne prouve pas que saint Pierre ne soit jamais allé à Rome. Elle prouve au contraire d'une manière certaine qu'il y est allé, et le témoignage des historiens, remis à sa place, pourra être ici utile pour faire entrer dans la voie de la vérité ceux qui nient la primauté du pape.

En fixant sa chaire à Rome, Pierre devait agir sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. C'est donc, suivant la plupart des théologiens, de droit divin que sont unis le pouvoir suprême et le siège de Rome. Et c'est pour tous les siècles que la papauté est liée à la ville de Rome: sinon *en fait*, car la ville de Rome pourrait être détruite et l'Eglise en pourrait être chassée, du moins *en droit*, en ce sens que Rome n'aura jamais d'autre évêque légitime que le pape. Cela peut paraître étonnant, angoissant même, cette union si étroite du pouvoir suprême que possède le vicaire du Christ, avec une chose matérielle et périssable comme la ville de Rome. Nous pouvons bien y croire, cependant, nous qui croyons que Dieu est né dans un village.

Le pape est donc évêque de Rome, et il l'est pour toujours. Cela ne signifie pas qu'il ne puisse jamais quitter Rome. Autre chose est le siège, autre chose la résidence. Le pape peut quitter Rome, il ne cesse pas pour cela d'être évêque de Rome. Mais il faut des raisons infiniment graves pour qu'il ait le droit d'abandonner sa ville épiscopale. Voyons quelles circonstances ont provoqué l'exil d'Avignon.

7. *L'exil d'Avignon.*

La querelle de la Papauté et de l'Empire s'était terminée par la victoire du pape. Mais pendant ces luttes, les papes avaient dû plusieurs fois demander un refuge à la France. Ils n'avaient fait que des séjours passagers dans ce royaume, mais cela avait créé des liens entre la papauté et les rois de France.

Vint Philippe le Bel. Il n'admettait pas que le pouvoir du pape fût supérieur au sien et, au fond, considérait le pape comme son inférieur. Pendant des années, il lutta contre Boniface VIII qu'il eut l'audace de faire arrêter à Anagni. Lorsque, deux ans plus tard, un pape français, Clément V, fut élu, il réussit à lui faire quitter Rome pour le fixer à Avignon.

L'Italie était alors déchirée par les guerres civiles, et le pape courait évidemment des dangers en restant à Rome. A-t-il eu raison de se fixer à Avignon ? Il ne semble pas. Clément V aurait pu quitter Rome momentanément, se fixer le plus près possible de sa ville épiscopale et revenir dès que les circonstances l'auraient permis. Il comprit du reste certainement qu'il n'était pas à sa place à Avignon, car il tint à habiter la ville en étranger et se contenta de demander l'hospitalité aux dominicains.

Son successeur, Jean XXII, fixa sa résidence à Avignon ; mais, à la fin de sa vie, il semble avoir eu le désir de rentrer à Rome. Le pape suivant, Benoît XII, (le pape qui commença la construction du château des papes), étudia sérieusement la question du retour à Rome, mais effrayé par les révolutions qui ensanglantaient l'Italie, il écouta ses cardinaux français, qui, naturellement, le persuadaient de rester à Avignon. Un autre pape, Urbain V, fit un grand acte de courage et rejoignit Rome, mais il retourna mourir sous le ciel de Provence... On sent vraiment qu'une puissance surnaturelle est là, qui retient les papes à Avignon et fait échouer tous leurs efforts. « Le démon a travaillé et travaille encore, disait sainte Catherine au pape, pour empêcher ce qui doit se faire, parce qu'il y trouve sa ruine. » Pour vaincre cette force de l'enfer, il faudra la sainteté de Catherine de Sienne.

On a beaucoup calomnié les papes d'Avignon. On a dit qu'ils étaient vassaux du roi de France et n'osaient rien faire sans lui demander son approbation. C'est faux. Les papes d'Avignon n'ont jamais subi tel asservissement. Et ils ont accompli de grandes œuvres. A la propagation de la foi, en particulier, ils ont beaucoup travaillé, et il faut admirer qu'au milieu de tant de tracas — dont ils étaient du reste en partie responsables — ils aient pu penser aux chrétiens de Chine ou du Maroc. Il faut

reconnaître pourtant qu'en se fixant à Avignon, ils ont commis une terrible imprudence et ont été la cause de bien des maux.

De ces maux, Dieu tira un bien plus grand, puisqu'Il donna au monde sainte Catherine de Sienne.

Voyons comment Catherine entra en relations avec le pape. En 1372, la sainte, qui n'a que vingt-cinq ans et n'a jamais quitté Sienne, est déjà mêlée à la vie publique. De grands personnages viennent la visiter. Elle écrit à l'archevêque de Bourges, Pierre d'Estaing, que le pape vient d'envoyer à Bologne et qu'elle semble très bien connaître. Le nonce apostolique de Toscane, Gérard du Puy, lui demande ce qu'elle pense de la situation. « J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir, lui répond-elle, et ce m'a été une vive consolation de voir que vous n'oubliez pas une créature aussi vile et aussi misérable que moi. Voici comment je répondrai à vos trois questions: Je crois et je pense devant Dieu que notre doux Christ de la terre (le pape) ferait bien surtout de réformer deux choses qui corrompent l'Épouse du Christ. La première est la trop grande affection et la trop grande sollicitude pour la famille: il faudrait que cet abus cessât partout et en tout. (Et Gérard du Puy était neveu du pape !)

« La seconde est la trop grande douceur fondée sur trop d'indulgence. Hélas ! hélas ! les membres du Christ se corrompent parce que personne ne les châtie... Il faudrait une justice forte pour les corriger; la trop grande compassion est parfois une très grande cruauté. Je veux vous voir combattre ces abus: il n'y a pas d'autre moyen.

« Quant à ce que vous dites de vos péchés, Dieu vous donne l'abondance de ses miséricordes. Vous savez qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Aussi moi, votre indigne petite fille, je prendrai sur moi la dette de vos péchés, et nous les brûlerons ensemble, les vôtres et les miens, dans la fournaise du saint amour. Espérez donc; soyez certain que la grâce divine vous les a pardonnés, mais réglez bien maintenant votre vie, et que la vertu fasse naître dans votre cœur l'amour crucifié que Dieu a eu pour vous [1]. »

---

[1] Lettre LXXXVIII, *A Gérard du Puy, abbé de Marmoutier.*

Catherine est en rapport aussi avec Barnabé Visconti, le tyran de Milan. C'était un homme terrible, d'une ambition sans borne et de la plus insigne mauvaise foi. En voici la preuve: Visconti est depuis longtemps en guerre avec le pape. Le pape l'excommunie et lui envoie des légats pour le lui signifier. Visconti conduit ces légats sur le pont du Lambro et les oblige à manger les bulles d'excommunication sous peine d'être jetés à l'eau. A l'archevêque de Milan qui essayait de lui résister, il dit un jour: « Ne sais-tu pas que je suis pape, empereur et roi sur toutes mes terres, et que Dieu lui-même n'y pourrait faire ce que je ne voudrais pas ? » « Le maître du monde entier doit reconnaître son néant, lui écrit sainte Catherine, car il est sujet à la mort comme la plus vile créature... Toute puissance que nous avons ici-bas ne doit pas nous faire croire puissants. Qu'est-ce qu'une puissance qui peut m'être enlevée et qui ne dépend pas de ma liberté ? »

« Combien est insensé, ajoute-t-elle, celui qui s'éloigne du vicaire du Christ, ou se révolte contre celui qui tient les clefs du sang de Jésus crucifié... N'entreprenez plus rien contre votre chef, *je vous le défends*. Dieu veut que ni vous ni les autres, vous ne vous fassiez les justiciers de ses ministres... Ne vous mêlez pas de ces affaires. Gardez vos villes en paix, punissez vos sujets quand ils commettent quelque crime, mais ne jugez pas ceux qui sont les ministres du précieux Sang... [1] »

Puis Catherine s'adresse directement au pape. « Très révérend et très aimé Père dans le Christ Jésus, lui dit-elle, votre indigne et misérable petite fille, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Jésus-Christ, vous écrit dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un arbre fertile qui donne en abondance des fruits délicieux [2]. »

Catherine supplie le pape de lutter contre l'amour-propre, cause de tout mal, et ajoute: « Si, jusqu'à présent, vous n'avez pas été bien ferme, je vous demande et vous conjure, d'agir désormais en homme courageux, et de suivre le Christ dont vous

---

[1] Lettre LXXIV, *A Messire Barnabé Visconti, Seigneur de Milan.*
[2] Lettre I, *A Grégoire XI.*

êtes le vicaire. Ne craignez rien, ô Père, des orages qui vous menacent, ni des révoltes qui grondent. Ne craignez rien : le secours de Dieu est proche. Veillez aux choses de l'Eglise, mettez de bons pasteurs, et, dans les cités, de bons gouverneurs, car ce sont les mauvais pasteurs et les mauvais gouverneurs qui sont cause de la révolte. Retournez à Rome, entreprenez la sainte et douce croisade. Ne tardez pas davantage; vos lenteurs ont déjà fait naître beaucoup d'embarras. Courage, Saint-Père, plus de négligence... »

8. La Révolution.

Dans sa première lettre au pape, sainte Catherine fait allusion à une révolte qui, en 1375, dressa l'Italie presque entière contre le pape. La peste de 1373-1374 avait été suivie d'une affreuse famine. Le légat de Bologne choisit ce moment pour interdire l'exportation des grains ; il craignait sans doute d'en manquer lui-même ! La population fut indignée. Enfin, les soldats du célèbre Jean Hawkwood, que Grégoire avait pris à sa solde pendant ses guerres contre Visconti, furent libérés, envahirent la Toscane, et voulurent s'emparer du Prato, aux portes de Florence.

Les Florentins, mécontents déjà, saisirent cette occasion pour déclarer la guerre au pape.

Pour apaiser le peuple, Grégoire XI ordonna l'exportation des grains de la Romagne. Mais le cardinal de Saint-Ange refusa de lire les bulles pontificales. La révolte éclata. Florence nomma un comité révolutionnaire de huit membres (nommés les Huit Saints), comité chargé de pousser les tièdes à la révolte, de pourvoir aux besoins du culte et de nommer aux dignités ecclésiastiques. On envoyait dans toutes les villes d'Italie des délégués, avec un drapeau rouge sur lequel était écrit le mot LIBERTAS. La révolte s'étendit. Le légat de Pérouse dut s'enfuir, celui de Bologne fut fait prisonnier. Le pape, en moins d'une année, perdit quatre-vingt villes et places fortes.

Sainte Catherine fit tout son possible pour arrêter la révolte. Elle travailla à maintenir dans l'obéissance les villes que Flo-

rence n'avait pas encore soulevées. « Je suis restée jusqu'à présent à Pise et à Lucques, dit-elle au pape, en les engageant de tout mon pouvoir à ne pas se liguer avec les coupables qui se sont révoltés contre vous. Mais il sont dans une grande perplexité, parce qu'ils ne reçoivent de vous aucun secours, et qu'ils sont au contraire travaillés et menacés par vos ennemis [1]. »

Catherine écrit de tous côtés. Ses lettres deviennent de plus en plus pressantes, à mesure que la révolution gagne du terrain, de plus en plus ardentes, car Catherine souffre de voir tant d'âmes se révolter contre le chef de l'Eglise. Elle réclame la paix ; mieux vaut pour le pape ne pas recouvrer les biens et les droits qui lui ont été arrachés, que de contribuer à la perte des âmes: « La paix, Dieu vous la demande et veut que vous la fassiez le plus tôt que vous pourrez. Hélas ! peut-Il vouloir que nous nous attachions à la puissance et aux biens temporels de manière à causer la perte des âmes et les outrages envers Dieu qu'entraîne nécessairement la guerre ? Vous me direz peut-être, Saint-Père, que vous êtes obligé, en conscience, de conserver et de recouvrer les biens de l'Eglise. Hélas, je l'avoue, c'est la vérité, mais il me semble qu'il vaut mieux encore conserver une chose qui est plus chère. Le Trésor de l'Eglise est le Sang du Christ, donné pour prix de l'âme [2]. »

La paix que demande Catherine n'est pas une reddition, c'est plutôt un moyen de préparer le triomphe de l'Eglise. Il faut d'abord faire la paix, ensuite les âmes reviendront elles-mêmes à l'Eglise et le pape recouvrera ce qu'il a perdu.

Il y a encore une autre raison de faire la paix. Le pape, qui est le Christ de la terre, doit imiter Jésus: « Je vous écris, dit Catherine à Grégoire XI, avec le désir de vous voir un vrai pasteur apprenant de Jésus dont vous tenez la place, qu'il a donné sa vie pour ses brebis... Par sa sagesse, par sa bonté, sa paix et sa douceur, Il triompha de notre malice. Je vous en prie, doux Père, et je vous le dis de la part de Jésus crucifié, faites de même... O Père, la paix pour l'amour de Dieu [3]. »

---

[1] Lettre I.
[2] Lettre II.
[3] Lettre III.

Le pape écouta Catherine. Il accorda aux Florentins des conditions de paix si favorables que tous les bons citoyens se réjouirent. Mais le comité des Huit, voulant la guerre, envoya à Bologne des hommes armés qui soulevèrent le peuple, chassèrent les troupes pontificales et retinrent le légat prisonnier. Grégoire XI, indigné, arrêta les négociations.

Mais Catherine ne désespère pas. Elle écrit à ses disciples de Florence, afin qu'ils poussent leurs concitoyens à la paix. « Ce n'est pas sans un grand motif que Dieu vous a mis à même de faire la paix et de rétablir l'union avec la sainte Eglise; c'est pour vous sauver, vous et toute la Toscane. Il ne me semble pas que la guerre soit une si douce chose que nous devions la rechercher lorsque nous pouvons l'éviter. Y a-t-il au contraire rien de plus doux que la paix ?... Je veux que vous fassiez l'office des anges qui travaillent à nous mettre en paix avec Dieu [1]. »

Les Florentins subirent l'influence de Catherine. Pour apaiser le pape, ils lui envoyèrent Raymond de Capoue avec une lettre de la sainte. Grégoire XI consentit à suspendre les hostilités; mais à la condition que les Florentins lui enverraient des députés pour justifier leur conduite. Il leur accordait un délai d'un mois; si au bout d'un mois les délégués ne s'étaient pas présentés, la sentence d'excommunication serait lancée contre eux.

Florence envoya trois députés. Mais ceux-ci, au lieu de s'excuser, accusèrent les légats du pape de tout le mal. Leur orateur rappela ce qu'ils considéraient comme les causes de la révolte: « Vous deviez, dit-il au pape, en terminant, arrêter la brutale avarice et l'ambition démesurée de vos légats; vous deviez éteindre l'incendie prêt à éclater, défendre l'indépendance de vos enfants, vous rappeler les services qu'ils ont rendus au Saint-Siège et soutenir leur cause contre tous. Si nous avons commencé la guerre, c'est pour sauver notre patrie, nos femmes, nos enfants, notre vie. N'est-ce pas votre légat qui est l'origine de tout le mal en détruisant notre paix, notre repos par tous les moyens possibles... Avait-on jamais, très saint Père, dans la

[1] Lettre LIII.

religieuse Florence, tenté quelque chose contre votre autorité et contre l'Eglise romaine ? Nous l'avons toujours défendue contre les empereurs, les rois et les tyrans ; mais maintenant l'amour de la patrie nous force à mettre un frein à la fureur de ceux qui voulaient nous faire périr. Si vous ne condamnez pas ces violences et si vous poursuivez ceux qui les ont combattues, Dieu, oui, Dieu seul jugera entre eux et nous. »

L'excommunication fut naturellement prononcée, et l'un des députés du peuple florentin, s'écria, tourné vers le crucifix : « O Dieu, nous députés du peuple florentin, nous en appelons à toi et à ta justice de l'injuste sentence de ton Vicaire. O toi ! qui ne peux te tromper, ni céder à la colère, toi qui aimes la liberté des peuples et non leur esclavage, protège le peuple florentin qui défend sa liberté ; détourne les cruels anathèmes lancés contre nous ! »

9. Catherine ambassadrice.

La situation était grave. Une seule personne pouvait encore servir de médiatrice entre Florence et le pape. C'était Catherine de Sienne, et les Florentins le comprirent. Catherine était malade alors, elle accepta pourtant cette nouvelle mission et se rendit à Florence.

Le pape avait ordonné qu'on lui livrât les chefs de la révolte. Catherine écrit pour eux : « Nous sommes entre vos mains, mon Père ; je sais qu'ils ont mal fait et je ne veux pas les excuser ; mais il leur semble qu'ils ne pouvaient agir autrement à cause des peines, des injustices et des dommages qu'ils avaient à subir des mauvais pasteurs et des mauvais gouverneurs. Vous savez bien que ces derniers sont des démons incarnés... Grâce, ô Père, ne vous arrêtez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants, attirez-les plutôt par le charme de votre amour et de votre bonté...

« Je vous le dis, Christ de la terre, de la part du Christ du Ciel, si vous agissez ainsi, sans détours et sans colère, ils accourront tous avec le regret de leur faute, et viendront appuyer leur tête sur votre sein. Alors vous vous réjouirez et nous nous réjouirons. »

« Si vous voulez la vengeance et la justice, lui dit-elle encore, frappez sur moi, misérable et faites-moi souffrir toutes les peines et les tourments que vous voudrez jusqu'à la mort. Je crois que c'est l'infection de mes péchés qui a causé beaucoup de ces malheurs et de ces discordes [1]. » (Souvent, Catherine exprime la crainte d'avoir été la cause par ses péchés des maux de l'Eglise. Je crois qu'elle a raison. Si sa crainte nous étonne et nous paraît exagérée, c'est que ceux qui auraient bien plus qu'elle raison de s'accuser ne le font pas.)

Les Florentins poussaient Catherine à partir elle-même pour Avignon. « Voyez, Messeigneurs, leur disait-elle, si vous avez l'intention de vous humilier réellement, et si vous voulez que je vous présente à votre Père comme des enfants soumis jusqu'à la mort. Si vous y consentez, je ne craindrai aucune fatigue; mais autrement je ne partirai pas. » Les Florentins consentirent à tout et Catherine partit.

Elle voyage à pied avec quelques disciples. Le 18 juin 1376, elle arrive à Avignon, ville opulente, ville de science et de fête. La petite tertiaire de Sienne, toute frêle et si humble, se présente devant le pape, Grégoire XI, dans son immense palais-forteresse. Raymond de Capoue sert de traducteur, car le pape ignore la langue toscane et Catherine ne sait ni le latin ni le français.

Grégoire XI subit tout de suite l'influence de la sainte, il lui donne tout pouvoir pour conclure la paix. « Vous voyez bien, lui dit-il, que je veux la paix et la concorde, car je remets toute cette affaire entre vos mains. Je vous recommande seulement l'honneur et l'intérêt de l'Eglise. »

Pendant ce temps, les Huit de la Guerre, au lieu de tout faire pour obtenir le pardon du pape, trouvent moyen de l'offenser en vendant des biens ecclésiastiques. Catherine leur écrit d'Avignon: « Je vous en conjure, ne mettez pas obstacle à la grâce du Saint-Esprit... Vous me couvrirez de honte et de confusion, si vous me faites dire une chose et si vous faites le contraire... Que vos paroles et vos actions prouvent que vous voulez la paix et non la guerre... Quand vos ambassadeurs seront arrivés,

[1] Lettre IV.

je les verrai. Je verrai ensuite le Saint-Père, et je vous écrirai quelles sont ses dispositions[1]. »

Mais les ambassadeurs florentins n'arrivaient pas. Le pape disait à Catherine: « Croyez-moi, ils vous ont trompée, ou ils vous tromperont; les ambassadeurs ne viendront pas, ou s'ils viennent, leur mandat sera inutile. » Les Florentins, en effet, ne désiraient pas sincèrement la paix. Ils voulaient simplement gagner du temps, et lorsque leurs ambassadeurs arrivèrent, ils dirent froidement à Catherine qu'ils n'avaient aucun ordre de traiter avec elle.

Comment est-il possible que Catherine, qui lit dans les âmes, n'ait rien vu de la ruse des Florentins? « Les saints, explique Grégoire le Grand, en tant qu'ils sont unis à Dieu n'ignorent pas les pensées de Dieu. Cependant, si tous ceux qui suivent Dieu avec amour sont avec lui par l'amour, ils ne sont d'autre part pas encore avec lui en tant qu'ils gémissent sous le poids d'une chair corruptible. Il y a donc des jugements secrets de Dieu qu'ils connaissent par leur union, et il en est d'autres qu'ils ignorent à cause de leur séparation... En somme, ils ignorent ce que Dieu leur cache, et ils savent ce que Dieu leur apprend. »

10. Le retour du pape à Rome.

C'en était fait de la paix avec Florence. Catherine aurait pu quitter Avignon. Elle reste cependant. Elle essaie d'apaiser l'indignation du pape envers ces Florentins qui, cependant, l'ont trahie; elle parle à Grégoire XI de la réforme du clergé, de la croisade, son ardeur lui communique une énergie nouvelle. Elle parle surtout du retour à Rome.

Depuis longtemps, elle le lui demande dans ses lettres. « Soyez un homme généreux et sans crainte, lui dit-elle. Répondez à Dieu qui vous appelle à venir habiter la ville de saint Pierre, le glorieux chef dont vous êtes le successeur... Ayez confiance et venez, mon Père; ne faites plus attendre les serviteurs de Dieu qui se consument de désir[2]. »

---

[1] Lettre XLVIII, *Aux Huit de la Guerre.*
[2] Lettre V.

« Mon doux Père, dit-elle dans une autre lettre, vous me demandez mon avis sur votre retour, et je vous réponds ; je vous dis de la part de Jésus crucifié : Venez le plus tôt que vous pourrez. Si vous le pouvez, venez avant le mois de septembre ; mais si vous ne le pouvez pas, ne laissez pas au moins passer le mois de septembre. Ne vous arrêtez pas aux contradictions que vous rencontrez ; mais venez en homme courageux et sans crainte ; et surtout gardez-vous bien, pour l'amour de la vie, de venir avec un entourage militaire, mais venez la Croix à la main, comme le doux Agneau [1]. »

Malheureusement, la sainte a des adversaires à Avignon. Les cardinaux français font tout leur possible pour empêcher le départ du pape.

Mais Catherine veille. « J'ai appris, dit-elle à Grégoire que les cardinaux vous objectent la conduite du pape Clément IV qui, au moment de faire une même chose, ne voulut pas la faire sans l'avis de ses frères les cardinaux. Hélas ! très saint Père, ils vous citent l'exemple de Clément IV, mais ils ne vous parlent pas de celui d'Urbain V qui, dans les choses douteuses, demandait leurs conseils pour savoir si elles étaient bonnes ou non, mais qui, dans les choses claires et évidentes, comme l'est votre retour, vous pouvez en être sûr, ne s'arrêtait pas à leurs avis ; il suivait le sien sans s'inquiéter de leur opposition [2]. »

Les cardinaux continuent leurs manœuvres. Pour effrayer le pape, ils lui disent qu'il va à une mort certaine. « Et moi, écrit Catherine, je vous dis de ne rien craindre ; venez en toute assurance. Si vous faites ce que vous devez faire, Dieu vous protègera et personne ne pourra rien contre vous [3]. »

Grégoire XI était certainement une âme très noble, puisqu'il a tout de suite compris sainte Catherine ; c'était cependant un faible. Et il était dur pour lui de quitter sa patrie, ses parents ses amis, pour s'en aller dans un pays dont il ne connaissait pas même la langue. Catherine comprenait ses regrets et lui conseillait, par prudence, de brusquer le départ : « Usez d'une

[1] Lettre VI.
[2] Lettre VII.
[3] Lettre VIII.

sainte ruse, paraissez vouloir différer beaucoup votre départ, et partez tout à coup ; plus vite vous le ferez, moins vous aurez à souffrir de peines et d'embarras. »

Des galères toutes prêtes attendent aux quais du Rhône. Grégoire XI hésite. Mais comme, un jour, pour la centième fois peut-être, il demande à Catherine ce qu'il doit faire, la sainte lui répond : « Qui mieux que Votre Sainteté peut le savoir, puisque voilà longtemps déjà, vous avez fait le vœu de retourner à Rome ? » C'était vrai, mais Grégoire n'avait parlé à personne de ce vœu. Certain maintenant que Catherine parle bien au nom de Dieu, le pape décide de partir.

Le 13 septembre 1376, trois mois après l'arrivée de Catherine, il s'embarque pour Marseille, avec ses cardinaux désolés. Catherine repart par le chemin de terre. Toute la chrétienté connaît maintenant son nom et, sur son passage, la foule accourt. Elle arrive enfin à Gênes, où elle attend le pape.

Grégoire XI, lui, fait un voyage terrible. Il subit d'abord une tempête. Puis on apprend que la révolution est prête à éclater à Rome. Les cardinaux triomphent. On va retourner en Provence ! Mais Grégoire, avant de prendre une décision, veut revoir Catherine. A Gênes, il se rend auprès d'elle, vêtu en simple ecclésiastique. Il la quitte transformé. Peu après, la flotte du pape cingle vers Rome.

Grégoire XI débarque à Ostie le 13 janvier 1377 et fait à Rome une entrée triomphale.

Catherine, elle, a retrouvé sa chère cellule. Ce ne sera pas pour longtemps. Dieu va de nouveau la chasser dans le monde. Elle doit intercéder pour sa patrie, Sienne, qui est tombée sous le coup de l'interdit à cause des relations qu'elle a eues avec Florence. Pendant toute l'année 1377, elle parcourt la Toscane, visitant les couvents où l'on a soif d'entendre sa parole, réconciliant les nobles qui se battent entre eux. Elle fonde même un couvent près de Sienne. Enfin, Grégoire XI l'envoie à Florence comme ambassadrice.

Florence est alors en pleine crise, elle viole l'interdit en obligeant les prêtres à célébrer. Catherine harangue trois fois les membres du gouvernement. On lui obéit. Les Florentins se

décident à observer l'interdit; les églises se ferment et des processions de pénitence parcourent les rues.

Le parti de la paix prend de l'importance. L'un des Huit de la Guerre est exclu. Mais les modérés, enhardis par ce succès, cessent d'être modérés, et se mettent à proscrire tous ceux qui les gênent. Catherine les blâme énergiquement. Elle ne peut plus les arrêter et ils commettent excès sur excès. Une contre-réaction se dessine, la foule se retourne contre Catherine qui pourtant n'est en rien responsable. Ses hôtes, effrayés, la renvoient avec tous les siens.

« Cette vierge, sachant qu'elle était venue pour conclure la paix, ne perdit nullement son calme habituel; le visage joyeux, elle encourageait ses compagnons, et voulant suivre l'exemple de son Sauveur, elle se retira dans un jardin où elle se mit en oraison. Tandis qu'elle priait, les gens des gouverneurs remplis de colère arrivèrent avec des épées et d'autres armes en criant: *Où est celle maudite femme?* Catherine, entendant ces voix irritées, se préparait au martyre qu'elle avait désiré si ardemment. Allant au-devant de l'un de ces hommes qui arrivait sur elle avec un couteau dégaîné, elle s'agenouilla et dit humblement: *Je suis Catherine, ce que le Seigneur veut, fais-le; mais je l'interdis de la part de Dieu de faire la moindre blessure à ceux qui sont avec moi.* Lorsque la vierge eut dit ces paroles, le soldat perdit toute sa force, il ne pouvait blesser la vierge, ni demeurer en sa présence; de sorte qu'après l'avoir si diligemment cherchée, il voulut la chasser de devant lui, après qu'il l'eût trouvée, en disant: *Va-t-en.* Mais elle, qui désirait le martyre, répondit: *Je suis bien ici, et où aller? Je suis prête à souffrir pour le Christ et pour l'Eglise, je le désire depuis de longs jours; c'est pour cela que je ne veux pas partir, je m'offre en holocauste à mon Epoux, si tu dois être celui qui me blesse et si tu es envoyé par Dieu, achève ton œuvre comme il te plaît.*

« Cet homme mauvais et perfide ne put faire aucun mal à la vierge; confus, il se retira et alla retrouver ses compagnons pour leurs affaires.

« Lorsque cette troupe fut partie, les fils et les filles de la la Vierge entourèrent Catherine, lui disant leur joie de ce qu'elle

n'avait reçu aucune blessure ; mais la vierge, pleine de tristesse, répondait : *O pauvre que je suis, moi qui croyais que mon Seigneur me glorifierait en ce jour et que, comme il m'a concédé la rose blanche de la virginité, il m'accordait aussi la rose rouge du martyre. Voici que je me vois privée de mon désir à cause de mes péchés. O combien mon âme aurait été heureuse si j'avais vu mon sang couler pour l'amour de Celui qui a répandu tout le sien pour moi !* »

Catherine ne trouve personne qui veuille la loger. Ses compagnons lui conseillent de partir, mais elle refuse de quitter le territoire de Florence avant d'avoir réalisé la paix entre le pape et les Florentins. En attendant que la colère du peuple soit tombée, elle se retire dans un lieu écarté, puis elle revient à Florence. « Elle demeura si longtemps dans cette ville, que le pape Grégoire XI étant mort, la paix fut faite par Urbain V et annoncée à Florence. Catherine dit alors à ses compagnons : *Maintenant nous pouvons partir quand il vous plaira, parce que j'ai obéi au Christ et à son vicaire et que je laisse cette ville pacifiée avec le Saint-Père. Retournons donc à Sienne d'où nous sommes venus ici* [1]. »

Et Catherine retourne à Sienne. Elle peut vivre quelque temps de cette vie de contemplative qui lui est si chère. Elle dicte, en extase, son œuvre principale, le *Dialogue*. C'est le dernier répit que Dieu lui accorde. Quatre mois plus tard, le grand schisme éclate.

11. Prédication de la Croisade.

Un mot de la croisade que sainte Catherine a prédite et qu'elle a tant prêchée. Ce n'est pas une fois, c'est dans la plupart de ses lettres que la sainte demande au pape de lever l'étendard de la « très ardente et très douce Croix. ». Et elle ne se contente pas de prêcher la croisade, elle la prépare. Elle encourage Grégoire XI, elle lui propose un chef qu'il pourra mettre à la tête des croisés : c'est le frère du roi de France : « Voici le chef, très saint Père, le duc d'Anjou veut bien, par dévouement pour

[1] *Vie de sainte Catherine*, 3me partie, chap. VI.

le tombeau du Christ et pour la sainte Eglise, se charger de ce fardeau, que l'amour qu'il a pour la Croix lui fait paraître léger et lui rendra d'une douceur extrême, si vous, très saint Père, vous voulez bien y consentir[1]. »

Catherine écrit avec sévérité au roi de France qui, au lieu de préparer la croisade, se bat avec le roi d'Angleterre ou le roi de Navarre: « Je vous prie de ne plus causer tant de mal, et de ne plus empêcher tout le bien que ferait la délivrance de la Terre-Sainte, et de ces pauvres âmes qui ne profitent pas du sang du Fils de Dieu. Vous devriez en rougir, vous et les autres princes chrétiens; car c'est une honte devant les hommes et une abomination devant Dieu de combattre son frère, et de laisser en paix l'ennemi, de vouloir prendre le bien des autres, et de ne pas recouvrer le sien: on ne peut être plus fou et plus aveugle[2].»

Pour la croisade encore, Catherine écrit trois fois à la reine de Naples et une fois à la reine de Hongrie. A Jean Hawkwood, le chef anglais qui avait fait tant de mal en ravageant la Toscane et provoquant ainsi la révolte de Florence contre le pape, elle propose une guerre nouvelle, qui sera une expiation, une réparation: « Je vous en supplie, puisque Dieu et notre Saint-Père ordonnent de marcher contre les infidèles, et puisque vous aimez tant faire la guerre et combattre, ne combattez plus contre les chrétiens, car c'est offenser Dieu; mais marchez contre leurs ennemis[3]. »

La croisade, dans l'esprit de Catherine, doit être le résultat, le couronnement de la paix. (Le pape doit revenir à Rome et faire la paix avec Florence pour pouvoir préparer la croisade. Les princes doivent cesser de se battre pour être libres de partir en Terre-Sainte.) La croisade doit être aussi un moyen de mettre un terme à ces guerres. Les princes qui passent leur vie à batailler, pense sainte Catherine, s'ils partent en guerre contre les Infidèles, ils devront se réconcilier, et ce sera la fin de ces luttes entre chrétiens qui font tant souffrir les serviteurs de Dieu. La paix *pour* la croisade et *par* la croisade, c'est le pro-

[1] Lettre IX.
[2] Lettre XXXII.
[3] Lettre LVI.

gramme de Catherine. Elle l'explique ainsi au pape dans un discours que rapporte Raymond de Capoue: « Vous ne pourrez pas, ô très saint Père, avoir de meilleur moyen de mettre tous les chrétiens d'accord, qu'en ordonnant la croisade, parce que tous ces gens d'armes qui entretiennent la guerre entre les chrétiens iraient volontiers servir Dieu avec leur métier. Je crois qu'il y en a guère qui soient assez impies pour ne pas s'employer de tout cœur à servir Dieu par cet acte auquel ils prennent plaisir, et qui ne veuillent ainsi assurer leur salut. Et quand cette gent armée sera partie, vous verrez le feu de la guerre éteint. Ainsi, très saint Père, vous ferez beaucoup de bonnes œuvres d'un coup, vous pacifierez la chrétienté qui veut rester en paix et vous sauverez ces soldats pleins de péchés. Et si ceux-ci remportent quelques victoires, vous pourrez procéder plus avant avec quelques princes chrétiens. Si ces soldats meurent en partie, vous aurez sauvé leurs âmes qui, pour le moment, sont à peu près perdues. De cette opération, il résultera donc trois sortes de bien: la paix entre les chrétiens, la pénitence de ces gens d'armes et le salut de beaucoup de Sarrasins [1]. »

Les lettres dans lesquelles Catherine demande la croisade sont toutes brûlantes d'enthousiasme et pleines d'une merveilleuse autorité. A tous ses correspondants, la sainte parle, « au nom de Jésus crucifié ». Et tous semblent prêts à obéir, si bien que Catherine peut dire à la reine de Hongrie: « J'ai écrit sur le même sujet qu'à vous à la reine de Naples et à plusieurs autres princes, tous m'ont répondu favorablement et ont promis le secours de leurs biens et de leur personne; ils sont tous remplis d'un grand désir de donner leur vie pour le Christ et il leur tarde bien de voir le Saint-Père élever l'étendard de la sainte Croix [2] ! »

Et cependant, la croisade échoua ! La prophétie de sainte Catherine ne s'est donc pas réalisée ? C'est une question qu'on se posait déjà peu après la mort de la sainte. Raymond de Capoue essaie de la résoudre, mais je dois avouer que sa démonstration n'est pas très convaincante.

---

[1] *Vie de sainte Catherine*, 2me partie, ch. X.
[2] Lettre XLIII.

Voici une explication: Ce que Dieu demandait aux hommes par la bouche de sainte Catherine, c'était au fond et avant tout une croisade contre le démon, une guerre contre le péché. Et la croisade contre les Infidèles n'aurait eu, dans l'esprit de Catherine, que la valeur d'une illustration possible de la guerre contre le mal. Dans ce cas, la prophétie de Catherine se serait au fond réalisée, car Dieu l'a merveilleusement exaucée.

Ou cette autre explication : Ce que Dieu voulait, c'était bien la croisade contre les Infidèles. Mais la mauvaise volonté, les péchés des hommes ont rendu cette croisade impossible. On ne peut cependant pas parler de fausse prophétie ; car pour qu'une prophétie de ce genre — telle la prédiction de la ruine de Ninive — soit vraie, il suffit qu'elle exprime avec fidélité l'enchaînement des causes secondes. Si les hommes avaient été fidèles, certainement, Dieu aurait fait réussir la croisade prédite par sainte Catherine.

12. Prophéties de sainte Catherine.

Sainte Catherine a fait d'autres prophéties qui, celles-là, se sont réalisées. Elle a prédit la réforme du clergé: « Dieu saura, dit-elle, par des moyens invisibles aux hommes, purifier sa sainte Eglise, il donnera une nouvelle vie à l'esprit de ses élus, il s'ensuivra une si grande réforme dans l'Eglise de Dieu, et un tel renouveau de sainteté parmi ses pasteurs, qu'à cette seule pensée, mon esprit exulte dans le Seigneur... Les peuples fidèles se réjouiront de la gloire que leur apporteront d'aussi saints pasteurs, et les infidèles, attirés par la bonne odeur de Jésus-Christ, rentreront au bercail du catholicisme et reviendront au vrai Pasteur, à l'Evêque de leurs âmes. Rendez donc grâces au Seigneur, car après cette tempête il accordera un grand calme à son Eglise [1]. »

Nous pouvons, nous, constater la vérité de cette prophétie. La réforme que commença le Concile de Trente en est une réalisation. L'attrait que l'Eglise exerce aujourd'hui sur tant d'hommes nés hors du catholicisme en est une aussi.

[1] *Vie de sainte Catherine*, 2me partie, ch. X.

Une autre prophétie de Catherine, qui se réalisa d'une manière terrible, c'est la prédiction du grand schisme d'Occident. « O Père, disait Catherine à Raymond de Capoue, qui se plaignait des offenses faites au pape, ce sont aujourd'hui les laïcs qui agissent ainsi, mais vous verrez bientôt combien les clercs feront pire. » — « Quel malheur, s'écria le P. Raymond, les clercs se révolteraient-ils donc contre le pontife romain ? » — « Vous le verrez bien, répondit Catherine, quand le Pontife voudra réformer les mœurs, ils susciteront dans toute la sainte Eglise de Dieu un scandale universel, qui la divisera et la troublera comme le ferait la peste de l'hérésie... Ce ne sera pas une hérésie proprement dite, mais quelque chose qui ressemble à une hérésie, une division de l'Eglise et de toute la chrétienté. Préparez-vous donc à la patience, vous verrez ces malheurs [1]. »

13. Le grand schisme d'Occident.

La cause première du grand schisme est évidemment un péché contre la foi. De nombreuses erreurs dogmatiques étaient alors professées. Après avoir attaqué le pouvoir du pape sur le temporel en vue du spirituel, on doutait de son autorité purement spirituelle. A cette époque, où sainte Catherine prêchait la croisade, les savants auraient dû, plus que jamais, être des croisés en marche vers la vérité ; ils n'étaient que des jouteurs intellectuels. Ils aimaient la nouveauté plus que la vérité, et tout alla mal.

Voici comment le schisme éclate:

Grégoire XI est mort. Les cardinaux, presque tous français, veulent conserver à leur pays la prépondérance acquise. Ils craignent aussi une réforme qui pourrait diminuer leurs droits. Ne pouvant pas faire autrement, ils nomment un pape italien, mais ils choisissent un prélat qu'ils croient favorable à leurs désirs. C'est l'archevêque de Bari, qui prend le nom d'Urbain VI. Or, grâce à Dieu, les cardinaux se sont trompés sur le compte d'Urbain VI. Le nouveau pape, prêtre sévère et énergique, s'attaque tout de suite à la réforme. Les cardinaux révoltés se retirent à Anagni et répandent des doutes sur la vali-

[1] *Vie de sainte Catherine*, 2me partie, ch. X.

dité de la dernière élection pontificale. Ils nomment enfin un second pape, le jeune cardinal français Robert de Genève, l'antipape Clément VII.

Urbain VI reste seul à Rome, il ne craint pas la lutte. C'est un courageux, un énergique. Energique, il l'est même trop, il a une manière de foncer sur l'obstacle qui fait bien des mécontents. Il est maladroit et manque vraiment trop de mansuétude. Les cardinaux qui nommèrent l'antipape ne sont pas le moins du monde excusables; mais Urbain VI, par ses violences, est sans le vouloir leur complice.

Sainte Catherine n'est pas longue à comprendre le caractère du pape. Dans la première lettre qu'elle lui adresse (cette lettre est de la fin du mois de juin 1378, et Urbain VI a été élu le 8 avril), Catherine trace au pape tout un plan de conduite, qui est d'une sagesse admirable. Elle demande d'abord à Urbain VI d'entreprendre courageusement la réforme, mais elle lui rappelle qu'à la justice doit toujours être unie la miséricorde. Elle lui conseille de grouper à Rome les personnages les plus saints et les plus éclairés de l'époque, afin que ce soit là comme le cœur de l'Eglise: Urbain VI suivit ce conseil. Elle propose enfin au pape de nommer de nouveaux cardinaux dont l'action pourra balancer celle des anciens. Urbain VI obéit trop tard. Lorsqu'il crée de nouveaux cardinaux, la Sacré-Collège s'était déjà retiré à Anagni.

La deuxième lettre de Catherine à Urbain est plus pressante. La sainte sait bien maitenant que les violences du pape peuvent faire beaucoup de mal. Elle ne se contente plus de lui tracer un plan de conduite; avec la même audace sereine, elle lui conseille la patience: « O très saint Père, soyez patient quand on vous dit ces choses: elles ne sont dites que pour l'honneur de Dieu et pour votre salut, comme doit le faire un fils qui aime tendrement son père. Il sait qu'un père qui gouverne une grande famille ne peut voir plus qu'un homme, et qu'alors, si ses enfants légitimes ne veillaient pas à son honneur et à ses intérêts, il serait bien souvent trompé. Il en est ainsi de vous, très saint Père: vous êtes le père et le seigneur de toute la chrétienté; nous sommes tous sous les ailes de Votre Sainteté; votre autorité

s'étend à tout, et néanmoins votre vue est bornée comme celle de l'homme. Il faut donc que vos enfants voient et fassent, dans la sincérité de leur cœur et sans crainte servile, tout ce qui est utile à l'honneur de Dieu, au vôtre, et au salut de ceux qui sont sous votre houlette. Je sais que Votre Sainteté désire ardemment avoir des auxiliaires qui puissent la servir, mais il faut pour cela les écouter avec patience...

« Lorsque vous apprenez les fautes qui se commettent, vous gémissez de voir Dieu offensé. Et puis, après cela, quand un de vos enfants vient vous dire ce qu'il croit devoir offenser Dieu, cela vous fait aussi de la peine ! Et cependant il pécherait en conscience, s'il n'avait soin de vous dire la pure vérité, car rien ne doit être caché pour Votre Sainteté [1]. »

Un an après, Catherine parlera encore plus nettement: « Mon doux Père, vous devez vous estimer très heureux d'avoir des personnes qui vous aident à voir et à empêcher des choses qui tourneraient à votre honte et à la ruine des âmes. Adoucissez un peu, pour l'amour de Jésus crucifié, les mouvements trop prompts que la nature fait naître en vous. Puisque Dieu vous a donné un cœur naturellement grand, appliquez-vous à l'avoir surnaturellement grand, c'est-à-dire courageux et affermi dans une humilité véritable [2]. »

Quand le monde chrétien commence à se diviser pour se tourner ou vers Urbain VI ou vers l'antipape, Clément, Catherine n'hésite pas: « Je confesse et je ne nie pas, dit-elle au pape, que vous êtes le vicaire du Christ, que vous tenez les clefs du cellier de la sainte Eglise, où se trouve le sang de l'agneau sans tache [3]. »

Plus la situation d'Urbain VI devient difficile et douloureuse, plus elle l'encourage. « Les coups des méchants ne vous nuiront pas ; ils ne renverseront ni la charité de votre âme, ni votre Epouse, la sainte Eglise... Livrez-vous à la douce ardeur de la charité sans aucune hésitation ; fortifiez-vous et devenez semblable à votre chef le doux Jésus, qui toujours, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, a voulu et voudra que rien de grand

[1] Lettre XVI, *A Urbain VI.*
[2] Lettre XXI.
[3] Lettre XVIII.

ne se fasse sans beaucoup souffrir [1]... Il semble que Jésus, l'éternelle Vérité, veut faire de vous un autre lui-même. Vous êtes son vicaire, le Christ de la terre, et il veut que dans l'amertume et la souffrance, vous réformiez sa douce Epouse et la vôtre, qui est depuis si longtemps pâle et défigurée [2]. »

Bientôt le pape appelle Catherine à Rome. Catherine hésite ; des gens trouvent qu'elle voyage trop et s'en scandalisent. « Je ne crois pas que ces reproches doivent me troubler, écrit-elle à Raymond de Capoue, puisque je n'ai voyagé que par ordre de Dieu et de son vicaire ; mais afin d'éviter autant que je puis une occasion de scandale au prochain, je ne songe pas à m'éloigner d'ici. Cependant, si le vicaire de Jésus-Christ veut que je parte, que sa volonté soit faite et non la mienne. En ce cas, veuillez me faire connaître ses ordres par écrit, pour que ceux qui se scandalisent voient bien que je n'entreprends pas ce voyage de moi-même. »

L'ordre de partir arrive et Catherine se met en marche. Plusieurs de ses disciples — il y a parmi eux de grands seigneurs — la suivent, à pied et en mendiant. Tout de suite après son arrivée, le pape lui demande de parler devant les cardinaux fidèles, ce qu'elle fait parfaitement, dit le P. Raymond : « Elle leur disait comment la divine providence pourvoit à tout et principalement à la sainte Eglise, quand elle pâtit d'adversités, concluant qu'ils ne devaient ni craindre, ni douter, au sujet du schisme commencé, mais faire le bon plaisir de Dieu, avec une ferme constance. »

En même temps, Catherine lance à travers le monde toute une série de lettres aux rois, aux princes, aux villes, aux cardinaux, pour proclamer qu'il est un seul pape légitime, Urbain VI. A tous, elle donne les mêmes raisons de croire à la validité de son élection : cette élection a été faite d'une manière régulière, c'est trois mois après que les cardinaux se sont avisés d'avoir des scrupules et ont commencé à dire qu'ils avaient élu Urbain VI par crainte et que son élection était nulle. Eux-mêmes ont couronné Urbain et lui ont rendu les honneurs dus au pape. Ils lui ont même demandé des faveurs. C'est lorsque le pape a

[1] Lettre XVIII.
[2] Lettre XIX.

commencé à leur reprocher leurs vices que, par orgueil, ils se sont révoltés contre lui.

Et Catherine écrit aux cardinaux, auteurs du schisme, des lettres vibrantes d'indignation : « Malheureux ! les ténèbres de l'amour-propre vous empêchent de regarder la vérité. L'ingratitude tarit en vous la source de la piété ; vous êtes des ingrats et des vendus ; au lieu d'être à l'Eglise les boucliers qui la protègent, vous la persécutez.

« Vous connaissez cependant la vérité, vous savez que le pape Urbain est le vrai pontife régulièrement élu, non sous l'influence de la crainte, mais sous l'inspiration divine bien plus que par vos suffrages. Vous-mêmes, vous avez publié que c'était là la vérité. Et maintenant, vous avez tourné le dos, comme de vils et misérables chevaliers ; votre ombre vous a fait peur ; vous avez abandonné la vérité qui faisait votre force, et vous vous êtes attachés au mensonge... C'est pourquoi, vous qui étiez des colonnes, vous êtes faibles comme la paille... Vous étiez les anges de la terre, vous avez pris l'office des démons ; et ce mal qui est en vous, vous voulez nous le donner en nous rattachant à l'obédience de l'antéchrist qui est membre du démon comme vous-même.

« Insensés, vous voulez maintenant désavouer la vérité et nous faire croire que vous avez élu le pape Urbain par crainte. Cela n'est pas. Je vous parle sans respect, car vous n'êtes pas dignes de respect [1]. »

Catherine n'est pas moins sévère lorsqu'elle s'adresse aux princes qui penchent vers le schisme :

« Je suis bien étonnée, dit-elle à Charles de France, qu'un homme catholique qui veut craindre Dieu et pratiquer une vertu forte, se laisse guider comme un enfant et ne voie pas à quelle ruine il s'expose en laissant souiller la lumière de la foi par ceux que nous voyons être les membres du démon [2]... »

Elle commence ainsi une lettre à la reine de Naples : « Très chère et très révérende Mère, je vous aimerai quand je vous verrai la fille obéissante et soumise de la sainte Eglise ; je vous respecterai quand vous en serez digne [3]... »

[1] Lettre XXXI.
[2] Lettre XXXIII.
[3] Lettre XLI.

(Cette correspondance montre la prodigieuse activité de sainte Catherine. Quatre lettres, au roi de France, à la reine de Naples, aux Romains et à un seigneur italien, portent la même date: 6 mai. Et ces lettres sont longues ! Catherine pouvait du reste dicter des lettres à plusieurs secrétaires à la fois sans jamais hésiter. On a conservé quatre cents de ses lettres et elle a dû en écrire beaucoup plus.)

Mais l'antipape, Clément VII, bien décidé à soutenir son élection par la force des armes, a réuni une armée. Le voici aux portes de Rome. Le fort Saint-Ange est encore aux mains d'un Français qui ne veut le rendre qu'aux cardinaux de Grégoire XI. La ville est bien mal gardée ! Une petite troupe de Français réussit à pénétrer jusqu'à la place du Capitole, massacre deux cents Romains rassemblés pour délibérer et se retire. Les Romains se vengent sur les étrangers demeurés dans la ville.

Urbain VI peut heureusement traiter avec le chef de la compagnie de Saint-Georges, troupe d'Italiens qui ont résolu de chasser de leur pays les soldats étrangers. On décide d'attaquer l'ennemi qui ravage la campagne romaine. Le combat a lieu. La compagnie de Saint-Georges fait des prodiges de valeur et remporte une brillante victoire. Les défenseurs du château Saint-Ange se rendent peu après.

Catherine avait beaucoup prié pendant le combat et les Romains attribuèrent leur délivrance à son intercession. La sainte voulut qu'on rendît grâces à Dieu dans une cérémonie religieuse. Le pape qui n'habitait pas le Vatican à cause de l'occupation du fort Saint-Ange, se rendit au tombeau des Apôtres, pieds nus, avec une grande humilité. Tout le peuple l'accompagna.

14. La mort de sainte Catherine.

Sainte Catherine n'a plus que peu de temps à vivre. Elle assiste encore à une terrible émeute que les partisans de l'antipape ont excitée dans Rome. Une véritable conspiration a été organisée. Des assassins envahissent le Vatican, mais lorsqu'ils se trouvent en face du pape, assis sur son trône et revêtu des insignes de la papauté, en face de ce pape pour qui prie sainte Catherine, ils laissent tomber leurs armes.

Le calme se rétablit, mais Catherine sait que tout n'est pas rentré dans l'ordre. « Le Christ béni se plaint de ce que l'Eglise n'est pas purifiée des scandales, dit-elle dans l'une de ses dernières lettres au pape, et de ce que Votre Sainteté n'y apporte pas tout le zèle qu'elle devrait avoir... Dieu veut absolument réformer son Eglise ; il ne veut plus qu'elle soit couverte de lèpre, et si vous ne faites pas ce que vous pouvez faire, et ce pourquoi vous avez été élevé à une si haute dignité, il le fera lui-même au moyen de grandes tribulations... Pour moi, votre misérable et ignorante petite fille, je ne cesserai jamais d'agir tant que Dieu m'en fera la grâce. Je veux terminer ma vie pour vous et pour la sainte Eglise dans les larmes et les veilles, dans une fidèle, humble et persévérante prière [1]. »

C'est bien ainsi que sainte Catherine termine sa vie, dans la douleur et dans la prière. Ses derniers jours sont un véritable martyre. Elle doit lutter contre de terribles tentations. Depuis longtemps, son corps est si affaibli, elle souffre tant, que de vivre encore devient pour elle un vrai miracle. Elle a le courage, cependant, parce que Dieu le lui a ordonné, de se lever chaque matin à l'aube pour assister à la messe. Elle renonce bientôt à cela, car elle n'en peut vraiment plus. Puis, un dimanche, à l'heure de tierce, elle meurt. Elle meurt pour l'Eglise. Peu de temps auparavant, elle disait: « *Soyez certain que si je meurs, l'unique cause de ma mort est le zèle pour l'Eglise qui me brûle et me consume.* »

Catherine avait reçu de son Maître cet ordre: « *Fais que pour mon amour, les choses douces le soient amères et que les amères le soient douces.* » Elle bénissait ses souffrances et ses dernières lettres rayonnent la paix et la joie. On la sent parfaitement délivrée. Elle a si bien su obéir à la Vérité, et « *la Vérité*, dit-elle, *est ce qui nous délivre* ».

15. Catherine dominicaine.

« Regarde maintenant, dit Dieu à sainte Catherine, la barque de ton père Dominique, mon fils bien-aimé, et vois avec quel ordre parfait tout y est disposé. Il a voulu que ses frères n'eus-

[1] Lettre XXII.

sent point d'autre pensée que mon honneur et le salut des âmes, par la lumière de la science. C'est cette lumière dont il a voulu faire l'objet principal de son ordre... Son office fut celui du Verbe, mon Fils unique. Il apparut surtout au monde comme un apôtre, tant étaient puissants la vérité et l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière. Il fut lui-même une lumière que je donnai au monde, par l'intermédiaire de Marie ; sa mission, dans le corps de la sainte Eglise, fut d'extirper les hérésies[1]. »

La précision de la doctrine de sainte Catherine, l'ardeur avec laquelle elle aime et veut faire aimer la lumière, la vérité, toute cela fait d'elle une vraie fille de saint Dominique. Catherine appelle Dieu : « La douce Vérité suprême » ; à ses disciples, elle demande constamment d'aimer la lumière. Vérité, lumière, ce sont des mots que Catherine ne se lasse pas de répéter.

La vocation de Catherine, c'est d'être apôtre, et elle semble l'avoir toujours compris. Lorsqu'elle était encore une toute petite fille, nous l'avons vu, elle rêve d'entrer dans l'ordre dominicain, l'ordre apostolique par excellence, pour être utile aux âmes. Plus tard, comme elle est fermement décidée à tout abandonner pour servir Dieu, que fait-elle ? Elle aurait pu se cloîtrer: elle se contente d'entrer dans le Tiers-ordre de saint Dominique. Parce qu'elle est parfaitement docile aux inspirations divines, elle va d'instinct à la place que Dieu lui a réservée. La merveilleuse œuvre de sainteté qu'elle a accomplie prouve qu'elle ne s'était pas trompée. Ce n'est pas seulement pour elle, du reste, que Catherine a cette claire vision de la vocation. A chacun de ses disciples, elle indique la voie à suivre. De l'un de ses préférés, elle fait un ermite ; à Etienne Maconi, elle ordonne, au nom de la sainte obéissance, de se faire chartreux. A certains, elle conseille la vie religieuse, à d'autres, elle indique le moyen de se sanctifier en restant dans le monde.

La vie de Catherine, c'est bien la vie apostolique, la meilleure, puisque, dans la vie apostolique, la contemplation surabonde en action. Son activité est le contraire de l'agitation, elle ne risque pas de la détourner de sa contemplation, elle en découle.

[1] *Dialogue.* Tome II, ch. V (De l'obéissance).

Avant d'être ambassadrice et écrivain, Catherine est une contemplative. C'est là grande leçon que nous donne sans le vouloir Raymond de Capoue; sa Vie de sainte Catherine n'est, en effet, qu'un long récit des pénitences, des prières et des extases de la sainte. Lorsqu'on lit cela, on se demande: où Catherine a-t-elle trouvé le temps de se consacrer aux affaires publiques ? La réponse est celle-ci: Catherine a été une merveilleuse politique parce qu'elle a été une grande contemplative.

16. L'autorité de sainte Catherine.

C'est aussi parce qu'elle a été une vraie contemplative et une grande sainte que Catherine a pu parler et agir avec une telle autorité, une autorité qui a parfois étonné et scandalisé.

Jésus a dit un jour à Catherine: « *Pense à moi, et je penserai sans cesse à toi.* » Catherine a obéi, elle vit parfaitement unie à Dieu, elle est l'instrument de Dieu, « *celle qui n'est pas* ». Sa volonté, c'est la volonté divine; elle peut bien dire alors: « *je veux* ».

Ce « je veux », Catherine le dit à ses disciples, à la foule des prêtres et des laïcs qu'elle encourage par ses lettres, au terrible Visconti, à des princes et à des évêques, elle le dit même à Dieu, au moment où meurt Nicolas Toldo. « *Je veux* », ou « *Dieu veut* », pour Catherine, c'est la même chose. « *Faites la volonté de Dieu et la mienne* », dit-elle au roi de France.

Catherine a du reste conscience de n'être que l'instrument de Dieu . « Je vous dis ceci de la part de Jésus crucifié », répète-t-elle constamment. Elle écrit un jour au pape: « Pardonnez-moi ce que je vous ai dit et ce que je vais vous dire: c'est la douce Vérité suprême qui m'oblige... » Et elle termine ainsi cette lettre, la plus sévère peut-être qu'elle ait écrite à GrégoireXI: « Faites que je ne me plaigne pas de vous à Jésus crucifié; je ne puis me plaindre à d'autres, car vous n'avez pas de supérieur sur terre [1]. »

Un mot encore: Nous avons vu que sainte Catherine a remporté de grandes, de magnifiques victoires; elle a ramené le

[1] Lettre XIII.

pape à Rome, fait entreprendre la réforme du clergé et mis dans bien des cœurs le désir de la croisade. Elle a converti d'innombrables pécheurs et aidé des âmes de bonne volonté à atteindre à la sainteté. Elle est morte pourtant au moment où éclatait le grand schisme d'Occident. Et elle n'a pas pu empêcher ce schisme, elle n'a pas pu retenir le pape Urbain VI emporté par sa violence ! Extérieurement, son œuvre se termine par un échec... Mais qu'importe que certains triomphes aient été refusés à sainte Catherine ! Ce que Dieu a réalisé de ses grands désirs est déjà merveilleux, et l'on peut lui appliquer ces paroles de Jacques Maritain : « Autant les réalisations immédiates lui furent refusées, autant elle a agi, par delà l'instant présent, de cette action absolument mystérieuse d'instrument de la Causalité divine, qui perce l'espace et le temps. »

Puis, nous risquons moins ainsi d'oublier que son œuvre visible n'est qu'un reflet, un pâle reflet de son œuvre invisible. Son œuvre véritable, c'est d'avoir mérité pour le monde par ses prières et ses souffrances. Ses prières, nous en savons quelque chose, parce qu'elle en parle souvent. Ses souffrances, nous pouvons un peu, très peu les deviner, parce qu'elle en parle à peine. Il y a bien, de temps en temps, des cris de douleur dans les lettres et le dialogue, il y a, plus encore, des cris de joie, des cris d'admiration.

Un jour, que sainte Catherine était en prières dans une église de Pise, Jésus crucifié lui apparut. De ses cinq plaies s'échappaient des rayons couleur de sang qui descendaient vers la sainte. Catherine, comprenant qu'elle allait être stigmatisée, s'écria: « *O seigneur, je te prie, que l'on ne voie pas de cicatrices à l'extérieur de mon corp ls* » Aussitôt, les rayons changèrent de couleur, et ils vinrent à ses pieds, à ses mains, et à son cœur dans la forme et la splendeur d'une pure lumière.

C'est là un beau résumé de la vie de sainte Catherine, qui accepta toutes les souffrances pour donner au monde la lumière.

MARCELLE BORDIGONI.

LES DERNIERS INSTANTS

(CONTE)

Non, décidément, il n'y avait plus rien à faire avec ces gens-là. Il leur avait pourtant montré sa langue (et quelle peine çà avait été de commander à ses muscles !) Il les aimait beaucoup et il ne voulait pas les tromper, ces pauvres enfants, il fallait qu'ils connussent exactement son état et il avait voulu leur faire voir comme sa langue était noire, car il la voyait avec les yeux de l'esprit. Mais eux, de regarder à peine et de dire: « Père, elle n'est pas si laide », eux de mentir sans songer que leur visage ne mentait pas, mais proclamait: « Père, père, cette fois certainement tu es perdu ! » Non, il n'y avait rien à faire avec ces gens-là. Il ne pouvait pas compter sur eux. Et comme il était seul à présent ! Sans doute ces dernières années presque tous les hommes qui pouvaient l'appeler par son prénom étaient morts, sa femme, ses amis, mais tout de même il n'avait jamais été aussi terriblement seul qu'à présent. Il ferma les yeux; s'il en avait eu la force, il se serait tourné contre le mur, mais tout ce qu'il pouvait faire, c'était de fermer les yeux. Ce n'était pas, à tout considérer, une mauvaise inspiration, car, non seulement il ne distingua plus ni sa fille ni son fils, chagrinés certes, mais aussi tellement empruntés dans cette chambre étrangère, il ne distingua plus ni l'arbre derrière les vitres, ni les maisons ni les toits de la ville étrangère derrière l'arbre, mais il lui sembla encore quitter ce corps qui n'était plus que des os, cette angoisse qui était presque du feu. Et il fut ailleurs, sur une route, elle était

jaune, il avait plu. Il marchait allègrement, comme un jeune homme. Les bois étaient noirs, c'était le premier printemps, des montagnes barraient l'horizon: le pays de son enfance. Il aimait ce vent qui avait encore un goût de neige, car un homme robuste ne déteste pas le mauvais temps. Qu'importait le froid puisque l'épine noire avait des fleurs par milliers ? Un gage d'une saison plus douce était là, pour qui voulait bien regarder et lui ne refusait aucun des présents du ciel. A côté de lui marchaient deux hommes. On n'entendait pas le bruit de leurs pas sur la route, ni des siens non plus, d'ailleurs. La rivière chantait, oui et ce n'était pas une métaphore, elle chantait véritablement. Quant aux deux hommes, il ne les connaissait pas, mais eux ils le connaissaient bien, comme ils le montrèrent en parlant, car l'ayant rattrapé, ils se mirent à lui parler. Et même ils connaissaient sa vie mieux que lui, car ils lui rappelaient une multitude de faits oubliés et, chose curieuse à rencontrer chez des hommes, c'était seulement le bien qu'il avait accompli qu'ils lui remémoraient. Lui, il avait fait le compte de toutes ses fautes et il était prêt à en répondre, bien qu'il en eût demandé pardon à Dieu en pleurant, mais eux, c'était seulement le bien qu'ils lui rappelaient, et pas comme des flatteurs, mais comme des consolateurs, comme des hommes justes. Ce ne devait pas être du goût de tout le monde, car on entendait par moment « celui qui accuse l'homme devant ses frères », qui protestait, de plus en plus furieux, mais de plus en plus impuissant.

Tout à coup, comment se fit-il ? Il n'aurait pu le dire. Il pouvait constater le fait et rien d'autre. Il était assis dans une salle obscure... Ce devait être un théâtre, bien qu'il fût seul entre les deux inconnus. On n'entendait aucun bruit de portes, ni de voix, ni de sièges abaissés. Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait-il, mais déjà il était pris par le spectacle. On voyait sur une petite scène un saltimbanque, un de ceux qui d'ordinaire sont trop pauvres pour posséder une tente et qui donnent des représentations en plein air, les jours de beaux temps. Il le regarda et se reconnut en lui et bientôt ce fut lui ce pauvre saltimbanque sur la scène. Il ne savait pas son rôle, croyait-il, mais tout lui venait peu à peu. Le passé du personnage lui fut soudain présent.

Il était le fils d'un pauvre rétameur, qui était mort tôt et l'avait laissé seul. A l'enterrement avait paru un gros homme, enveloppé dans un manteau de fourrures, fumant un gros cigare et regardant les gens par en dessous. «Appelle-moi oncle, mon petit, car c'est moi désormais qui vais m'occuper de toi. ». Et, enfant, il fut placé chez un saltimbanque si vieux qu'il faisait pitié aux gens, le jour, et n'attirait personne, le soir, quand l'acétylène flambe sous le ciel noir. La vie de l'enfant avait été terrible, car il n'était pas assez fort pour faire les tours que ne pouvait plus faire le vieillard. Puis un jour vient, — le vieux mort, — où le garçon revêt à son tour la peau de tigre et se suspend au trapèze avec les dents. Le corps tout désarticulé, le nez cassé, la peau tatouée, et d'inexplicables verrues dans le dos, chaque soir, sur les places, sans toile de tente au-dessus de sa tête, il parade en grimaçant. De temps en temps reparaît l'oncle pour enivrer le garçon et lui mettre des femmes dans les bras. C'était là le résumé de la vie du saltimbanque, et l'action commence à l'heure où chaque soir il tapait l'une contre l'autre ses paumes blanches de colophane. Le trapèze au-dessus de sa tête se balance. Les spectateurs de ce pays, car il est dans un pays étranger, les spectateurs à la lumière de l'acétylène ont des faces de Pierrots, des faces abandonnées qui disent tout, qui livrent tout leur secret, car on ne se gêne pas devant un clown, on se détend. Puis une minute passe et tout à coup voilà les gens du Roi. Ils sont nombreux, portent des armes, ils fendent la foule, ils viennent à lui. Sûrement, ils vont l'arrêter, ils le prennent pour un autre, car il n'a point fait de mal. Il baisse la tête, il attend. Mais, quelles cérémonies, quelle politesse ! Et on le prie de monter dans une automobile. Quand il se trouve en présence du Roi, il entend: « Mon enfant, soyez le bienvenu » et il ne comprend rien, il regarde alentour et il voit les courtisans respectueux. Pas un n'a l'air étonné, lorsque le roi proclame: « Vous êtes mon fils adoptif, qu'un comprachicos, un voleur d'enfants, m'a ravi !» Alors lui: «Votre Majesté, permettez-moi, humblement de le dire, doit se tromper, car j'avais un père, un pauvre rétameur qui est mort dans mes bras. Et il ne me reste plus d'autre parent qu'un oncle, l'homme auquel je dois presque tout.» — « Non, celui que vous appelez père ne l'était

pas. Et celui que vous appeliez oncle ne l'était pas non plus. Le second sous couleur de bien vous a fait du mal. Vous étiez né d'un de mes soldats, vous étiez né dans ce palais et destiné à vivre toujours avec moi ; mais cet homme, qui jadis était le premier de mes serviteurs et qui maintenant est un brigand vous a enlevé et vendu à un pauvre rétameur. Depuis qu'il a quitté mon service, il ne souffre pas qu'un enfant noble vive noblement et il cherche à l'enlever dès le berceau pour le faire souffrir aux côtés des pauvres gens. Et parfois, à la place de l'enfant ravi, il met le fils d'un meurtrier. Mais ne pensons plus à cela puisque vous êtes retrouvé. »

— « Votre Majesté n'a-t-elle pas vu à quel point je suis laid et disgracieux ? Peut-être en naissant, l'étais-je moins, mais voyez aujourd'hui, ce nez écrasé par un coup de poing ? J'ai des verrues horribles dans le dos, j'ai mal vécu ; vous ne pouvez pas me recevoir dans votre palais. » Alors le Roi lui répond :

« Il y a des verrues et des difformités qui sont des couronnes et des mitres et des crosses dans mon Royaume. Il y a des taches d'ombre qui sont des étoiles, des blessures qui sont des buissons de roses, des dos bossus qui sont des statues altières, des humiliations qui sont des trônes plus élevés que des montagnes. » Alors, tournant la tête, le saltimbanque, ou le mourant qui joue ce rôle, sur un théâtre qui n'est plus au monde, aperçoit l'oncle enchaîné, le visage noir de rage, les yeux furieux et il comprend que c'est le diable et il comprend pourquoi le Roi lui a dit : « Vous êtes mon fils, qu'un comprachicos, un voleur d'enfants, m'a ravi. »

Puis le vieillard de nouveau se revoit dans son lit. Encore une fois il ouvre les yeux et soupire. Ses enfants commencent à être bien fatigués, parce qu'ils ont voulu le veiller les deux ensemble plusieurs nuits de suite ; ses enfants sont terriblement anxieux et embarrassés ; aussi il voudrait bien pouvoir leur dire : « Mes petits enfants, il ne faut pas vous tourmenter pour moi, mes pauvres enfants, ne pleurez pas pour moi ! Tout ce que nous craignons est lumière, tout ce que nous redoutons est tendresse. » Il ne pouvait pas le leur dire en propres termes. Alors il voulut le leur faire comprendre en leur faisant un signe avec la main. Son âme était joyeuse, mais son visage reflétait l'épouvantable

tourment de la chair qui se défait. Il ne le savait pas, il n'était presque plus dans ce corps et le geste qu'il voulut faire fut exécuté comme un geste de détresse. Et eux voyant ce geste et tout ce que le visage reflétait encore du mortel supplice, eux s'imaginèrent qu'il leur demandait de soulager en quelque manière ses souffrances. Ils ne savaient pas exactement ce qu'ils devaient faire et l'homme au hasard dit: « Il est couché trop bas » et la jeune fille au contraire : « Au contraire, il voudrait avoir la tête moins haut.» Alors, entendant cela, il sourit: décidément, il n'y avait plus rien à faire avec ces gens-là et il mourut en les bénissant.

Lucien MARSAUX.



LÉGENDE

Nous reproduisons le beau calice exécuté par Marcel Feuillat, pour l'Abbaye de St-Maurice.

M. Feuillat interprète en orfèvrerie le Felix culpa ! *Le pied du calice représente la révolte de Lucifer, le péché d'Adam et d'Eve, la Vierge Victorieuse. Un serpent forme le motif circulaire.*

Au mystère de la Passion sont empruntées naturellement les scènes qui illustrent la fausse coupe. L'on peut reconnaître sur notre cliché la Sainte Cène, complétée par une Flagellation et une Crucifixion malheureusement invisibles.

Le calice a été exécuté selon une technique classique, mais que n'avait pas encore pratiquée M. Feuillat. Le décor est repoussé et ciselé en haut-relief.

UNE TERRE D'ÉQUILIBRE

LA BOURGOGNE

A mon cher Henri Villemot.

Est-ce vraiment un plaisir que d'aller très loin ? Si vous n'y séjournez, si vous ne vous mêlez aux lettrés et à la foule, tour à tour, les pays les plus fameux vous demeurent étrangers, en dépit des cartes postales, des fugitives impressions et des anecdotes glanées sur la route. Voyager, c'est se fuir : rien ne sert non plus de se promener trop près de chez soi. Le vrai plaisir du voyage, il est dans la découverte, dans la connaissance toujours mieux précisée de pays assez proches pour être pénétrés sans grand effort, assez lointains, par leurs institutions, leurs mœurs, leurs habitudes familières, pour que leur seul abord nous semble déjà une découverte et pour qu'un contact renouvelé n'entraîne jamais la sensation du « déjà vu ». Et quel plaisir plus rare, de trouver dans cette enquête une terre plus vaste et plus neuve, une race plus riche, un tempérament humain, une humeur ornés de nuances imprévues ! Allez en Bourgogne : vous connaîtrez ce plaisir de l'esprit, qui devient très tôt un plaisir du cœur. Et, si vous êtes le classique « Romand », un enrichissement certain de votre culture, de votre sensibilité, de votre connaissance de l'homme, tel que vous l'avez rêvé dans son plein équilibre, terrestre

sans matérialité, spirituel sans dérèglement. Les pieds bien plantés au sol, et la tête claire.

* * *

Province plus vaste, humanité plus complète qu'on ne l'imagine communément.

Sans doute, la Côte des vignes royales, qui va de Dijon à Beaune, n'est pas toute la Bourgogne. Elle en est même la plus petite part, cette Côte d'Or au nom magnifique. Comme il n'est pas indispensable qu'une terre soit vaste et qu'une cité soit très peuplée pour jeter son rayonnement dans le monde, cette colline de bourgs et de ceps, aux mouvants chemins, est pourtant le point lumineux où l'esprit bourguignon s'est formé et d'où il s'est au loin répandu. Esprit bourguignon, ou simplement humeur bourguignonne, les érudits et les moralistes s'y disputeront longtemps. Le certain, c'est que la Bourgogne historique et la Bourgogne spirituelle se recouvrent à peu près, et, si vous y regardez de près, si vous prenez la peine de descendre dix fois, vingt fois, changeant de lieu chaque fois, des trains trop rapides qui mènent de Suisse à Paris, vous reconnaîtrez l'humeur bourguignonne tout le long de la longue route d'acier, d'Auxonne à Sens. Et sur les dérivations que vous aurez à choisir: à Verdun-sur-Doubs, dans le Châlonnais, dans l'Auxerrois, partout où la vigne recouvre les côtes longées de routes, cette même humeur philosophe vous accueillera: le fatalisme du vigneron et sa joyeuse humeur, le verre lentement savouré. Province aux limites assez indécises, surtout vers l'occident, vers le Morvan et l'Auxois, elle n'a pas de frontières naturelles et, pourtant, elle a su garder sa personnalité, son tempérament, son humeur, jusqu'aux temps modernes où tant de choses se sont effacées. « Il a fallu, pour qu'en ces vallées offertes « à tous les vents d'Europe, en ces collines si aisées à fran- « chir, se gardât un esprit de terroir, que les génies du sol « fussent bien puissants et bien chers au cœur des hommes, « et que le vin versât à ses dieux et à ses fidèles bien des

« flammes [1]. » Le certain, c'est qu'un caractère bourguignon s'exprime dans les incertaines frontières de l'ancien duché, et que, depuis la guerre, une renaissance de la Bourgogne, dans ses lettres et ses arts, s'aperçoit clairement.

Comme sa province, le Bourguignon est plus grand qu'on ne l'imagine dans le monde des touristes. Qu'on nous débarrasse une fois, disent les Bourguignons racés, de cette image répugnante: le gros homme à la trogne rougeoyante, gros mangeur, grand buveur et coureur de filles. Qu'on nous en débarrasse, même si de brillants esprits, comme Edmond et Jules de Goncourt, l'ont parée de châtoyantes couleurs. Il faut rompre délibérément avec les syllogismes aisés qui définissent le génie bourguignon en prenant pour majeure l'excellence des grands crus. Loin de nous la pensée d'en méconnaître la généreuse saveur, et de dénier toute importance, même intellectuelle, à la Foire de Dijon, où une journée est réservée à l'Académie dijonnaise. Que ces bons vins, que cette Foire déjà classique soient donc l'enseigne de la Bourgogne — et pas plus. Une enseigne, cela vous invite à entrer, à faire plus proche connaissance, à visiter, entre deux repas raffinés, le quinzième et le dix-huitième dijonnais, les plus riches salles du Musée, la Chartreuse de Champmol et l'émouvant Napoléon de Rude, sur cette colline de Fixin qui rappelle si parfaitement les coteaux du Bas-Jura, les buis de La Sarraz et le Crêt du Mail à Neuchâtel. Si fameux que soient les Cortons et les Chambolles, si parfait — à le respirer comme un parfum — qu'apparaisse un Clot-Vougeot 1921, aux grandes tables de Dijon, le beau vin ne saurait, même en Bourgogne, créer le grand homme ! Qu'il y aide n'est-ce pas déjà une merveille, toute la mystérieuse action de la fine matière sur les plus hautes facultés de l'âme ? Pour excellente qu'elle fût, la cave de Bossuet n'explique pas les « Oraisons Funèbres » et le « Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même ».

[1] Johannès le Burgonde.

* * *

Ces grands caractères du génie bourguignon, où les découvrirons-nous ?

Avec Michelet, il est permis de songer à la Bourgogne oratoire, aux déploiements magnifiquement ordonnés des grands magiciens du verbe. Et certes, c'est un titre de gloire, pour cette province, que d'avoir donné à la France des orateurs qui surent exprimer son âme, aux diverses étapes de sa longue histoire. Bossuet, théoricien de la monarchie absolue, rejoint, sur le plan des vertus génératrices d'action, Lamartine, dont les anticipations parfois chimériques et toujours généreuses situent la France à la tête des nations libres. Pourtant, l'un et l'autre, dans la splendeur de leurs développements oratoires, participent d'un fonds commun, fonds français et, encore plus, fonds latin. Dans le moment même, écrit Henri Villemot, où ils essaient de donner aux tendances et aux aspirations de leur époque une forme qui les universalise, ils s'avouent disciples d'une tradition oratoire commune à toute la civilisation française. Mais la chaleur d'un sol vineux ajoute à ces dons oratoires une ampleur, une magnificence que d'autres milieux, plus modérés, plus froids de nature, ne connaîtront jamais.

On a voulu montrer aussi l'essentiel du génie bourguignon dans ses tendances politiques et juridiques. Il est certain que, chez la plupart des écrivains bourguignons, le constant souci apparaît de l'Etat et de ses nécessités. Ce n'est pas par hasard, non plus, que la Faculté de droit de Dijon est la plus ancienne et la plus fréquentée des facultés provinciales. Ce n'est pas par hasard que, depuis la réunion du duché à la France, les juristes et les hommes d'Etat bourguignons se sont, dans toutes les crises décisives de la vie nationale, prononcés pour les mesures propres à assurer le salut de l'Etat. Le Bourguignon n'a rien d'un fantaisiste, ni d'un illuminé. Lira-t-on sans émotion la protestation, magnifique de fermeté, que les députés de

Bourgogne aux Etats-généraux de 1526 élevèrent contre la cession possible de la province à la maison d'Autriche ? Invoquant, dès cette époque, le droit de la Bourgogne à demeurer française ou à disposer librement de son sort, ils donnèrent, cinquante ans à peine après la conquête, une forme définitive à leur patriotisme. Plus tard, le président de Brosses s'indignait qu'on suspectât le patriotisme de Dijon, la ville où l'on avait, disait-il, « le cœur le plus citoyen ». Quarante ans après, Carnot organisait la victoire ; Guiton de Morveau, en 1794, enseignait aux auditeurs de ses cours révolutionnaires l'art de faire du salpêtre, de la poudre et des canons ; Monge consacrait ses journées à inspecter les ateliers d'armement et ses nuits à étudier l'art de fabriquer un meilleur armement. Ce dévouement aux intérêts de l'Etat, dans les heures du péril, il n'est pas de provinces qui puissent s'en prévaloir davantage. C'est là, encore, un des caractères de la Bourgogne.

Ce dévouement aux intérêts de l'Etat, il s'est encore traduit d'autre sorte, plus subtilement et sans tant d'éclat, par la recherche des conciliations civiques, lorsque l'intérêt de la patrie s'y trouvait engagé. On ne dira jamais assez le mal que firent à la Bourgogne les guerres de religion, les incursions des bandes allemandes fraternellement unies à celles de Coligny. La province, alors, couvrait la frontière de France, sur la Saône. Avant le mémorable siège de St-Jean-de-Losne, en 1636, les invasions se succédèrent, tant la Bourgogne était « la vraie descendante et avenue de tous les pays de l'Allemagne ». Wolfgang, duc de Deux-Ponts, laissa derrière lui plus de 400 villages incendiés. Les soldats de Coligny se répandirent dans le vignoble autour de Beaune, saccagèrent Meursault, Pomard et Volnay et pillèrent Cîteaux à fond. La ville de Nuits, ruinée par le duc de Deux-Ponts, fut anéantie par Jean-Casimir, fils de l'électeur palatin Frédéric III. Les Allemands réduisirent en cendres toutes les maisons de Nuits et égorgèrent ses défenseurs. Les hommes se jetaient à

l'eau, les femmes « en piteux désarroi », se sauvaient « toutes nues en chemises » par les chemins, avec leurs petits enfants. La déprédation s'étendit aux champs et aux vignes, si bien qu'un membre du Parlement, le conseiller de Vintimille, se demandait, en présence de tant de batailles, d'assauts, de destructions et de morts, si le monde « n'allait pas en sa catastrophe ».

Au milieu de tout cela, la Saint-Barthélemy. Le lieutenant-général Chabot-Charny, qui professait des opinions modérées, se trouva d'accord avec quelques hommes énergiques et tolérants (deux vertus qui se pouvaient accorder, fût-ce en ce temps-là) pour empêcher les massacres en Bourgogne. Aux envoyés de Charles IX, qui apportaient des instructions verbales, ils demandèrent un délai, et confirmation écrite. En attendant, les nouvelles de Paris, répandues dans la foule, pouvaient provoquer quelques mouvements. Chabot-Charny fit arrêter les principaux membres du parti réformé de Dijon et les retint jusqu'au jour où Paris ordonna la pacification. Les prisonniers furent alors élargis, après avoir fait protestation, pour la plupart, de vivre « selon notre ancienne mère l'Eglise catholique ». La noble attitude de Chabot-Charny procédait d'une conscience claire des intérêts de l'Etat, autant que d'un christianisme large. Elle s'inspire d'un sentiment curieux, qui s'exprima très fort en Bourgogne, à cette époque: les Bourguignons se rappelaient avoir été « plus anciens et premiers chrétiens que les autres Français, lesquels ne l'avaient été que par le moyen d'une de leurs princesses mariée à Clovis ».

A douze siècles de distance, le Bourguignon se souvenait du Burgonde.

* * *

Centre, capitale et creuset de la Bourgogne, une cité nous la fait connaître dans son passé, son présent, son avenir apparents: Dijon. Ceux-ci l'ont discernée, l'âme de la Bourgogne, qui se sont promenés sans hâte le long des

rues vivantes de Dijon, encore plus qu'à l'Hôtel-Dieu de Beaune et le long des coteaux de vigne et de lande sèche, si pareils aux Valangines de Neuchâtel, où s'abrite le haut des villages de la Côte, Fixin, ou Gevrey, ou Chenôve. Ceux-là, s'ils savent regarder, s'ils éprouvent le délicieux plaisir de retrouver sur les visages de leurs contemporains les signes d'une tradition toujours vivante, ils l'auront saisie, rien qu'à observer par les rues ces harmonieuses Dijonnaises et ces vignerons cossus qu'ils auront croisés, par douzaines, entre la Place d'Armes et la Place Darcy.

Et c'est bien ainsi, par ce sommaire aspect d'une foule, que se manifeste le tempérament bourguignon tel qu'il se survit dans l'activité multiple des contemporains: un sens inné de l'équilibre. Au Bourguignon vrai, rien ne manque, et rien n'est de trop. Dans cette race heureuse, il semble qu'un sort bienveillant ait versé tous les dons qui font aimer la vie, sans les accuser de ces ombres qui les accompagnent chez des races moins fortunées et, d'une vertu en excès, font un travers ou un vice. Rarement un Bourguignon laissera percevoir les défauts de ses qualités — car ce tempérament est riche d'humanité. Cette cité de Dijon, une capitale qui est le sommaire d'un pays entier, personne ne l'a décrite comme J.-J. Thomasset (« Johannès le Burgonde »), géologue de grande classe, grand ami de Pierre Termier et somptueux écrivain. Au passage, admirez la phrase dense, où le verbe éclatant recouvre une vérité sûre:

> Dijon est le cœur vivant de la Bourgogne. Les conditions géographiques ne l'avaient pas élu pour un grand destin. Son site est un carrefour où se croisaient jadis les routes de l'ambre et de l'étain; mais seul l'effort humain a su fixer le lieu précis du passage. L'emplacement de la ville future n'était pas déterminé par des facteurs inévitables: aussi Dijon n'a presque pas d'histoire ancienne. La présence d'un grand fleuve lui manque. Elle n'est devenue grande ville que par la volonté de son peuple et la richesse de ses campagnes. La déterminisme du sol explique mieux la prospérité des autres villes. Paris, au centre d'une cuvette géologique, voit confluer vers lui tout le mouvement des eaux et des hommes;

Lyon, au confluent de deux routes fluviales, est un emporium idéal; Marseille, sur la mer, à l'entrée de la voie du Rhône, fut toujours promise à la domination. Dijon était privé de ces facultés naturelles de triomphe. C'était un centre de dispersion, un lieu de passage, mais pas inévitablement; il a été rendu tel par l'effort. Les voies actuelles de communication passent par Dijon parce que Dijon a pu les y obliger. La ville, ainsi, n'a pu devenir géante; son destin a été meilleur. Elle a réalisé l'équilibre, évitant ce que la civilisation moderne a d'effréné. Ni grande commerçante, ni grande industrielle, mais savante et sage, elle possède assez d'activité pour être opulente et assez de paix pour être sereine. Dijon est une cité juste mesure: grande ville par la beauté, la richesse, la science, mais pas assez grande pour être bruyante. Elle participe pleinement de ces qualités d'harmonie et de mesure qui font de la Bourgogne l'Attique de l'Occident.

Dijon est la plus récente capitale de la Bourgogne: son passé n'est pas immense, mais il est plein de fastes, et l'avenir lui reste ouvert. Elle est plus riche de vie, plus saine que ses vassales... Sa destinée n'est point tumultueuse; sa prospérité lui est venue de sa province et elle lui fut fidèle. Au temps où la Flandre attirait les ducs Valois, Dijon, capitale délaissée, resta la gardienne du foyer. Elle ne connut ainsi ni gloire excessive ni grandes calamités. Sans rivale pour la bonne chère et les vins, elle est aussi ville d'académie, d'université, petite capitale élégante. Le luxe y est aussi répandu que dans une grande cité, et la misère y est plus rare. Les grandes villes modernes broient les foules qu'elles attirent; Dijon accueille. Son activité est forte, non forcenée; elle n'est ni une parvenue ni une déchue; elle continue son clair destin comme une famille de vieille noblesse ou de bonne bourgeoisie. Son histoire prestigieuse plane, non sur des ruines, mais sur des palais, debout, sur des joyaux intacts. Le passé apparaît là, non comme un mort, mais comme un compagnon. Les musées, puissamment riches, ne ressemblent point à des nécropoles. Un goût sûr et une science profonde les dirigent... Il n'y a ni emphase ni sécheresse dans l'âme bourguignonne: heureux mélange du rêve septentrional et de la pensée méditerranéenne.

Chaque chose est à sa place à Dijon: le passé vénéré n'étouffe point le présent, la prospérité matérielle ne voile pas la prospérité spirituelle. Le sens pratique ne fige pas l'esprit. Célèbre jadis par ses nombreux clochers, Dijon a su garder une belle couronne d'églises. La ville est religieuse sans exaltation mystique; sa foi fut toujours orthodoxe, sa piété tranquille, active, ordonnée. Comme tout était mesuré en elle, la cité bourguignonne proscrivit toutes les hérésies: elle ne quitta point l'Eglise, qui est la mesure même.

* * *

Proche de ces vins plus chantants que ceux d'Italie, de cette Saône, la plus belle rivière des Gaules, Dijon — et sa Bourgogne — connaît aujourd'hui le renouveau de sa vie intellectuelle. Le grave Estaunié préside son Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres. Roupnel y compose ses grands romans vignerons. Cazin, de qui la prose est un miel d'Hymette aux fleurs de Bourgogne, y vient souvent. Georges Bouchard, entre deux cornues, y écrit ses romans rustiques, où la philosophie la plus saine, la moins éblouie de faux modernisme, se parfume aux rives de la Tille et aux bois taillis de Cîteaux. Et vous, mon bon ami Villemot, vous accueillez tout cela, sans sévérité dure, sans indulgence lâche, comme le beau trésor d'une province renaissante — celle de vos pères, et la vôtre.

PIERRE DESLANDES.

LE BIENHEUREUX JOHN OGILVIE S. J.

Au R. P. P. Dohet, S. J.

« La religion, a écrit sir Walter Scott, est le point sur lequel les hommes ont et doivent avoir une entière liberté de conscience ; cependant, par la volonté du souverain, l'Eglise d'Angleterre fut séparée de celle de Rome par Henry VIII ; elle fut réunie à la foi catholique romaine par la reine Marie, et déclarée de nouveau protestante par Elisabeth. Dans chaque occasion, le changement s'opéra sans que le mécontentement et la résistance fussent assez forts pour ne pas être apaisés promptement par la puissance royale. »

La conversion générale d'une nation quand elle est commandée par la volonté d'un souverain peut-elle s'opérer si aisément ? Et une puissance royale — aussi tyrannique soit-elle —, peut-elle apaiser si promptement le mécontentement et la résistance accompagnant un tel changement ? Il est difficile de le croire : de notre point de vue confessionnel surtout, puisque « l'idée et la tradition catholiques, les habitudes d'esprit catholiques et la sympathie pour le catholicisme en général étaient encore à peu près universelles quand Elisabeth monta sur le trône d'Angleterre. » L'histoire des martyrs de Grande-Bretagne le témoigne : la Foi catholique, si naturelle à l'esprit anglais, demeura vivace dans le royaume en dépit de la perversion « anti-nationale » de la monarchie : les catholiques, victimes des persécutions ne se laissèrent point apaiser par la puissance d'un Henry VIII, d'une Elisabeth ou d'un Jacques I^{er} ; ils résistèrent plutôt à leur prétention royale de dominer les consciences, jusqu'à l'effusion de leur sang.

Le bienheureux John Ogilvie, un jésuite écossais, représente, peut-être le plus dignement, cette fidélité nationale britannique à l'Eglise de Jésus-Christ et à son Vicaire. Né dans les Highlands en 1580, jeté de bonne heure sur le continent où il devait se con-

vertir, il allait périr, tout jeune encore, après quelques années de vie religieuse et d'apostolat missionnaire en Ecosse, sur le gibet de la ville de Glasgow, le 15 mars 1615.

1. Famille et Education.

Les Ogilvie sont d'ancienne noblesse écossaise. Le père de John, sir Walter Ogilvie, possède la baronnie de Drum-na-Keith dans le pittoresque val d'Isla, et d'autres terres dans le comté de Banff. C'est un cousin des Huntly, des Elphinstone, des Gordon, des clans célèbres et puissants. Il a épousé une fille de lady Douglas du Lochleven, la gardienne de l'infortunée Marie Stuart. Son aïeul a été contrôleur de la cour de la reine Marie en France et en Ecosse et l'ami politique du régent Moray. Calviniste militant, sir Walter se voyait nommé en 1588 commissaire à charge de découvrir et saisir les missionnaires catholiques. Lady Marie Ogilvie, sa femme, demeurait catholique cependant. On comprend alors que le père de John désirant élever son fils dans le protestantisme et le soustraire à l'influence de sa mère, l'envoie, à peine âgé de treize ans, dans un collège du continent.

Comment le petit John passa-t-il du protestantisme au catholicisme, nous ne le savons pas bien. Dans les registres du collège de Douay, en Flandres, où nous le trouvons en 1592, il est porté comme ayant été élevé dans le calvinisme. Dès son plus jeune âge, Ogilvie fut un raisonneur. A quatorze ans déjà, il analyse les fondements de sa foi. Il compare et la tradition séculaire de l'Eglise romaine aux cinquante ans de la religion réformée et l'unité catholique à la multiplicité déjà frappante des sectes protestantes. L'épreuve intellectuelle de la conversion fut même une des étapes de son expérience religieuse. Il perdit la foi, douta de son intelligence et de sa propre réflexion jusqu'au jour où, chassant volontairement de son esprit toute controverse spirituelle, il s'abandonna à l'action de la grâce: il reposa sa confiance d'enfant sur deux textes célèbres de l'Ecriture Sainte: « Dieu, notre Sauveur, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité »; et: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. »

Ce qui frappait John Ogilvie dans le catholicisme, c'était l'extraordinaire solidarité embrassant tous les fidèles, riches ou pauvres, princes, bourgeois ou prolétaires, saints ou pécheurs, dans une même famille universelle et mystique. En France, où il se trouvait, il pouvait admirer ces nobles que le renoncement à des titres et à des richesses, joint au désir de servir Dieu davantage, conduisait au monastère ou au couvent solliciter des supérieurs

les besognes souvent les plus modestes. Le témoignage des martyrs et leurs mérites exceptionnels stimulaient encore son ardeur de néophyte.

A Louvain, la seconde étape de son voyage d'études sur le continent, John Ogilvie fut l'élève de Cornelius a Lapide, le célèbre commentateur de la Bible. Ce père fait quelque part l'éloge de son catéchumène et citant saint Célerin, saint Ignace, saint Vincent et saint Laurent — ces soldats que le céleste Capitaine menait au combat, inflexibles comme l'acier, excitant jusqu'au zèle de leurs bourreaux lorsque leurs mains se lassaient —, il compare leurs vertus aux siennes. C'est au collège écossais de Louvain, en 1596, que John fut baptisé et reçu dans le sein de l'Eglise catholique. L'année d'après, il fréquente la jeune université de Douay. Instituée à la requête du gouverneur des Flandres, par Bulle pontificale, elle devint le refuge de savants et de clercs victimes des persécutions religieuses. John tira profit de ce séjour universitaire. Entouré de jeunes camarades écossais, distingués comme lui, il jouissait de l'estime générale. Ses professeurs lui enseignèrent les actions de ses ancêtres, la tradition séculaire de de l'Ecosse catholique. Il comprit que pour un Ogilvie le catholicisme était non seulement un droit naturel mais encore un privilège de naissance et que les catholiques écossais, en défendant la tradition nationale, étaient plus légitimistes que les presbytériens.

De Louvain, John passa à Ratisbonne, en Bavière, en 1598. Les bénédictins écossais possèdent un collège dans cette ville. Ogilvie y entre tout naturellement. Sans doute ce nouveau milieu est bien différent du précédent. Il se fait néanmoins sans peine à la vie bénédictine et acquiert rapidement, au contact de ses maîtres, leurs qualités de discipline intellectuelle, de possession de soi et d'indépendance de vue. Il étudie les grands auteurs latins, la musique et l'astronomie. Après six mois, il rejoint à Olmütz, comme étudiant libre, le collège des jésuites. De ce jour, il ne va plus se séparer de la Compagnie. D'origine récente, l'ordre des jésuites s'est immédiatement acquis la sympathie des jeunes par la témérité de sa méthode d'offensive et de pénétration chez l'ennemi.

Les jésuites ont reconquis à la foi l'Autriche et la Bavière, ils vont attaquer la Bohême, secouer dans ce pays — comme partout — la tiédeur du clergé et l'indifférence des fidèles. Aussi à cette époque déjà les fils de saint Ignace sont-ils baptisés les « enfants les plus détestés de l'Eglise ». Ne comptent-ils pas dans leurs rangs, à cette fin du seizième siècle, des Campion, des Laynez, des Cornelius a Lapide ?

Quelques mois d'études écoulés, John et d'autres clercs expriment le désir d'entrer dans la Société de Jésus. Un empêchement fortuit — la peste éclate dans la ville — détermine le provincial des jésuites d'Autriche à fermer le collège et licencier tous les élèves. Un seul refuse de quitter Olmütz. C'est John Ogilvie. Il fait bien puisque le P. Alberi, le provincial, récompensant sa ténacité, l'emmène à Vienne avec lui, puis les formalités d'admission remplies, le fait entrer le 5 novembre 1599 au noviciat de la Compagnie à Brünn.

Le maître des novices, le P. Novarella, un éducateur distingué, prit de l'intérêt au nouveau venu. C'est devant lui sans doute qu'Ogilvie prononça ses premiers vœux à Gratz en 1601. Il étudia là, trois ans durant, la philosophie et la rhétorique tandis qu'il professait dans les classes élémentaires. Puis, après deux ans d'enseignement, à Vienne, John acheva sa formation religieuse en approfondissant les études théologiques. L'influence des dix ans d'éducation jésuite firent du jeune Ogilvie un dialecticien incomparable, un homme de foi, un missionnaire tenace et hardi. A la vivacité de l'esprit et à la délicatesse des sentiments il joignait un don remarquable de la parole, une étonnante facilité de répartie. Au physique, il était grand. Il avait un port majestueux, des épaules démesurément larges, un visage ovale aux traits réguliers mais expressifs, qu'un regard profond éclairait. De longues mains fines, un teint mat, des cheveux clairs donnaient une note gracieuse, presque féminine, à sa carrure d'athlète. John est un homme du Nord. A le regarder d'ailleurs, personne ne s'y méprend. N'appartient-il pas à la « race de fer » — on appelle ainsi la race écossaise. On imagine Ogilvie portant le costume national, « dans tout l'appareil de la chevalerie highlandaise, à la tête d'une troupe d'hommes intrépides, au son des cornemuses, bannières déployées, le noble tartan flottant au gré des vents ».

Une pratique journalière de la méditation et des exercices de saint Ignace avait trempé sa personnalité. Il ne considérait pas cette pratique comme une affaire purement intellectuelle mais encore comme un entretien personnel avec Dieu. Il vouait une piété filiale à la sainte Vierge. L'Autriche a toujours honoré la Mère de Dieu d'une dévotion particulière. N'est-ce pas là, d'ailleurs, que les congrégations mariales, l'œuvre des jésuites, se propagèrent le plus rapidement ? Le P. Novarella avait appris à Ogilvie le maniement de ces associations de jeunes hommes dont des abbés mitrés ou des princes étaient fiers de se dire les préfets. L'influence des congrégations fut immense dans les provinces allemandes : en combattant l'ignorance religieuse du clergé et des fidèles, elles les préservèrent de l'hérésie, en éduquant

les sentiments de la jeunesse, elles tempérèrent les passions et dissipèrent les œuvres de la débauche. La chasteté était pour les Allemands de ce temps la vertu la plus difficile à conserver et, de ce fait, celle qu'on rencontrait le plus rarement chez les jeunes. On considérait les hommes continents comme de vrais hommes de Dieu.

De Vienne, où il enseignait, le P. Ogilvie se rendit en France. Il rejoignit à Prague son parent, le P. Elphinstone, fit route avec lui jusqu'à Paris où, en 1610, il était ordonné prêtre.

De 1611 à 1613 John est attaché à la maison des jésuites de Rouen. Des missionnaires d'Ecosse qu'il y peut rencontrer, il apprend que la situation de ses coreligionnaires devient chaque jour plus intolérable. Il ne manque cependant pas d'exprimer le désir, au Général de l'ordre, de partir en mission dans son pays alléguant avec témérité, que la paix y règne. Le P. Aquaviva — c'est le général — sans doute aussi bien renseigné que lui, lui écrit:

> Pour ce qui est de vous rendre en votre pays, il vous faut suivre les instructions de votre supérieur, qui verra ce qu'il y a lieu de faire. Votre Révérence attire notre attention sur la paix complète qui règne en Ecosse. Plût au Ciel qu'il en fût ainsi, mais il est à craindre que ces renseignements viennent de source peu sûre; il en est beaucoup qui pensent autrement et jugent que bien des dangers menacent à l'horizon. Que Dieu nous dirige dans toutes nos voies pour sa plus grande gloire et le bien de tous les peuples.

2. *La Mission catholique d'Ecosse.*

Le supérieur des jésuites écossais était, à cette époque, le P. James Gordon. Il résidait à Bordeaux. De par sa naissance, il était le parent du roi Jacques VI et l'oncle du puissant marquis de Huntly. Universellement aimé à la cour, dans le milieu gouvernemental, la société édimbourgeoise et la province, il lui arrivait même, quand Sa Majesté le lui permettait, de parler religion avec elle. Le général de la Compagnie le priait, en janvier 1613, de « bien considérer les affaires d'Ecosse » et aussitôt Gordon trame un complot de jésuite pour convertir son pays à l'ancienne foi. Il appelle, pour l'assister dans sa tâche, les P. Crichton, Elphinstone et Ogilvie. L'Ecosse avait édicté, à cette époque, contre les catholiques, des lois pénales extrêmement sévères. Beaucoup de fidèles, à l'exemple du roi et des nobles, avaient accepté la religion nouvelle pour ne pas compromettre leur patrimoine ni la sécurité de leur existence. Le procédé que suivent les persécuteurs déclare le P. Abercromby, dans un rapport daté de 1609, est le suivant: d'abord excommunier le propriétaire catholique qui est ensuite banni du pays ou bien mis en prison et dépouillé de tous

ses biens. Si sa femme est catholique elle est excommuniée et son mari n'a pas le droit de la garder dans sa maison; si le mari est hérétique, ministres et magistrats lui reconnaissent le droit de prendre une autre femme, conformément aux lois du pays. Si les enfants ou les serviteurs sont catholiques, ils sont aussi excommuniés et les parents sont contraints de les mettre à la porte. Cette situation datait de quelques années, du jour où la noblesse réformée en corps avait décidé de la religion du jeune roi: Jacques VI deviendrait protestant ! avait été le cri unanime. Que leur importait les convictions personnelles du jeune prince, ou les vues de la reine-mère, puisque le duc de Lennox, le régent, avait approuvé leurs plans ! Un jésuite, le P. Crichton, avait tenté une fois de gagner Lennox à ses vues. Etabli en Ecosse depuis 1583, il lui était arrivé, grâce à la complaisance d'un catholique, lord Seton, de discuter longuement avec le régent de l'éducation religieuse du roi. Cet entretien secret se prolongea trois nuits durant et aboutit à la signature d'un accord par lequel Lennox s'engageait à envoyer Jacques à l'étranger et à le faire instruire dans la religion catholique. Belle victoire que celle-là dans les mains de ceux qui auraient su l'exploiter ! L'exécution de ce plan demandait de l'argent. L'acte en main, le P. Crichton s'embarquait pour la France, le présentait à ses supérieurs et à James Beaton, l'archevêque exilé de Glasgow. On expédia le dossier à Rome. Grégoire XIII en fut ravi. Philippe d'Espagne avait offert de payer partie des frais. Si la Curie romaine avait hâté l'enquête, si les fonctionnaires pontificaux avaient précipité les démarches, Jacques d'Ecosse eût peut-être embrassé le catholicisme. Quoi qu'il en soit et malgré l'échec de l'accord, Elisabeth d'Angleterre et la noblesse presbytérienne prévenues, en prirent immédiatement ombrage. Le régent fut exilé. Ses partisans périrent mystérieusement peu de temps après et le jeune roi fut enfermé au château de Ruthven.

Le P. Gordon travaille lui aussi à la mission d'Ecosse. C'est par ses soins que son neveu Huntly, le comte d'Errol et d'autres seigneurs se convertirent au catholicisme. Un jour qu'il était attendu par le roi au palais de Holryrood, — n'avait-il pas caressé l'espoir de prêcher la tolérance à Sa Majesté ! — celui-là, redoutant sans doute les paroles du missionnaire, s'était dérobé à l'heure convenue pour une partie de chasse. A cette nouvelle Gordon ne perd cependant pas courage. Il saisit une monture, s'élance à la poursuite du roi, sur les routes et dans les bois où les bêtes traquées s'enfuient au bruit du galop. A l'orée d'une clairière, le père rejoint Jacques VI et la cour. Il s'excuse de sa téméraire équipée, mais, sans tarder, dans un décor de chasse, en chevauchant avec lui, il entreprend la conversion du roi d'Ecosse ! Gordon

eut-il quelque influence sur Sa Majesté, nous ne le savons pas bien. On peut toutefois affirmer que, si elle exista, elle ne fut pas de longue durée.

Un jour, des dissidents, les comtes d'Angus et de Mar, agents de la reine Elisabeth, s'emparaient de Jacques VI, lui arrachaient un traité d'alliance avec l'Angleterre, l'obligeaient à maintenir le protestantisme et la politique d'intolérance en Ecosse. En 1587, Marie Stuart mourait sur le gibet de Fotheringhay. Les catholiques écossais, indignés d'une fin si injuste, vouaient une haine violente au gouvernement anglais, responsable de cette mort. En signe de protestation, ils sollicitaient l'intervention espagnole et la révocation des mesures d'exception. Un parti se forme. Crichton, Gordon, des protestants tolérants comme Hamilton et Bothwell en font partie. Philippe II est prévenu. N'est-il pas le « roi catholique » — Rex catholicus —? Aussi doit-on beaucoup attendre de lui. Malheur cependant si les presbytériens découvrent le complot ! C'est hélas ce qui fut fait: Jacques hésita à châtier personnellement les rebelles. Il ordonna au jeune comte d'Argyll de réduire le parti catholique. Malgré la défaite de l'armée royale, les chefs catholiques Huntly et Erroll prirent le chemin de l'exil, volontairement ou à la demande du roi, nous ne le savons pas. Quelques années plus tard, de retour en Ecosse, ils devaient tristement abjurer à l'exemple d'autres catholiques influents.

L'Eglise réformée et l'action des ministres presbytériens avaient triomphé. Cela n'empêchait point la reine d'Ecosse, Anne de Danemark et Norvège, de se convertir au catholicisme. Le P. Abercromby la recevait dans l'Eglise en 1600. Rien ne fut modifié pour autant à la condition des catholiques écossais. Le roi, à qui Anne faisait part de sa détermination de devenir catholique, lui répondait seulement: « C'est bien, ma femme, si vous ne pouvez vivre autrement. Mais tenez votre conversion aussi secrète que possible. Notre couronne serait en danger si on venait à l'apprendre ». Malgré la bonne volonté du roi, il ne fallait pas compter sur lui et le P. Mac Whirrie — un jésuite — n'a pas tort d'écrire dans un rapport du temps:

> Non seulement le Roi est-il cause de tous les maux qui ont affligé le pays pendant la plus grande partie de son règne, mais encore continue-t-il à les soutenir, défendre et accroître. Son langage n'est autre qu'hérésie et blasphème. Son ambition n'a qu'un but, la couronne d'Angleterre, et il semble qu'il l'accepterait de la propre main du diable quand tous les ministres hérétiques aussi bien que catholiques, devraient disparaître, tant il aspire avec ardeur à cette dignité royale. Il a horreur de tous les catholiques, sauf de ceux dont il peut se servir pour promouvoir ses desseins sur la couronne d'Angleterre. La peur de la domination catholique ou bien l'espoir d'obtenir l'objet favori de ses ambitions pourraient bien faire de lui un hypocrite; mais pour en faire un véritable catholique, il faudrait un grand miracle et une inspiration divine extraordinaire.

En 1603, Jacques VI d'Ecosse obtenait l'objet favori de ses ambitions. Il succédait à Elisabeth sur le trône d'Angleterre et prenait le nom de Jacques Ier. Les affaires gouvernementales d'Ecosse, il les confiait à des catholiques: le comte de Montrose était nommé vice-roi, lord Seton, chancelier, tandis que lord James Elphinstone recevait une charge importante. De ces catholiques, il ne fallait d'ailleurs pas espérer beaucoup pour la cause romaine. On peut dire de chacun d'eux en particulier ce qui a été écrit du Chancelier lord Seton :

> Publiquement, il professe la religion de l'Etat et extérieurement pratique la soumission envers le Roi et les ministres; il participe de temps en temps, mais rarement à leur communion hérétique. Il a aussi souscrit à leur profession de foi, sans quoi il ne pourrait jouir en paix de son rang, de ses fonctions ni de ses biens dont il est si richement pourvu. Deux ou trois fois l'an, il vient se confesser et communier à l'église catholique avec sa mère, son frère, sa sœur et ses neveux, qui sont meilleurs catholiques que lui.

La situation des catholiques, en dépit de l'influence personnelle du vice-roi, devient chaque jour plus intolérable. L'excommunication est fréquente. L'ambassadeur de France à Londres peut déclarer dans un rapport que la situation des fidèles écossais est plus digne de pitié que celle des catholiques anglais. Le supérieur des jésuites écossais toujours établi en France rappelait en 1611 le P. Anderson. De son côté, le comte d'Angus, adressant une requête à Rome, conjurait le général de la Compagnie de Jésus, de ne point envoyer de missionnaires en Ecosse que ceux qui souhaitent et en même temps sont capables de porter le poids du jour et de la chaleur. Notre nouvelle loi, écrit-il, déclare coupable de haute trahison quiconque reçoit dans sa maison un prêtre, ou assiste à la messe ou bien la célèbre.

3. Le « Capitaine Watson ».

Ogilvie attendit deux ans avant d'obtenir la faveur, tant de fois sollicitée, de partir en mission dans son pays. L'an 1613, il quittait le continent, déguisé en officier écossais, espérant ainsi dépister les espions et débarquait à Leith, un faubourg d'Edimbourg, sous le nom de « capitaine Watson ». Notre missionnaire se dirige aussitôt vers le nord. Peut-être rend-il visite à sa famille? Comment l'accueille-t-elle ? Ses sœurs mariées, la comtesse de Buchan, lady Forbes de Pitsligo et lady Grant, le traitent-elles en frère ou en renégat ? Autant de points de la vie de John que nous ignorons. Après quelques mois de vie ambulante, Ogilvie arrive à Edimbourg et descend chez William Sinclair, un avocat au Parlement, connu pour sa fidélité au catholicisme. En février 1614, nous le trouvons à Londres où il prêche au roi une politique

de conciliation. A Pâques, il est à Paris. En été, de retour à Edimbourg, il fixe son domicile chez Sinclair. Ce dernier a laissé de notre Père le témoignage suivant:

> Pour ce qui était des catholiques, écrit-il, il ne cessait de leur rappeler leur devoir et de les encourager à temps et à contretemps; étaient-ils tièdes, il réchauffait leurs âmes; étaient-ils vertueux et fermes, il fortifiait leur zèle et les exhortait à persévérer. Il montrait en tout cela tant d'empressement, de perspicacité et d'ardeur que je voyais bien, à le fréquenter, que son cœur brûlait du plus ardent désir de répandre la foi. Et tout le monde en disait autant.

Dans « Auld Reekie » — c'est ainsi qu'on appelle la capitale écossaise — Ogilvie visite John Philipps, Robert Wilkie et d'autres catholiques. Il instruit le petit Robert Sinclair, un fils de William. Déguisé, il se mêle, dans la Rue-Haute, à la foule de la capitale: femmes en cheveux portant leur enfant dans un plaid de laine verte, gamins sales, vêtus de haillons, soldats de la Garde Noire au pas décidé et rapide, marins fraîchement débarqués de Leith ou Portobello, fillettes légères, infirmes ou mendiants scandant de leur voix usée ou fausse quelque mélopée triste et monotone des Highlands !

Ogilvie pénètre dans les prisons pour soulager les persécutés. Malgré la garde montée au château, il réussit à y pénétrer pour visiter le vieux sir James Mac Donald. Ce grand catholique se souviendra, longtemps après la mort du martyr, de cette témérité. Le P. Ogilvie convertit de nombreux presbytériens et regagne à l'ancienne foi bien des catholiques. En août 1614, il se trouve à Glascow, visite Marion Walker, une veuve dont la maison est devenue le refuge des missionnaires. On dit la messe chez elle et les prêtres peuvent y entendre les confessions. John se lie à sir John Cleland, à lady Maxwell, à Robert Heygate et à d'autres catholiques encore. En octobre de la même année, il s'installe définitivement dans la ville. Son domicile est chez Heygate. Il y célèbre la messe. Adam Boyd, le neveu du Sheriff lord Boyd, y assiste quelquefois. Ne manifeste-t-il pas le désir de se faire catholique ? Ogilvie l'apprenant doit en être ravi. N'est-ce pas spécialement pour lui qu'il est revenu à Glasgow ? Notre bon père ignorait que ce Boyd allait précisément être celui qui trahirait son nom !

En 1610, Jacques Ier avait rétabli l'épiscopat du modèle anglican dans l'Eglise presbytérienne d'Ecosse et donné comme successeur à l'archevêque catholique de Glasgow un ministre protestant, son agent le plus dévoué et le plus intelligent, le Rév. Spottiswood. Il habitait le château en face de la vieille cathédrale. C'est là que Boyd devait se rendre un jour, après avoir entendu la messe du P. Ogilvie. La dénonciation fut vite faite, une forte

récompense ayant été promise comme prix du marché ! Le traître donnerait rendez-vous au missionnaire sur la place du Marché et le désignerait, pour le faire arrêter, à quelque domestique de l'archevêque.

4. Son arrestation.

La place du marché de Glasgow est formée par la jonction de quatre rues: une menant au pont sur la Clyde, deux autres, la Gallowgate et la Trongate — les rues commerçantes de la ville — puis la quatrième, la Grand'rue tortueuse, menant à la cathédrale. Au jour et à l'heure fixés, le P. Ogilvie se promenait sur la place, quand, tout-à-coup — cela se passait en plein jour au milieu d'une affluence considérable de passants — un étranger l'accoste et lui intime l'ordre de le suivre à l'archevêché. Tout d'abord le père s'étonne; mais ne voyant pas le danger de cette rencontre ou peut-être le bravant, il entend raison, calme la résistance des fidèles venus à son secours et se laisse conduire chez Spottiswood. L'archevêque le reçoit en lui donnant un soufflet: « Vous avez de l'audace, lui dit-il, de célébrer la messe dans une ville réformée ! » « En me frappant, réplique John, vous agissez en brute et non pas en évêque ! » A ces mots, les domestiques de Spottiswood se ruent sur le bon père, le frappent à coups redoublés, lui arrachent les cheveux et la barbe et déchirent son visage à coups d'ongles. Après un interrogatoire sommaire, on le fait enfermer dans une cellule et charger d'un poids de plus de cent livres. Le soir, l'ancien ministre écrivait au roi Jacques:

> Très haut et gracieux souverain, il a plu à Dieu de me faire tomber dans les mains un jésuite qui se dit nommer Ogilvie. Il est venu en cette cité et a dit des messes auxquelles huit de nos bourgeois sont convaincus d'avoir assisté. Il s'occupait à en pervertir d'autres qui ne l'ont que trop écouté, car quelques-uns ont essayé de résister à mes serviteurs lors de son arrestation. Lui-même ne veut répondre à rien qui puisse découvrir son trafic dans le pays, qui semble considérable. Dans son ballot nous avons découvert ses ornements et autres fournitures pour dire la messe, avec des livres et des reliques de saint Ignace, sainte Marguerite, sainte Catherine et autres de leurs saints.

Les jours qui suivirent l'arrestation du P. Ogilvie furent consacrés à de longs interrogatoires alternés de séances de question. Puisqu'il fallait arracher des aveux au jésuite et le pousser à trahir ses coreligionnaires, rien n'empêchait alors les juges, pour faciliter leur tâche, de lui infliger la torture. Dès la première heure et jusqu'à la fin de ses souffrances, Ogilvie montra le courage le plus ferme et le plus invincible. Jamais la ruse ou la douleur ne purent le surprendre. C'est d'un air joyeux et avec des mots d'esprit qu'il endura les mauvais traitements, insultes et châti-

ments de toutes sortes, au point que ses ennemis eux-mêmes en furent émerveillés.

En voici un exemple entre bien d'autres rapporté par un contemporain du martyr. Une fois qu'on l'avait lié à une lourde barre de fer à laquelle sa jambe était attachée par un anneau, comme on pressait celui-ci violemment contre l'os du mollet, il ne put retenir un léger cri de douleur. Un juge, lord Minto, dit alors qu'on ne cesserait point que tous ses os fussent brisés et que la moelle en fut tirée. Entendant cela, notre martyr étendit aussitôt le mollet et exhorta ses juges à faire tout ce que la furreur leur inspirerait de pire, car il était prêt à tout endurer. Dans ses souffrances, Ogilvie se montra toujours admirable, doux et patient, mais dans la controverse fut un vigoureux et redoutable champion de la foi. Après un interrogatoire n'osait-il pas déclarer fièrement à ses juges:

Eussé-je été disposé à répondre à vos questions avant, que je ne le serais plus maintenant, pour ne pas avoir l'air d'obéir aux coups comme une brute alors que j'ai refusé de me rendre aux raisons. Faites tout ce que vous voudrez. Autant vous aurez d'instruments de torture. autant je vous donnerai d'os à briser. Je suis né pour ce qui est au-dessus des sens et ce n'est pas en moi que je me confie mais en la grâce de Dieu. Ce que vous faites, faites-le vite, c'est tout ce que je vous demande.

Et encore:

Ma résolution est immuable; je veux bien sauver ma vie, mais pas au prix de la perte de Dieu; si donc il me faut perdre l'une ou l'autre, mon choix est fait: je sacrifie le moindre bien pour garder le plus grand.

Un jour, comme il discute avec Knox, un ministre presbytérien nommé par le roi évêque des Iles, et qui prétend pouvoir dire la messe aussi bien qu'un jésuite, John engage publiquement le dialogue suivant:

OGILVIE. — Etes-vous prêtre ?

KNOX. — Non.

OGILVIE. — Alors vous n'êtes point Evêque et ne pouvez dire la Messe.

KNOX. — Si vous vouliez bien renoncer aux inventions des hommes et suivre la religion que les apôtres ont prêchée et professée, je vous pourvoirais richement. Vous avez de l'esprit et une grande âme.

OGILVIE. — La religion dont vous me parlez n'a pas encore dix ans d'existence. Quand j'étais enfant vous croyiez qu'il n'y avait d'autre chef de l'Eglise que le Christ, et vous défendiez que l'on dise autre chose. Maintenant vous prêtez serment et vous souscrivez à cette doctrine que le Roi est le chef de l'Eglise dans son propre royaume. Jadis vous prêtiez serment contre cette doctrine et la dénonciez. Telle ne saurait être la doctrine des apôtres, car Paul dit: « Si je détruis ce que j'ai édifié je ne suis qu'un menteur ... » Et se tournant tout droit vers lui: A Paisley, vous aviez coutume de prêcher contre l'épiscopat; oui, vous disiez: « Si on fait de quelqu'un un évêque, je le proclamerai ouvertement un démon et il mérite qu'on lui crache au visage. » Quinze jours plus tard vous étiez nommé évêque et l'évêché des Iles ne vous suffisant pas, vous vous en faisiez donner en plus un autre plus riche en Irlande. Oui, et William Andrew Cooper qui écrivit un livre contre l'épiscopat, il est aujourd'hui évêque de Galloway.

Se tournant alors vers les ministres:

Est-ce que tous les ministres d'Ecosse n'ont pas affirmé par serment public et contrat que le nom et l'office d'évêque étaient une abomination et ne devaient à aucun titre être reconnus par l'Eglise de Dieu ? Et maintenant vous enseignez exactement la doctrine contraire. Dites-moi, êtes-vous bien un menteur au sens de l'Apôtre ?

Le ministre répondit que maintenant il saisissait mieux les choses.

C'est bien vrai. Vous saisissez des mille avec les revenus d'un évêché alors que vous ne saisissiez que des cents avec le traitement d'un prédicant. Mais dites-moi: si ce que vous érigiez en articles de foi était vrai alors, pourquoi ne le serait-ce plus maintenant ou de quelle manière était-ce donc vrai alors ? Vous disiez que telle était la Parole de Dieu. Et maintenant vous dites que vous prêchez la parole de Dieu. Qu'est-ce donc là que cette doctrine mensongère « qui édifie pour détruire ensuite » ? L'Apôtre enseignerait-il l'erreur ? ou bien ce Dieu dont vous prêchez la parole se contredirait-il lui-même ? Vous disiez que c'était la Lumière de la Vérité. Si nous devions vous croire alors, pourquoi vous croirions-nous maintenant que vous avez renié votre propre doctrine ? Et si nous vous croyons maintenant, sur quoi donc étaient basées alors votre autorité et nos raisons de vous croire ? Dans les deux cas, autrefois et aujourd'hui, vous prétendez fonder votre enseignement sur la Bible. Ou je me trompe bien ou votre doctrine n'est que mensonge sans consistance.

KNOX. — Mr. Ogilvie, vous êtes un homme courageux, et je voudrais qu'il y en eût beaucoup comme vous qui me suivent; je saurais m'en servir utilement.

OGILVIE. — J'aimerais mieux suivre le bourreau à la potence, car vous allez tout droit au diable.

KNOX. — C'est à moi, Monsieur, que vous osez parler ainsi ?

OGILVIE. — Excusez-moi, Monsieur, j'ignore les manières de cour. Nous autres jésuites disons ce que nous pensons et j'aurais horreur de faire le sycophante. Je respecte vos fonctions civiles et j'honore vos cheveux blancs avec le respect dû aux années. Mais votre religion et votre dignité d'évêque n'existent pas pour moi. Vous êtes un laïque qui n'avez pas plus de juridiction spirituelle que votre canne. Si vous ne voulez pas que je dise ce que je pense de vous, commandez-moi le silence et je l'observerai. Si vous voulez que je parle, il faut me laisser dire ce qui me plaît et non ce qu'il vous plairait d'entendre.

KNOX. — Je déplore que la nécessité ait fait de vous, protestant, un papiste.

OGILVIE. — Vous me jugez d'après vous-même, vous qui avez abjuré deux articles de votre foi pour acquérir deux évêchés. Mais je suis fils aîné; même si je n'étais pas lettré j'appartiens à la noblesse par droit de naissance et si j'étais disposé comme vous à changer de religion, le Roi m'octroierait une récompense qui n'est point à dédaigner.

Là-dessus l'évêque s'en alla.

5. La vigile forcée.

Un matin de décembre, sur l'ordre royal, le P. Ogilvie dut quitter Glasgow. Une foule curieuse et hostile s'était assemblée devant le palais archiépiscopal. Il y avait là des hérétiques, des apostats, des catholiques infidèles que le père reconnaissait et qui lui jetaient des pierres ou se moquaient de son état, de ses souffrances et de sa réputation. Son cœur d'apôtre dut se briser à la

vue de tant d'ingratitudes. La torture morale n'est-elle pas souvent plus douloureuse que celle endurée par le corps ? ...

De Glasgow, le prisonnier fut dirigé sur Edimbourg. C'est dans la capitale qu'il eut à subir le plus d'interrogatoires; en vain, il faut le croire, pour que les juges aient eu à recourir, dans l'espoir d'obtenir sa confession, au supplice de la veille.

William Sinclair — l'avocat au Parlement — nous a laissé le témoignage de la privation de sommeil infligée au P. Ogilvie. Voici ce qu'il écrit:

Je sais de façon certaine qu'il endura en prison beaucoup de tourments destinés à lui faire trahir les Catholiques, renoncer à sa foi, renier l'autorité du Pontife suprême qu'il avait déjà défendue avec la plus grande vigueur, et reconnaître l'autorité du Roi comme chef suprême de l'Eglise. Alors qu'il était prisonnier à Edimbourg, ils le forcèrent à demeurer éveillé durant huit jours et neuf nuits entières. Cela je le sais de science certaine parce que je me trouvais pour lors dans la capitale; étant moi-même suspect, je n'osais l'aller visiter pendant cette période de veille prolongée, mais lui envoyais chaque jour quelqu'un et même quelquefois plus d'une personne, qui le virent contraint à demeurer éveillé à coups de poignard ou d'épingle, ou bien en lui parlant, le pinçant, lui criant aux oreilles, souvent en le traînant d'un bout à l'autre de la pièce et plus souvent encore en le laissant tomber à terre. C'est de certains médecins que je le tiens. Ils étaient décidés à le torturer en le tenant éveillé jusqu'à ce qu'il fût sur le point de mourir. Ils se tenaient constamment près de lui, surtout les trois derniers jours, demandant avec inquiétude ce qui lui restait à vivre. Après ces huit jours et neuf nuits de veille, il était impossible qu'Ogilvie vécût plus de trois heures. Pour lors, on lui accorda un répit pour dormir de peur qu'il ne meure.

Pendant le supplice de la veille, Ogilvie avait répondu aux juges venus lui offrir une royale prébende, comme prix d'une trahison éventuelle:

Si vous m'avez brisé les os, je pourrais encore entendre les confessions, enseigner, prêcher, faire mon ouvrage et gagner ma vie, mais si vous m'enlevez la raison, en me privant de sommeil, que pourrais-je faire comme prêtre ? Vous avez essayé de me convertir, et vous cherchez une conversion selon le cœur de vos ministres, la conversion d'un homme raisonnable en un fou, d'un jésuite en un idiot ? Gardez votre riche prébende si c'est au prix d'une conversion semblable qu'il me la faut acheter.

John Ogilvie endura toutes ses souffrances et ses tourments avec joie, patience et courage pour l'amour de Dieu. Les hérétiques le témoignent eux-mêmes et louent cet homme qu'ils auraient cependant affligé de mille tourments s'il avait été en leur pouvoir de le faire. Ils expriment tous hautement le regret qu'un homme de si singulier courage et de telle énergie soit non seulement papiste mais encore prêtre et jésuite. C'est un fait reconnu, assure un contemporain, que jamais depuis les débuts de l'hérésie en Ecosse, ou du moins jamais depuis les quarante dernières années, il ne s'y est rencontré de prisonnier, prêtre ou laïque, sur le courage héroïque duquel il se soit établi une opinion et des rapports aussi fermes et consistants, et de fait une conviction aussi précise et admise par des gens de tout rang.

Les vertus surnaturelles de John Ogilvie ne l'empêchaient pas de demeurer sensible à ses affections et de solliciter les secours des autres. Il écrit au P. Aquaviva:

Mon très aimé et digne Père, le plus cher ami de mon cœur après le Christ et la compagnie du Ciel, mes châtiments sont terribles et mes tourments cruels ! au nom de votre amour paternel priez pour moi que je meure avec un courage généreux pour Jésus qui pour nous a triomphé de tout.

Il signe:

de votre paternelle Révérence le petit serviteur et fils très indigne.

M. E. W. Brown, dans le très beau livre qu'il a consacré à notre martyr [1], a raison d'écrire: « L'intrépide athlète des combats dialectiques, celui qui guerroyait sans pitié contre la prétention royale de dominer les consciences, était aussi l'humble serviteur qui implorait les prières des autres. »

6. Le Questionnaire du Roi.

Le questionnaire du roi, remis à l'archevêque de Glasgow pour le cas Ogilvie, résume toute la controverse du temps, entre la tradition de l'Eglise catholique et l'ordonnance de l'Etat protestant dont le roi était le chef suprême. Les questions posées étaient en résumé celles-ci:

— Le Pape est-il juge et a-t-il pouvoir sur Sa Majesté le Roi *in spiritualibus*, et ce pouvoir peut-il atteindre Sa Majesté même *in temporalibus?*

— A-t-il pouvoir d'excommunier les Rois et de les déposer, en particulier ceux, qui, comme Sa Majesté, ne sont pas de son Eglise ?

— Ne serait-ce plus un crime que d'assassiner Sa Majesté celle-ci étant excommuniée et déposée par le Pape ?

— Enfin le Pape a-t-il pouvoir de relever des sujets de leur serment de fidélité et naturelle allégeance envers Sa Majesté le Roi ?

Les réponses d'Ogilvie furent d'une monotone uniformité. Il se refusa de plus à répondre à la cour. « Au Pape seul puis-je répondre, dit-il, car il est juge des controverses religieuses. »

Toutefois, il apparaît plus probable, d'après les documents de l'époque, que notre père déclara que le Pape avait juridiction spirituelle sur les rois et que son autorité papale comme telle existait puisque le roi Jacques était baptisé. Quant au reste de la question « si ce pouvoir atteindrait Sa Majesté même *in temporalibus* » il se refusa à exprimer son opinion personnelle à d'autres qu'au Pape ou à son représentant qui seul avait le droit d'exiger une réponse en quelque sujet concernant la religion.

---

[1] W.E. Brown, JOHN OGILVIE. An account of his Life and Death by Burns Oates and Washbourne Lt[d], London 1925.

Ogilvie avait dit une fois à ses juges:

Toute action morale se définit d'après le but qu'on se propose et les circonstances dans lesquelles elle s'accomplit. Le but du Roi en cette enquête est de nature spirituelle car il la fait en maître de la Foi, pour découvrir et châtier les Papistes.

Il leur déclarait encore avec raison:

En tout ce qui regarde le Roi, j'obéirai comme un esclave; si on s'attaque à son pouvoir temporel, je verserai pour lui la dernière goutte de mon sang. Mais pour ce qui est de la juridiction spirituelle que le Roi s'attribue injustement, je ne puis ni ne dois obéir.

Les juges lui offrent alors l'exil, mais le tenace Ecossais bravant la torture et la mort répond:

Si je disposais d'autant de prêtres que j'ai de cheveux sur la tête, je les amènerais tous en ce royaume.

Les réparties d'Ogilvie devaient étonner ses interlocuteurs. Il subit d'autres interrogatoires et discussions variées au sujet du pouvoir du Pape, de la Messe et des articles de notre foi, mais jamais les menaces, ni les promesses ne purent le faire apostasier !

Se rendant compte enfin de l'obstination dans le bien du père Ogilvie, Spottiswood décida d'en finir avec lui: Il le fit ramener à Glasgow au début de l'an 1615. Chargé à nouveau de lourds poids de fer il demeura quelques jours dans sa cellule à prier et écrire.

7. *L'épreuve finale.*

Le jour du procès final se leva. L'interrogatoire suprême de l'inculpé s'acheva par sa condamnation.

S'emportant un instant devant ses juges, Ogilvie s'écria dans son véhément langage:

Pour ce qui est de me croire ennemi de l'autorité du Roi, je ne lui connais point d'autre autorité que celle qu'il a reçue de ses prédécesseurs, qui reconnaissaient la juridiction du Pape. Si le Roi veut être pour moi ce que ses prédécesseurs étaient pour les miens, volontiers lui obéirai-je et le reconnaîtrai-je pour mon Roi; mais s'il en est autrement et s'il joue le rôle de renégat de Dieu, comme il le fait et comme vous le faites tous, je ne saurais le reconnaître, pas plus que ce vieux chapeau !

Ce furent ses dernières paroles devant le tribunal des hommes. Dehors, sur la place du marché, le gibet s'élevait pour le prisonnier. De retour dans sa cellule, Ogilvie percevait les bruits de la foule, gagnée enfin à sa cause et accourue sur les lieux pour témoigner sa sympathie au condamné. Ce voisinage avec l'image du trépas ne l'effraya point. Ses compagnons de prison attestent que, la nuit précédant sa mort, il donna tout le temps qu'il put à la prière et à la méditation et qu'il manifesta sa piété et aussi sa constance par son empressement à pardonner à tous ceux qui l'avaient offensé, comme il priait Dieu de lui pardonner à lui-même.

Le 15 mars 1615, de bon matin, Ogilvie fut amené sur la place publique de Glasgow, près de l'Hôtel-de-ville, où l'échafaud meurtrier avait été dressé. Il y avait là des milliers de personnes assemblées de toutes les parties de l'Ecosse et de l'Angleterre. Sitôt arrivé au pied du gibet, Ogilvie donna un baiser au bourreau, l'assurant par là de son pardon. Il se tint tout d'abord au bas des marches, la tête inclinée, perdu dans une prière fervente, quand, tout à coup, un ministre du nom de Robert Scott harangua le peuple en ces termes:

Ce n'est point pour motif religieux que cette exécution va avoir lieu, mais pour trahison abominable envers Sa Majesté le Roi.

OGILVIE. — Votre conduite à mon égard est incroyable; vous me défendez de parler et alors vous me couvrez d'accusations mensongères. Tandis que vous me réduisez au silence, vous inventez mes soi-disantes allégations contre Sa Majesté. Je n'ai jamais rien dit ni fait de semblable. J'ai simplement défendu la juridiction spirituelle du Pape en ces royaumes et sur les chrétiens du monde entier, et son pouvoir d'excommunier les rois hérétiques. Que si j'ai jamais dit rien d'autre, prouvez-le à cette foule. C'est cela seulement que j'ai dit, c'est cela que j'ai écrit, et c'est pour cela que je suis prêt à mourir. Mais vous, vous avez porté devant le Roi de fausses accusations, et maintenant vous voudriez prouver au peuple qu'elles sont vraies.

Et il ajouta:

Je suis prêt à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte contre les ennemis du Roi; c'est pour la religion catholique que je meurs, et pour elle j'endurerais bien mille morts.

SCOTT. — C'est un grand chagrin pour moi, mon cher Ogilvie, que vous vous condamniez volontairement et délibérément à une mort honteuse.

OGILVIE. — C'est ridicule de prétendre que ma vie soit entre mes mains, puisque j'ai été reconnu coupable de trahison et condamné.

SCOTT. — N'y pensez plus, renoncez au Pape et à la religion papiste; je déclarerai que vous êtes reconnu innocent de toute accusation et je vous comblerai même de faveurs.

OGILVIE. — Vous vous moquez de moi.

SCOTT. — Je parle sérieusement et avec pleine autorité. Monseigneur l'Archevêque m'a dit de vous promettre en son nom sa fille en mariage et un douaire pour peu que je vous voie enclin à passer de votre religion à la nôtre. N'aimeriez-vous pas mieux vivre ?

OGILVIE. — Bien sûr ! Mais je ne veux pas vivre dans la honte.

SCOTT. — Je vous ai dit déjà et je vous répète que vous vivriez dans les honneurs.

OGILVIE. — Consentiriez-vous à me dire cela de façon à ce que le public l'entende ?

SCOTT. — Volontiers.

OGILVIE. — Ecoutez, vous tous qui êtes présents, ce que votre ministre va vous dire.

SCOTT. — Je promets au sieur Ogilvie la vie sauve, la fille de l'Archevêque et une très riche prébende, pourvu qu'il accepte de passer de notre côté.

OGILVIE. — Entendez-vous cela ? Etes-vous prêts à en témoigner à l'occasion ?

LA FOULE. — Nous entendons, nous en sommes garants ! Descendez, Monsieur Ogilvie, descendez !

OGILVIE. — Alors, c'est bien sûr ? je ne saurais craindre d'être ensuite accusé de trahison ?

LA FOULE, sur le marché. — Rien à craindre !

OGILVIE.— C'est donc pour la religion seule que j'ai été amené ici comme un criminel ?

LA FOULE. — Pour la religion toute seule.

OGILVIE. — A la bonne heure ! C'est donc bien clair que je suis condamné pour ma religion toute seule. Eh bien, pour elle je donnerais bien mille vies, et je les donnerais librement, joyeusement. Prenez donc cette vie unique que je possède, je suis tout prêt à vous la livrer, mais ma religion vous ne me la prendrez jamais !

Telles furent les paroles suprêmes de notre martyr. Des hommes de peine le poussèrent du haut des marches élevées contre le gibet, lièrent ses mains et ses pieds contre le bois tandis qu'il récitait ses dernières prières. Le bourreau eut la touchante attention de lui dire: « Dis John: Seigneur, ayez pitié de moi, Seigneur, recevez mon âme », et le P. Ogilvie, dans un acte de foi et d'humilité, répéta cette prière. Au milieu de l'émotion générale la corde fut tirée et le corps blessé du père s'affaissa. C'était un usage en Ecosse que le bourreau montât sur les épaules des pendus pour les étrangler plus vite. Pourtant, par respect pour le Révérend Père, il refusa de le faire et au lieu de cela descendit les degrés et le tira par les pieds pour l'étrangler plus tôt. De tels cris de douleurs et tant d'expressions de sympathie se firent entendre sur la place qu'un ministre, à son prêche du dimanche suivant, morigéna l'assistance d'avoir manifesté un tel chagrin pour la mort d'un prêtre papiste.

Le gibet qui servit à pendre le P. Ogilvie fut amené à l'Hôtel-de-ville pour y pendre d'autres prêtres catholiques, si bien que cela passa en proverbe dans la ville: les hérétiques disaient en se moquant de ceux que l'on soupçonnait d'appartenir à la foi catholique: « Vous allez monter sur le cheval de Maître John Ogilvie », voulant dire: « Vous aussi, vous allez être pendu pour professer la foi catholique ».

Le corps du P. Ogilvie fut enterré deux heures après sa mort dans la place réservée aux victimes de la peste. On fit cela en haine de la Foi. D'où la rumeur courut, que le lendemain du jour où on l'avait mis en terre, certaines personnes ayant été le voir par pitié ou seulement par curiosité, n'avaient plus trouvé le corps dans le tombeau. On raconte, en effet, que deux seigneurs catholiques, lord Abercorn et lord Semple, emportèrent le P. Ogilvie pour l'enterrer ailleurs. Quoi qu'il en soit on ne peut rien affirmer de certain.

8. *La survie du martyr.*

De son vivant, le P. Ogilvie était extrêmement aimé des catholiques ; aussi fut-il profondément regretté après sa mort. Son martyre fut d'un grand secours pour la religion ; son exemple et la persévérance qu'il montra dans la foi enflammèrent les fidèles d'une ferveur nouvelle. En cette même année 1615 l'Ecosse eut à subir une rude période de froid et de neige qui dura quatre mois, telle que le plus grand nombre, non seulement des quadrupèdes mais encore des oiseaux, périrent et l'année suivante le pays fut affligé d'une famine terrible.

La mort de notre martyr opéra des conversions. On cite celle d'un jeune Hongrois, le baron Jean de Eckersdorff qui voyageait alors en Angleterre et en Ecosse. Il se trouvait à Glasgow le jour où John Ogilvie périt sur le gibet.

Je ne saurais dire, écrit-il, la grandeur et la noblesse de son attitude comme il allait à la mort. Avant de gravir les degrés de l'échafaud il jeta son chapelet en dernier souvenir aux catholiques qui étaient là. Ce chapelet, jeté au hasard, me frappa en pleine poitrine de sorte que je n'eus qu'à étendre la main pour le saisir. Mais les catholiques se jetèrent sur moi avec une telle impétuosité qu'il me le fallut lâcher, au risque d'être renversé. Pour lors rien n'était plus éloigné de mon esprit que la religion, ce nonobstant je n'ai plus connu depuis un instant de tranquillité intérieure. En vain j'ai erré de lieu en lieu ; je n'ai trouvé de repos en aucun. Ma conscience me tourmentait et sans cesse cette pensée me revenait: pourquoi ce chapelet est-il tombé sur moi et non pas sur un autre ? Pendant des années cette question s'est représentée à mon esprit, elle me suivait partout. A la fin ma conscience l'a emporté. J'ai abjuré le calvinisme et je suis devenu catholique. J'attribue cette bienheureuse conversion au chapelet du martyr (il n'y a pas d'autre cause possible), que je n'échangerais pas, si je l'avais, contre le monde entier et pour la possession duquel, si on me l'offrait, je donnerais n'importe quel prix.

Le P. Ogilvie s'était proposé, en embrassant la carrière de missionnaire, de « fortifier ses frères plus faibles et par le précepte et par l'exemple ». On peut affirmer qu'il ne fut pas un instant inférieur à cette tâche. Ses contemporains, dans leurs paroles ou leurs écrits, les foules catholiques d'Ecosse qui défilent pieusement, depuis des siècles, sur la place publique de Glasgow à l'anniversaire de sa mort en donnent un éclatant témoignage...

Il me semble, écrivait récemment Hilaire Belloc, que nous méconnaissons ou du moins que nous n'estimons pas à sa juste valeur la qualité d'héroïsme des martyrs, surtout de ceux qui sont venus ici d'au delà des mers. Nous savons, bien entendu, que c'étaient des héros. C'est un lieu commun. Mais nous ne saisissons guère leur degré, leur intensité d'héroïsme, ni que c'est un héroïsme unique. Les prêtres missionnaires n'étaient pas des hommes auxquels il arrivait d'être pris par des ennemis et qui souffraient en

conséquence. C'étaient pour la plupart un groupe d'hommes spécialement mis à part pour envisager et accepter sans fléchir une mort atroce.

C'est pour couronner la qualité d'héroïsme des martyrs britanniques que la sainte Eglise les éleva sur ses autels en décembre dernier. Les catholiques d'Ecosse obtinrent qu'un jour fut spécialement réservé à la béatification du P. Ogilvie. C'est le dimanche 22 décembre 1929 à St-Pierre, au milieu d'une brillante assistance, aux premiers rangs de laquelle avaient pris place les archevêques d'Edimbourg et de Glasgow et le Général de la Compagnie de Jésus, que Sa Sainteté Pie XI enrôla solennellement le P. John Ogilvie dans la légion des bienheureux. Quatre cents ans plus tôt, un ami du père avait écrit déjà au supérieur des Jésuites écossais: « Louée soit la divine Bonté qui a daigné mettre le bienheureux Père Ogilvie en la compagnie des martyrs [1] ! »

MAURICE BASTIAN.

---

[1] *Note de l'auteur.* — La traduction des documents cités a été établie par Mme de Nitraz.

LA SEMAINE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

L'*Union catholique d'Etudes internationales* vient de clore, à Genève, sa deuxième semaine catholique internationale. L'an dernier, on s'en souvient, elle demanda aux conférenciers, choisis parmi les diverses nations représentées à Genève, de traiter, à la lumière de la doctrine catholique, des grands problèmes internationaux de l'heure présente: Famille, Education, Patriotisme, Organisation du travail, Civilisation, Ordre international et Sens de la vie. Ces conférences firent grosse impression. On se trouva en présence non d'un article de musée comme on en voit tant parmi les idéologies qui se donnent rendez-vous à Genève, mais d'une doctrine cohérente qui prétend s'insérer dans la vie des hommes, dans toute leur vie, pour en guérir les blessures et l'élever en la transfigurant dans une lumière plus haute. Les titres du catholicisme à vouloir être l'énergie informante et motrice du monde étaient vérifiés.

Encore fallait-il faire le point et noter la position du Catholicisme dans certains pays où son développement présente quelques particularités. Ce fut le but de cette Deuxième semaine catholique internationale [1].

De cet ensemble de conférences, l'idée qui frappa davantage, celle que l'*Union catholique d'Etudes internationales* mit en tête des conclusions qu'elle tira de cette manifestation, ce fut l'importance capitale de la culture catholique des Elites intellectuelles.

« Les grands spasmes du monde moderne sont des souvenirs de l'unité perdue » avertit J. Maritain. Et l'unité fut perdue surtout parce que l'Elite intellectuelle avait failli à son devoir. Norminalistes et agnostiques se sont entendus à merveille pour vider les formules dogmatiques de leur valeur de vie. Puis toutes les déchéances jusqu'aux pires. L'intelligence, oppressée par les ruines de l'ordre qu'elle a renversé, doit, comme tout ce qui a goûté la saveur amère du péché, se soumettre aux exigences de la vertu de Pénitence. Elle doit se détourner de ce qu'elle adore présente-

[1] Genève, 21-25 sept. 1930.

ment et fixer à nouveau ses regards sur l'objet dont elle s'est éloignée. Au prix de quelles souffrances ! Mais l'ordre des fins répond à l'ordre des principes et ce n'est pas par des vérités « moyennes », par des accommodements suggérés par des tendances « pratiques » que l'on guérira ses blessures. Plus le mal est profond, plus il faut pour le guérir faire resplendir de plus hautes vérités et faire régner une plus intense charité.

Pour rétablir l'unité perdue dans l'ordre de la Vérité comme dans celui de l'Amour, il faut monter jusqu'au foyer où Vérité et Amour ne sont qu'une même flamme: au cœur de la Très Sainte Trinité. Et il est trop tard et encore trop tôt pour que la grande masse des intellectuels puisse faire cette démarche. Il faut encore qu'ils se rassasient, jusqu'à l'amertume, des fruits décevants soit des sciences humaines qu'ils s'obstinent à prendre comme fin dernière, soit du miroitement du « christianisme pratique ».

Cependant, on voit des âmes, dans tous les pays, accéder à la lumière. Le point de départ de leur démarche fut peut-être d'ordre sentimental, esthétique, politique ou social. Mais ces motifs ne furent que des amorces. « Lorsque la raison naturelle, le témoignage de la loi et des prophètes, la prédication des Apôtres et de leurs successeurs, ont conduit un homme comme par la main jusqu'à l'acte de foi, alors cet homme peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents, ni à cause de la raison naturelle, ni à cause du témoignage de la Loi, ni à cause de la prédication des hommes, mais à cause seulement de la Vérité première elle-même [1] » qui pour les guérir en les élevant leur demande le don total de l'intelligence et de la volonté. La splendeur du Dogme, servi par une droite philosophie, et la mystique ne sont pas affaire de mode et de snobisme; mais chez ceux du moins qui ont fait la démarche dont je viens de parler, c'est un besoin aussi impérieux qu'une nourriture substantielle pour un affamé.

Nous voilà à l'aise pour entendre parler du mouvement général qui se dessine, plus ou moins marqué, suivant les pays, vers l'Eglise catholique. Et Chesterton ne nous surprend pas lorsqu'il affirme, pour la Grande-Bretagne du moins: « Ce sont les penseurs qui viennent à nous, tandis que ce sont ceux qui ne pensent pas qui nous quittent. »

Mgr Baudrillart montra l'état actuel des milieux intellectuels français. Il en donna comme un historique: état des esprits vers 1880, essai de restauration de la foi par le mouvement chrétien de 1890, mais qui ne sut pas donner l'aliment intellectuel indispensable et se perdit dans le sentimentalisme, enfin naissance et développement du mouvement actuel avec ce besoin, qui le

[1] S. THOMAS: *in Joan.* c. 4 lect, 5, nº 2.

caractérise, « d'adhésion intellectuelle et cordiale à la vérité révélée, à l'enseignement dogmatique et aux pratiques de l'Eglise. » Et cela suppose l'énorme labeur de « la restauration d'une philosophie chrétienne avec juste retour à saint Thomas; l'adaptation aux sciences sacrées des méthodes critiques et scientifiques; la mise au point de l'histoire des religions, des origines chrétiennes, de l'Eglise »; la refonte, pour l'adapter aux besoins nouveaux, de la sociologie catholique, du droit naturel et chrétien.

La Grande-Bretagne aussi voit le labeur intellectuel reprendre au profit du catholicisme et, presqu'aussitôt, il se met en contact avec le peuple grâce à ses singulières conférences en plein air de Hyde Park et d'ailleurs, dont nous entretint M. F. J. Sheed, président de la *Catholic Evidence Guild* qui organise ces conférences.

La situation de la Scandinavie est présentée par M. Lars Eskeland, fondateur des Hautes Ecoles populaires de Voss. Plus que partout ailleurs peut-être domine le fait que, dans ces pays Nordiques, c'est dans l'élite intellectuelle que s'opère de manière plus sensible le mouvement vers le catholicisme. M. Lars Eskeland parla de sa propre conversion au catholicisme. « C'est le besoin des Sacrements, surtout celui de la Pénitence, qui m'a conduit à l'Eglise-Mère. Dans les pays protestants, on ne cesse, de nos jours de discuter la personnalité du Christ. On pose la question: Qui est-il ? c'est aussi dangereux que si, dans une famille, les enfants n'étaient pas d'accord au sujet de leurs propres parents. Une telle famille n'est plus un véritable foyer. De même, une religion qui discute le Christ ne peut plus être la sienne. Je me suis donc réfugié dans le sein de l'Eglise romaine. »

Mgr Noll, évêque de Fort-Wayne (Indiana) n'a pas voulu parler spécialement des élites intellectuelles de son pays. Il marqua exactement la position actuelle du catholicisme, sut faire apprécier l'effort déployé aux Etats-Unis pour créer des écoles catholiques et veiller par un service de presse de premier ordre à l'extension de la presse catholique. Au recensement de 1926, sur 122 millions d'habitants, les Etats-Unis comptent 65 millions d'hommes qui ne font partie d'aucune Eglise, 27 millions de protestants répartis en 212 groupements différents et 18 millions de catholiques.

L'Allemagne trouva dans le R. P. Przywara le philosophe de race et le psychologue averti qu'il fallait pour parler des mouvements de pensée qu'ont suivis, de 1920 à 1930, les intellectuels allemands. La période du « Tournant » (1920 à 1925) voit surgir deux nouvelles dispositions d'esprit dans la manière de considérer le problème religieux: « l'objectivisme », opposé au subjectivisme de Kant jusqu'alors tout-puissant, et qui est « la soumission de

l'esprit à la vérité et aux valeurs objectives » et un certain « collectivisme » qui, en opposition à l'individualisme de Rousseau, proclame « la priorité du tout sur les parties, du corps social sur ses membres, mieux, le primat métaphysique de la communauté, expression des solidarités naturelles qui enveloppent l'individu. Ainsi s'explique, dans le domaine de la vie spirituelle, l'adhésion à l'Eglise, corps mystique du Christ et le mouvement liturgique qui ramène toute prière à celle de l'Eglise. »

Puis, vint « la Crise » (1925-1927): un certain angélisme y exerce ses ravages en infusant dans le cœur des hommes « un attrait d'esthètes pour les valeurs pures, attrait qui va jusqu'à l'hostilité à l'égard d'une Eglise trop réelle »; en faisant aussi reluire un mysticisme qui « sous couleur de religion épurée, s'enhardit à opposer, aux œuvres, la grâce; au visible, l'invisible ».

« Le tout pour en arriver, dans une troisième période, à partir de 1928, à une sorte de radicalisme particulier qui prend la forme d'une critique absolue de toutes les manifestations pratiques de la vie religieuse. C'est le fruit d'un idéalisme à haute tension. »

Qu'y a-t-il de neuf en tout cela ? « C'est une influence de l'Orient, mieux, un éveil de l'Orient au cœur de l'Occident. Le romantisme, l'illimité, le chaotique, l'indéterminé y percent partout en réaction contre l'antique idéal de l'Occident. Ce phénomène, c'est aussi la renaissance d'une situation analogue à celle du temps de la Réforme, de l'époque où la passion religieuse brisa, pour s'évader dans l'illimité, les cadres de la cité de Dieu construite par le moyen âge. »

Et le P. Przywara conclut: « ou bien le Tournant, la Crise et le Radicalisme évolueront vers une œuvre de construction positive, ou bien ils aboutiront ouvertement au nihilisme. Dans la première hypothèse, l'Allemagne deviendra, en un sens spirituel et nouveau, un centre et un milieu; dans la seconde, ce centre deviendra le cratère éruptif de l'Europe. »

La Deuxième Semaine catholique internationale eut pour séance de clôture, une émouvante conférence de M. Georges Maklakoff, arrière-neveu de Tolstoï et actuellement directeur de l'Institut russe des Facultés catholiques de Lille. Il exposa la situation religieuse en Russie soviétique. A première vue, ce sombre tableau contrastait violemment avec les clairs espoirs évoqués par les précédentes conférences. S. G. Mgr Besson, qui présidait, sut pourtant en découvrir la secrète espérance qui s'y trouve cachée comme dans « un chapitre des annales de la primitive Eglise. »

JEAN COMOLI.

CHRONIQUE DE LITURGIE

Il faut être reconnaissant au R^me^ Abbé de Farnborough d'avoir exposé, en 250 pages, les origines de notre liturgie [1]. L'entreprise en valait la peine, car il n'y a pas là seulement matière à intéresser de savants historiens ou des fervents de la liturgie. Du livre de Dom Cabrol se dégage, au contraire, la preuve que, dans la vie chrétienne, la liturgie n'est pas un accessoire. Elle n'a pas été inventée et elle n'est pas à conserver pour la joie de quelques originaux amateurs d'antique. Non seulement les prières, mais les gestes liturgiques, « le philosophe qui voudrait les condamner ou les bannir, sous prétexte de favoriser un culte plus pur, ne ferait que témoigner ainsi qu'il ne connaît pas la vraie nature de l'homme; celui-ci étant composé d'un corps et d'une âme étroitement unis, il serait étrange que s'adressant à Dieu, il prétendît interdire à son corps toute démonstration extérieure, et l'isoler en quelque sorte, ou l'exiler durant le temps de la prière. » C'est pourquoi ce livre intitulé la *Prière des premiers chrétiens* avait sa place prédestinée dans la collection *La Vie chrétienne* et se trouve être un exposé des origines de la liturgie.

Sans doute, « il y a en dehors du culte officiel un culte privé, chez les premiers chrétiens, mais il se maintient en relations étroites avec la liturgie. ...A cette époque..., sûrement, le nombre (des dévotions privées) était moins considérable. La grande dévotion qui absorbait toutes les autres, était la dévotion à Notre Seigneur Jésus-Christ, fils du Père, envoyé par lui sur la terre pour nous sauver et qui, dans le Saint-Esprit, lui offre nos prières... Au cours du moyen âge, et surtout depuis le XVI^me^ siècle, des dévotions nouvelles ont pris leur essor; d'abord dévotions privées, elles ont été accueillies par l'Eglise quand l'objet en paraissait justifié et se sont greffées sur la liturgie officielle. »

---

[1] DOM CABROL, *La Prière des premiers chrétiens*, « La Vie chrétienne », Grasset, Paris, 1929.

Dom Cabrol assigne à la prééminence de la prière liturgique sur la prière privée une raison fort satisfaisante. « Tout en maintenant avec fermeté les principes de la hiérarchie chrétienne et de l'autorité, on n'hésitait pas à enseigner au chrétien, d'après les paroles citées de saint Pierre, (Vous êtes une race choisie, un royal sacerdoce, une nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis... autrefois vous n'étiez pas son peuple, maintenant vous êtes le peuple de Dieu, I Pet. II. 9) qu'il avait en lui le sacerdoce *in radice*, comme disent les théologiens, c'est-à-dire en germe. » C'est par son caractère de baptisé et de confirmé, de participant, à ce titre, au sacerdoce du Christ, que le chrétien s'élève mieux vers Dieu dans la prière liturgique. C'était, dès l'origine, la croyance de l'Eglise: c'est encore la nôtre; Dom Cabrol nous fait ressouvenir d'en vivre, par l'exemple des premiers chrétiens.

Les premiers chrétiens, ce sont ici les chrétiens d'avant le Concile de Nicée (325). Il est frappant de constater par l'histoire l'unité de la liturgie chrétienne. Unité dans l'espace: « Durant ces années fécondes que nous considérons comme la période des origines... la part laissée aux initiatives individuelles est plus grande qu'elle ne le fut dans la suite... Mais ce qui est frappant en tout ceci, c'est que ces initiatives, d'où qu'elles viennent, se fondent dans un harmonieux ensemble. Nulle part, sauf chez les hérétiques, les entreprises individuelles ne dépassent certaines limites; elles semblent obéir toutes à une même loi, s'exercer dans une même direction... On sent, malgré les divergences de détail, un pouvoir intime, une autorité qui, au besoin, réprime les abus ou les libertés excessives, qui inspire, conseille, corrige, maintient l'unité d'esprit.»

Unité aussi dans le temps: l'essentiel de notre liturgie actuelle s'y trouve intégralement. Au centre, la messe et l'Eucharistie. « Avant même qu'il y eût une année liturgique, et même une semaine liturgique, c'est-à-dire avant l'institution du dimanche, il y avait la messe. Chaque jour était donc pour cette église de Jérusalem qui fut l'âge de la grande ferveur chrétienne et qui reste l'état idéal vers lequel aspirent tant d'âmes chrétiennes, toute l'année liturgique; chaque jour était un jour de fête, une férie, chaque jour, peut-on dire, était un dimanche, c'est cet état de choses que nous révèlent les épîtres de saint Paul et les actes des apôtres. » Puis, tous les autres sacrements. A noter cette citation d'Origène, donc antérieure à Nicée, très explicite sur l'usage de la confession privée: « Il y a aussi un autre moyen pour la rémission des péchés, dur et pénible à la vérité, c'est la pénitence, quand le pécheur arrose sa couche de ses larmes, qui deviennent son aliment du jour et de la nuit, *qu'il se soumet à l'humiliation de découvrir son péché au prêtre du Seigneur*, et en cherche le remède selon la

parole (du psalmiste) « je confesserai mes péchés au Seigneur et il me pardonnera », etc. (cf. Jacquin, *Histoire de l'Eglise*, t. I, p. 257, d'autres citations d'Origène et une de saint Cyprien.)

« Quant aux fêtes, le cycle liturgique n'est pas encore élaboré au IV^me^ siècle; tout se réduit aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte — Tertullien et Origène en parlent comme de fêtes établies dès longtemps — ...et à quelques fêtes locales de Martyrs. »

En ce temps, on peut presque rattacher aux fêtes les cérémonies que nous appelons funèbres, « car rien ne serait plus faux que de se représenter les obsèques des chrétiens de cet âge sous l'aspect de la tristesse et du deuil qui semblent aujourd'hui de convenance dans de pareilles cérémonies. Bon pour les païens qui n'ont pas d'espérance, aurait dit un chrétien de ce temps. Pour les chrétiens, la joie dominait, même dans ce rite; ils lui donnaient un caractère de triomphe, surtout quand il s'agissait d'un martyr; c'était le *natalis*, le vrai jour de naissance du chrétien, dont la patrie est le ciel, et l'*Alleluia* y retentissait. »

On voudrait citer sans fin. Notons encore « combien est erronée l'opinion assez générale, exprimée par G. Boissier, qui prétend que la poésie chrétienne ne commence guère qu'à la fin du III^me^ siècle... Ce qui est vrai, c'est que le IV^me^ siècle, avec Prudence, Hilaire, Ambroise et d'autres, a vu un *nouveau* développement de la poésie chrétienne et tout spécialement des hymnes liturgiques. » Les hymnes des *Constitutions apostoliques*, celles de Clément d'Alexandrie, les *Odes de Salomon*, tel écrit de la fin du I^er^ siècle qui est une action de grâces pour l'Eucharistie, l'anaphore même ou prière d'eucharistie d'Hippolyte, ont en effet la saveur d'un fruit.

Toute cette vie liturgique, déjà si complexe, est évoquée par Dom Cabrol en 15 petits chapitres d'une parfaite clarté.

Cette liturgie où tant de choses matérielles entrent en jeu, pain et vin, voire légumes à l'offertoire, eau et huile, gestes, chants et processions, n'est rien moins que matérialiste. Le savant bénédictin arrive par l'histoire aux mêmes conclusions que, par ses aperçus plus spéculatifs, un Romano Guardini que nous admirions naguère. La liturgie chrétienne assume des éléments matériels pour signifier et produire des réalités spirituelles. Elle rejette ceux qu'elle juge inaptes à être le véhicule de sa doctrine et de son culte. En effet, « il est un élément qui joue un rôle capital dans la plupart des religions anciennes, même dans le culte mosaïque, mais qui est absolument banni du culte chrétien, c'est le sang... Au milieu de toutes les religions anciennes, le Christianisme occupe une place à peu près unique; il abolit tous les sacrifices sanglants; il n'a plus besoin de ces victimes, depuis que, pour tous les hommes, a été immolé, une fois pour toutes, le Christ, Agneau de Dieu, qui,

dans son sang, lave les péchés du monde, et dont le sacrifice accompli sur le Calvaire, se renouvelle chaque jour en un sacrifice non sanglant. »

Indice caractéristique d'un culte en esprit et en vérité. Par tout son appareil matériel, « le culte chrétien n'a pour but que d'exprimer ces sentiments d'adoration, de reconnaissance et d'amour qui sont dans le cœur de tout vrai chrétien. » On comprend qu'il « ait été un des facteurs principaux de la sainteté et de l'intensité de la vie intérieure qui sont un des caractères de cette époque primitive reconnus par tous les historiens impartiaux. » Il le demeure aujourd'hui.

Faudra-t-il chercher chicane sur la dernière phrase d'un si beau livre ? Dirons-nous que « la foi de l'Eglise, entendons la foi du peuple chrétien, est souvent mieux révélée par l'étude de la liturgie et des pratiques populaires que par la spéculation théologique ? » Non, sans doute, puisque la théologie qui mérite ce nom compte précisément la liturgie parmi ses sources d'information, — ses *lieux* théologiques, — et qu'à son tour, la liturgie est imprégnée de théologie vivante. La sagesse de Salomon et la danse de David révèlent de concert la gloire de l'Arche nouvelle qu'est l'Eglise du Christ.

* * *

C'est une joie de voir qu'un livre plein de doctrine spécifiquement catholique est lu, goûté, compris par un homme qui s'affirme protestant avec autant de netteté que M. C.-L. Gagnebin. M. Gagnebin a couvert deux pages d'*Aujourd'hui* (5 et 12 juin 1930), de ces grandes pages qu'on se réjouit de lire, — comme on mange du « pain de ménage » —, à cause de leur belle plénitude, et où l'on ne se perd pas dans le fouillis, parce que le texte vous donne l'impression d'une chambre bien aérée, donc, deux pages d'*Aujourd'hui* sont consacrées par M. Gagnebin à retracer les lignes maîtresses du livre de Romano Guardini, traduit par Robert d'Harcourt, l'*Esprit de la liturgie*.

C'est une joie, parce que c'est un témoignage non récusable décerné à la beauté de la liturgie catholique, avec une intelligence perçante de l'essence même de l'acte liturgique. Et dire que l'on pouvait, jadis, en notre Suisse romande, admirer cette liturgie non pas seulement comme une fleur pâlie dans les feuillets d'un livre, mais vivante, qui s'épanouissait dans nos monastères ! Je crois qu'on ne peut avoir compris Guardini sans regretter cette lacune — autrement grave que le manque de macadam sur certaines de nos routes — et que, du reste, beaucoup la déplorent sans avoir lu Guardini.

Je ne sais si M. L.-B. (*Aujourd'hui*, 26 août 1930) l'a lu, mais il goûte lui aussi, la liturgie. Evidemment, la procession de la Fête-Dieu à Fribourg — et ailleurs — est trop chamarrée pour être le type de la liturgie que j'appellerai rubricale, mais elle comporte quand même ce qui constitue essentiellement l'acte liturgique: la prière d'un peuple entier qui prie avec son âme et son corps, sa pensée et ses gestes, unanimement. Procession lente et recueillie qui n'a rien d'agressif, on commence à le comprendre, et qu'on interdit pourtant encore en certaines régions.

C'est que peut-être M. F. D. a un peu raison (*Aujourd'hui*, ib.), quoiqu'il semble prendre l'accessoire pour le principal. Il est bien évident que si je dis: Il a beaucoup plu jusqu'à la mi-août, je m'inscris en faux contre tout individu qui, pour cette période, se plaindrait de la sécheresse, et je lui jette à la face un démenti retentissant. Mais est-ce que je m'inquiète de cet homme quand je dis: Quelle pluie ! est-ce que je me demande même si cet original existe ? Je demeure très calme en affirmant qu'il a plu énormément, je ne me sens pas le moindre instinct belliqueux.

Alors, pourquoi M. F. D., qui écrit de si savoureuses lettres de la campagne, — il a sans doute plu aussi chez vous, cher Monsieur ? — pourquoi donc voulez-vous qu'un chrétien des premiers siècles n'ait pu dire: Je crois en Dieu, sans froncer le sourcil et brandir son poing fermé sur Israël et Babylone ? Il se rendait bien compte, cet ancien païen ou ce juif converti, que son Symbole des Apôtres n'était point celui des prêtres du Soleil, ni celui des docteurs aux larges phylactères, mais je n'arrive point à imaginer pourquoi il n'aurait pu prier le Père qui est dans les cieux que sous forme d'une « attaque directe, non déguisée, contre les païens et les Juifs. »

« La liturgie est un jeu »: cela ne signifie point qu'elle soit puérile. Il faudrait être une Michol pour se gausser de la danse de David devant l'Arche. Mais, pour éviter cela, il n'est pas du tout nécessaire qu'elle soit ni qu'elle ait jamais été « une bataille ».

Mais je disais que M. F. D. a pourtant peut-être un peu raison. La liturgie est, en effet, l'expression, avec paroles, chants et gestes, d'une foi bien définie. Elle est « tissée de dogmes ». C'est pourquoi elle est la propriété bien caractéristique, lorsqu'elle est intégrale, non pas étriquée ou rajoutée vaille que vaille comme une pièce neuve à un vieux vêtement, de l'Eglise catholique et non pas d'une autre. Et c'est bien pourquoi encore je me demande tristement si le désir de M. Gagnebin, de voir le protestantisme naître à la liturgie, ne comporte pas une incompossibilité radicale des deux termes à rapprocher.

« Toute renaissance liturgique du culte réformé est impossible, écrit-il, oui, impossible, aussi longtemps que la doctrine, qui détermine la piété et les manifestations religieuses, n'aura pas abandonné le criticisme inquiet et ne sera revenue se fonder en la Vérité éternelle qui apaise et qui seule dispense la plénitude de la joie et la liberté de l'audace. »

Je voudrais savoir ce qu'il faut entendre par ce criticisme inquiet, mais il me semble, malgré les catégoriques affirmations de M. Gagnebin, que c'est l'esprit même du protestantisme qu'il faut quitter pour vivre la liturgie de l'Eglise. Alors...

LÉON BARBEY.

CHRONIQUE SUR LA THÉOLOGIE MYSTIQUE, LA PHILOSOPHIE, L'ART

I. LA THÉOLOGIE MYSTIQUE

VIE SPIRITUELLE.

Il y a sept ans que paraissait *Perfection chrétienne et contemplation* [1], où la théologie morale, trop séparée dans les manuels — pour des nécessités pratiques immédiates — de la dogmatique à laquelle elle a abandonné les grands traités de la grâce, des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, était rendue à son élévation naturelle, où circulait le même air que dans la seconde partie de la *Somme théologique*, où le ciel des grandes vertus — des vertus auxquelles saint Paul fait précepte à tous les chrétiens d'aspirer *aemulamini charismata meliora* — était ouvert au-dessus des âmes, où l'on exposait que la vie chrétienne était bien autre chose que la vie dont ont parlé les philosophes spiritualistes de l'antiquité, qu'elle était une vie *divine, la vie éternelle commencée*, où l'on voulait dire, non pas en langue de poésie, mais en langue tranquille de théologie, toutes les richesses de l'amour de Dieu pour la moindre des âmes.

La vérité vous délivrera. Oui, mais nous sommes ainsi faits que souvent nous hésitons à la laisser entrer dans notre cachot de peur qu'elle ne blesse nos yeux. Une demi-clarté nous suffit. *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.* Et nous hésitons à la laisser entrer dans le cachot des autres, aussi longtemps qu'ils n'en sont point, à notre jugement, dignes. Il en résulte alors qu'on prêche des vérités amoindries.

Oh, certes, tout peut nous être dangereux, même qu'on nous prêche les splendeurs de la vérité. Nous sommes tellement imagi-

[1] R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P., professeur au Collège Angélique, Rome. Edit. de la *Vie spirituelle*. Juvisy.

natifs que nous penserons les posséder, alors que nous ne ferons que les rêver. Et, en même temps, nous trouverons le moyen d'être pleins de mille fautes qui crèveront les yeux de notre prochain. Alors il aura raison de nous ramener au sens des réalités. Il sera charitable en nous faisant mesurer la distance qu'il y a entre notre amour *affectif* et le vrai amour qui est *effectif*. Il ne devra pas éteindre dans nos âmes les lumières, ce serait criminel, mais nous montrer comment hausser notre vie jusqu'à elles. Il n'aura pas le droit d'ôter à notre foi, si pauvre soit-elle, ses magnificences.

N'est-ce pas au sept Eglises d'Asie qu'est envoyée l'Apocalypse, à tous les chrétiens de Rome que saint Paul découvre le sens suprême de l'histoire du monde, à la dernière femme de Samarie que Jésus enseigne le don de Dieu, à toute la foule qu'il annonce les Béatitudes ?

Il faut exposer la doctrine de la vie chrétienne en insistant autant sur l'élévation de ses fins que sur l'austérité de ses moyens.

La théologie ascétique et mystique est *une:* elle doit commencer par exposer la fin accessible ici-bas, à laquelle doit tendre le progrès spirituel, c'est-à-dire la perfection chrétienne. Elle doit montrer cette perfection dans toute son élévation et toute sa grandeur, selon le témoignage de l'Evangile et des saints. Ensuite, elle doit indiquer les moyens pour parvenir à ce but: la lutte contre le péché, l'exercice des vertus, la parfaite docilité au Saint-Esprit. Or, la fin proposée, telle qu'elle est exprimée par exemple dans les huit béatitudes, si l'on veille à ne pas l'amoindrir, dépasse le domaine de la simple ascèse. Mais celle-ci ne cesse pas, lorsque l'âme entre dans l'union mystique: l'exercice des vertus devient au contraire beaucoup plus parfait, comme le montrent les grandes austérités des saints, leur patience, leur zèle. Jusqu'au terme, l'âme doit se rappeler la parole de Notre-Seigneur: *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce et qu'il porte sa croix tous les jours.* Nous revenons... à ce que nous disions avec saint Thomas. L'ascèse dispose l'âme à l'union mystique, et ensuite celle-ci rend beaucoup plus surnaturels et féconds l'exercice des vertus et notre apostolat. La pratique des vertus dispose à la contemplation et est ensuite dirigée par elle.

Séparées l'une de l'autre, l'ascétique manque d'élan, d'intimité, d'élévation; la mystique perd son importance, sa gravité, sa profondeur, elle semble être seulement un luxe dans la spiritualité de quelques privilégiés.

Telle nous paraît être la notion de la théologie ascétique et mystique, ou de la doctrine spirituelle, la plus conforme à l'enseignement traditionnel [1].

Les doctrines fondamentales de saint Thomas d'Aquin sur *la foi et sur la grâce* c'est-à-dire sur le principe de la vie intérieure, sur la nature de la *perfection chrétienne,* épanouissement de la vie de la grâce, sur la *contemplation* dont s'accompagne la perfection de la vie chrétienne, sur l'*appel,* plus ou moins éloigné, des âmes à cette perfection de la vie chrétienne, tels sont les chapitres essentiels de ce grand ouvrage, écrit par une des intelligences les plus fortes et les plus nobles qu'on puisse admirer, qui va droit au cœur des

[1] Loc. cit., t. I, p. 39.

plus hautes questions, *sans jamais atténuer la difficulté*, et les dénoue par le simple déploiement progressif d'une intuition première, riche, profonde, vivante, nette: en sorte que l'exposé reste large, organique, chaud, bienfaisant, et que les discussions, toujours dominées, résolues dans la paix et la lumière que véhicule la thèse centrale, ne demeureront qu'afin de témoigner du poids que l'auteur a dû soulever pour réaffirmer pleinement les grandes thèses traditionnelles et afin de répondre d'avance aux objections que certains esprits moins synthétiques recommenceront toujours, en ces questions difficiles, à soulever.

LE PROBLÈME DE L'AMOUR PUR.

Il vient de paraître un nouvel ouvrage du P. Garrigou-Lagrange, *L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus* [1], qui a pour fin de déployer davantage encore les principes défendus dans *Perfection chrétienne et contemplation*, d'éprouver leur fécondité, de caractériser dans le détail leurs différents effets.

La thèse centrale de tout l'ouvrage, c'est l'affirmation que plus la grâce de Dieu remplit une âme, plus elle la vide de ce qui n'est pas Dieu, *et elle ne la vide que pour la remplir;* mais le vide étant douloureux et creusant à vif dans la terre sensible de l'âme, est plus perceptible, *il est plus facile de mesurer sa profondeur que la hauteur de la grâce divine*, encore qu'il soit le signe propre, distinct, fidèle, nécessaire qui marque l'entrée de Dieu dans une âme.

D'où les deux faces de l'amour divin: il unit et il sépare, il enrichit et il appauvrit, il dilate et il resserre, il pacifie et il torture, il fait vivre et il fait mourir, et tout cela avec une intensité que les mots ne sauraient dire mais qui se révélera à chaque âme dans la mesure de sa fidélité à Dieu. Tels sont l'endroit et l'envers de l'amour, ses deux côtés, ses deux rôles absolument contraires en apparence, et cependant complémentaires.

L'amour fait vivre. C'est sa face positive, c'est sa fin. C'est donc son aspect le plus incontestable: *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment.* Mais aussi, c'est son aspect le plus difficile à exposer. Car la vie dit mouvement immanent, et donc retour sur soi, attention à soi, autant de choses par lesquelles il nous arrive de définir l'égoïsme. Et l'amour dit élan hors de soi, extase, oubli de soi, désintéressement, générosité.

Qui donc résoudra l'antinomie? Qui donc nous ouvrira l'Evangile ? qui nous expliquera que l'amour généreux, l'amour *qui con-*

[1] Editions du Cerf, Juvisy, 2 vol.

sume soit *vie, c'est-à-dire conservation, accroissement, épanouissement de notre être ?* Il y faudra le génie de grands Docteurs, d'un saint Jean de la Croix et d'un saint Thomas d'Aquin, l'un pour chanter, en des strophes de feu, son expérience indicible de cette vérité, l'autre pour condescendre à nous la dire dans l'humble transparence d'un langage communicable. Ce que l'amour divin fait vivre, c'est ce que Dieu a déposé dans l'âme au jour de sa création *cette tendance innée qui la porte d'un premier mouvement indélibéré* qu'un second mouvement, le mouvement du péché, pourra hélas contredire, *à s'aimer en Dieu et pour Dieu.* Le premier élan de l'âme n'est donc pas décomposable en deux actes, l'un antérieur qui serait l'amour de soi, l'autre postérieur, qui serait l'amour de Dieu (ou vice-versa). C'est un acte indécomposable par lequel l'âme est portée à aimer elle-même en tant que dérivation et Dieu en tant que Source, elle-même en tant qu'être dépendant et Dieu en tant qu'Etre par soi.

Il était métaphysiquement nécessaire que la bonté divine, en créant le monde, mît au cœur de chaque être un premier élan — que seul l'être libre, homme ou ange pourra ensuite contrecarrer — par quoi chaque être, ange, homme ou fourmi, est porté *à s'aimer lui-même dans et pour le bien total,* à aimer EN SOI-MÊME le bien total PLUS QUE SOI-MÊME. De même que la main s'aime non pas pour elle-même, avec égoïsme, comme l'a cru Scot, mais *pour l'ensemble du corps, dans l'ensemble du corps,* comme l'ont si bien dit saint Thomas et Cajetan, en signe de quoi elle se sacrifie sans hésitation pour protéger la tête ; ainsi le tout premier mouvement indivisible de l'âme la porte à s'aimer *pour le bien vraiment total, dans le bien vraiment total, c'est-à-dire* POUR DIEU ET EN DIEU. Voilà l'amour normal, l'amour légitime.

Sortir de cette ligne et prêcher non plus que la créature doit aimer *à la fois Dieu et soi* (Dieu sans doute infiniment plus que soi), mais qu'elle doit aimer *soi à l'exclusion de Dieu* ou *Dieu à l'exclusion de soi* — en affectant de donner à ces derniers mots un sens rigoureux et métaphysique, comme le faisaient au XVII^me^ siècle les partisans quiétistes du « pur amour » — c'est prêcher à toute créature rien de moins que le suicide du vrai amour : suicide par athéisme dans le premier cas, lorsque Dieu est exclu et pratiquement nié ; suicide par panthéisme dans le second cas, par oubli des conditions essentielles de l'amour créé en tant que créé, fût-il même transformé par la grâce. D'où la résistance de l'Eglise à Fénelon prétendant que les âmes très parfaites doivent faire d'une certaine manière, le sacrifice absolu de leur salut (*Denz.* n° 1334). D'où encore la condamnation des propositions d'Eckart : « Celui qui demande ceci ou cela, demande une chose mauvaise et demande

mal... il demande à Dieu de se nier lui-même. Ceux qui n'ont en vue ni la dévotion intérieure, ni la sainteté, ni la récompense, ni le royaume des cieux, mais ont renoncé à toutes ces choses, même à leur être, c'est en ces hommes que Dieu est honoré. » (*Denz.*, nos 507 et 508.) Si c'est là le « pur amour », c'est un faux amour, tout contraire à celui qui fut prêché sur la Montagne: « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. »

Les vrais biens de l'esprit coïncident avec le bien en soi, et en désirant avec rectitude sa propre perfection, en s'aimant comme il faut lui-même, l'esprit créé *aime plus encore son créateur*. Bien plus, en cessant d'aimer sa vraie perfection l'esprit créé cesserait d'aimer Dieu.

Telle est, selon saint Thomas, la vraie solution du problème de l'amour: elle s'oppose nettement au quiétisme qui, sous prétexte d'amour pur, demande de sacrifier le désir de notre propre perfection, de la vertu, de la sainteté et de notre salut [1].

Elle s'opposera non moins nettement encore à toute doctrine qui voudrait nier ou atténuer les magnificences du divin amour.

Car premièrement la loi de l'amour est une *loi d'extase*, c'est-à-dire au sens étymologique une loi qui pousse à sortir de soi pour rejoindre l'être aimé: saint Thomas explique que l'amour d'amitié qui met notre cœur à l'unisson de l'être que nous aimons, produit l'extase, l'oubli de soi, le désintéressement. Mais la formule du désintéressement ne sera pas la formule subtilement orgueilleuse que proposeront Fénelon ou Eckart: *Renonce par amour à ton salut éternel;* elle sera celle très humble que Dieu propose à sainte Catherine de Sienne: *Occupe-toi de moi, je m'occuperai de toi;* ou encore celle de Jésus à ses disciples: *Celui qui perd sa vie pour moi, la sauve.*

La loi de l'amour est encore une *loi d'ascension graduelle*. La grâce viendra secourir le premier élan d'amour déposé par Dieu au fond de notre cœur, le surélever, le diviniser:

Le désir de notre béatitude personnelle, tel qu'il existe dans l'essence même de l'inclination primordiale de notre nature, n'est pas désordonné: il est, au contraire, subordonné initialement à l'amour de Dieu.

Il doit être *purifié* bien sûr de tout ce qui l'entache, par la mortification et la croix. Purifié sans être détruit.

Il doit en même temps être *surélevé* à un ordre nouveau.

D'abord par l'espérance infuse par laquelle je désire Dieu comme le Bien auquel il est bon pour moi d'être subordonné totalement.

Ensuite par l'acte secondaire de la charité qui nous fait aimer notre béatitude éternelle pour Dieu, pour le glorifier éternellement. Le sacrifice du désir de cette béatitude apparaît, dès lors, comme contraire et à l'inclination primordiale de notre nature et à l'essence même de la charité qui nous unit à Dieu, et qui désire, pour Dieu lui-même, persévérer toujours dans cette union.

[1] *L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus*, t. I, p. 121.

Enfin, il doit être *dépassé*, mais toujours sans être détruit. Nous disons *dépassé*, car au-dessus de l'acte d'espérance et au-dessus de l'acte secondaire de la charité par lequel nous nous aimons en Dieu, il y a l'acte premier de la charité qui nous fait aimer Dieu pour lui-même et pour lui seul [1].

La loi de l'amour est enfin une loi d'exaltation progressive, une *loi d'accélération*. Pourquoi devons-nous progresser dans la foi et dans l'amour ? demande saint Thomas. Et il donne cette admirable réponse:

C'est parce que le mouvement *naturel* devient d'autant plus rapide qu'il se rapproche de son terme, tandis que c'est l'inverse pour le mouvement *violent*. Or, la grâce nous perfectionne et nous incline au bien à la manière de la nature. Il s'ensuit que *ceux qui sont en état de grâce doivent d'autant plus grandir dans la charité qu'ils se rapprochent de leur fin dernière*. C'est pourquoi saint Paul dit « Exhortons-nous les uns les autres, et cela d'autant plus que vous voyez approcher le jour... La nuit est avancée, le jour approche. »

Le P. Garrigou-Lagrange ajoute:

Le souverain bien attire l'amour d'autant plus fortement qu'on se rapproche davantage de lui. C'est ainsi que dans la vie des saints le progrès de l'amour pendant les dernières années est beaucoup plus rapide que pendant les premières. Ils marchent non d'un pas égal, mais d'un pas plus pressé, malgré l'appesantissement de la vieillesse et un certain affaiblissement des facultés sensibles, comme la mémoire sensitive...

En nous, surtout si nous communions tous les jours, il devrait y avoir quelque chose d'analogue. Chacune de nos communions devrait être (pas toujours d'une manière sentie, mais) substantiellement, non pas seulement aussi fervente, mais plus fervente que la précédente, puisque chacune doit, non seulement conserver, mais augmenter en nous la charité, et nous disposer ainsi à mieux recevoir l'Auteur de la grâce le lendemain. La promptitude de notre volonté à nous porter vers Lui, qui constitue la dévotion substantielle, devrait donc en principe être toujours plus grande, comme la vitesse d'un mouvement uniformément accéléré. Une attache croissante au péché véniel peut au contraire transformer ce mouvement d'ascension en un mouvement uniformément retardé, comme celui de la pierre lancée en l'air, qui va retomber bientôt...

Chaque âme en voyage vers Dieu apparaît ainsi comme un monde qui gravite vers Lui. Saint Augustin avait dit: *amor meus pondus meum*, mon amour est le poids qui m'entraîne, d'autant plus vite qu'il est plus grand. Telle est la vraie loi de l'attraction universelle dans toute son amplitude et son élévation. Le monde moderne ne la voit guère que sous son aspect matériel et très inférieur, dans les corps inanimés. Voyons-la dans toute sa grandeur. Le monde matériel, a dit un philosophe moderne n'est qu'un prétexte au développement de la conscience. Saint Augustin et saint Thomas disaient: il est un miroir où se reflètent très imparfaitement les perfections de l'ordre spirituel. Les anges voient les choses matérielles d'en haut dans les choses spirituelles; nous autres, nous voyons les choses spirituelles d'en bas, dans le miroir des choses sensibles. Ne nous arrêtons pas au miroir, allons jusqu'à la réalité, surtout à la réalité suprême, qui est à la fois Cause efficiente et Cause finale, Centre d'attraction de tout l'univers des esprits et des corps [2].

---

[1] Cf. *Ibid.*, pp. 110 et 148.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 159 et 161.

Quand l'amour ainsi attiré par Dieu est devenu ardent, fort, invincible, quand il est, au sens plein, devenu *unitif*, alors il méritera, mais vraiment cette fois-ci, le nom de pur amour. Ce pur amour, *sin interese*, Jean de la Croix le chantera:

Plus l'amour d'une âme est grand, plus cette âme est parfaite en ce qu'elle aime. Elle devient, pour ainsi parler, tout amour. Ses actions sont amour, ses richesses consistent dans l'amour, ses puissances sont consacrées à l'amour; elle donne tout ce qu'elle possède comme le sage marchand de l'Evangile, pour acheter ce trésor d'amour d'un si grand prix qu'elle trouve caché en Dieu... Toutefois, ce n'est point assez pour elle; non seulement elle se dévoue ainsi tout entière à l'amour, mais la tendresse qui l'unit à son Dieu *ne cesse de lui imprimer* en toutes choses et par tout ce qui se présente, *un mouvement qui la porte à l'aimer plus ardemment encore* [1].

Voilà donc l'endroit de l'amour, son rôle unificateur et positif. Venons maintenant à ce que nous avons appelé l'envers de l'amour, son rôle séparateur et douloureux.

En venant et en grandissant en nous, l'amour de Dieu devra détruire une foule de choses, et purifier les autres beaucoup plus profondément que nous ne pensons. Ces destructions et ces purifications, à mesure qu'elles seront plus totales, seront plus douloureuses. Elles ont pour fin non de désoler l'âme ni de la stériliser, mais de la *dépouiller* de sa forme humaine pour la *revêtir* d'une forme divine. C'est la même flamme d'amour qui *nourrit* en nous le meilleur de nous-mêmes et qui *détruit* nos misères auxquelles nous tenons comme à notre chair et à notre sang. « O vive flamme d'amour, pourra dire l'âme parvenue au bout de la perfection, vous ne me causez plus de peine ! »

Pour comprendre cela, dit saint Jean de la Croix, il faut savoir qu'avant de s'introduire dans le plus intime de l'âme, ce feu *la blesse continuellement en détruisant et en consumant* les faiblesses qui sont la conséquence de ses habitudes imparfaites. Par cette opération, le Saint-Esprit la dispose *à s'unir à Dieu et à se transformer en lui par amour.* Car *le feu qui s'unit à l'âme dans cette gloire d'amour est le même qui l'avait auparavant investie pour la purifier.* C'est la comparaison du feu qui a pénétré le bois qu'il consume; il avait commencé par l'attaquer et par le blesser de sa flamme; puis il l'avait desséché, séparé de tout ce qui pouvait l'empêcher de brûler; enfin, il l'a préparé par sa chaleur, de manière à pouvoir y pénétrer et le transformer en lui [2].

Ainsi parlent les Docteurs de l'amour qui unit et qui sépare. Saint Jean de la Croix est celui d'entre eux qui a expliqué de la manière la plus intense, ou en tout cas, de la manière la plus complète, cette distension de l'homme à la fois arraché et restitué à sa nature,

---

[1] *Cant. Spirit.*, str. XXVII.
[2] *Vive flamme d'amour*, vers 4.

arraché aux faiblesses natives et aux blessures de sa nature déchue, et restitué aux splendeurs de sa nature transfigurée par la charité. Il est le Docteur de la mort pour être le Docteur de la vie, le Docteur de la nuit, de la non-connaissance, de la non-activité, pour être le Docteur de la lumière, de la superconnaissance, de la superactivité.

De tels docteurs vont nous découvrir les racines les plus profondes de ce que saint Thomas appelle la corruption de la nature. Ils iront les chercher dans l'appétit concupiscible, dans l'appétit irascible, dans la volonté, dans l'intelligence. Toutes ces choses que nous sommes si habitués de considérer comme notre être, qu'il nous semble qu'y renoncer serait le suicide, ils vont nous demander de les mortifier, de les haïr. Ils prêcheront la résistance à nos appétits blessés, à notre volonté blessée, à notre intelligence blessée. Tout cela doit être réprimé, mortifié; tout cela qui fait, croyons-nous, notre vrai moi, doit être haï. Sainte Catherine de Sienne parle de la sainte haine du moi. Cette destruction de nous-même par nous-même, représente *une vraie violence*. Une violence d'abord contre la nature *particulière* de nos tendances inférieures: les yeux sont faits pour voir et il faut « faire un pacte avec ses yeux »; il faut même, s'ils nous scandalisent, « arracher » nos yeux, « couper » nos mains. Une violence encore contre l'*élan pervers* qui emporte non seulement nos tendances inférieures, mais nos tendances supérieures: il faut renoncer à sa volonté propre, à son intelligence propre: « Je vous bénis ô Père, de ce que vous avez révélé ces choses non aux savants et aux orgueilleux, mais aux simples et aux ignorants ». Les sages devront redevenir comme de petits enfants. En ce sens, prêcher l'amour violent, ce n'est prêcher rien autre chose que l'Evangile.

Les Docteurs de l'amour violent traqueront l'amour-propre dans tous ses refuges, et il se réfugie, chez les tièdes, jusque dans l'amour de Dieu.

O la grande chose que l'amour, dit saint Bernard [1]. Mais il y a en lui des degrés. L'épouse est au sommet. Les enfants aiment aussi, mais ils pensent à l'héritage, et craignent de le perdre. Ils ont plus de respect et moins d'amour... Le pur amour n'est point mercenaire. Le pur amour ne tire point de nouvelles forces de l'espérance, et c'est là l'amour de l'épouse. Car c'est par le seul amour que l'épouse est tout ce qu'elle est: toute l'espérance, tout le bien de l'épouse est son amour.

Il y a, en effet, une manière d'aimer son père et de songer à l'héritage qui témoigne d'un amour réel sans doute, mais encore bien alourdi. Mais d'autre part qui osera dire que l'amour d'un

[1] Cité *ibid.*, t. I, p. 82.

fils ne sera pur et généreux que lorsque, *malgré la volonté de son père*, il renoncera expressément à l'héritage ? Or, il est certain que pour saint Bernard lui-même, l'amour le plus parfait *désire l'union à Dieu, et ne fait pas le sacrifice de la vie éternelle* [1]. On comprend pourquoi: Le désir de notre béatitude personnelle, tel qu'il existe dans l'essence même de l'inclination primordiale de notre nature, n'est pas désordonné, il est, au contraire subordonné initialement à l'amour de Dieu. Il doit être purifié, surélevé et même dépassé, mais jamais renié.

C'est ici que le mal va prendre le visage du bien, que l'ange ténébreux va se couvrir d'habits de lumière.

Les Docteurs de l'amour emploient le plus souvent la langue de l'amour, c'est-à-dire la langue du lyrisme, du mouvement, des images. Son avantage c'est d'enflammer les cœurs. Son inconvénient c'est qu'elle laisse imprécise la pensée dont elle se nourrit. Si l'on considère dans son ensemble, le témoignage des Docteurs de l'amour, le doute sur leur pensée profonde n'est pas possible. On voit qu'elle contient implicitement tout ce que saint Thomas dira de l'amour, et que ce qu'ils affirment des violences et des folies de l'amour doit être expliqué par rapport à la faiblesse ou à la corruption de notre nature et de notre raison.

Mais il est possible de tirer à part [2] quelques unes de leurs expressions, de leur ôter leur valeur comparative et métaphorique pour leur conférer une valeur absolue et métaphysique. Alors on expliquera les violences et les folies de l'amour divin non plus par rapport à la nature prise dans sa faiblesse ou sa corruption, mais par rapport à la nature prise dans son essence même et dans ses tendances primordiales. En conséquence on sera entraîné à dire, avec toutes les formes multiples de l'erreur: protestantisme,

---

[1] *Ibid.*, p. 82, note 2.

[2] Qu'une interprétation unilatérale serait nécessaire pour tirer à l'erreur un saint Bernard ou un Hugues de Saint-Victor, le P. Rousselot le dit lui-même: « Cette division en deux groupes ou selon deux directions (la conception *physique* et conception *extatique* de l'amour: ces qualifications du P. Rousselot, disons-le en passant, sont d'ailleurs peu heureuses, puisque les partisans de la conception *physique* affirment eux-mêmes que l'amour produit l'extase), ne doit pas être considérée comme correspondant à une séparation absolue. C'est une distinction vraie dans l'ensemble, et qui peut guider utilement dans l'étude des pensées individuelles, nuancées à l'infini. Il y a plus: l'on trouvera les mêmes auteurs (Hugues et saint Bernard, par exemple), cités successivement comme partisans de la conception *physique* et de la conception *extatique*. » P. ROUSSELOT, *Pour l'histoire du problème de l'amour au moyen âge*, Münster, 1908, p. 4. Le plus compromis de tous est Richard de Saint-Victor. Son explication de l'amour, et surtout, son explication, déjà systématique, de la Trinité par l'amour, semblent bien relever d'une métaphysique de l'amour ou plutôt d'une théologie de l'amour qui sont irrecevables, malgré la bonne foi manifeste de leur défenseur.

jansénisme, quiétisme, que la grâce supprime la nature, que la foi contredit la raison, que l'amour de Dieu ruine l'amour de soi. On ne manquera pas alors d'alléguer les docteurs authentiques de l'amour violent. Les citations seront matériellement exactes, mais tout l'esprit en sera faussé. On en appellera à l'Ecriture. Saint Paul n'a-t-il pas dit : *Je souhaiterais d'être anathème, loin du Christ, pour mes frères ?* A quoi saint Thomas répondra que ces mots ne peuvent signifier qu'une chose. Un saint, dans un transport d'amour pour l'honneur du Christ et le salut de ses frères peut désirer, s'il le fallait, être privé de la *joie* de l'union divine, mais non pas de cette *union* même que le seul péché mortel peut détruire !

LES PURIFICATIONS DE L'AMOUR.

A toutes les lignes de son étude magistrale sur le problème de l'amour pur, l'auteur pouvait citer, en même temps que saint Thomas d'Aquin, saint Jean de la Croix. S'il ne l'a pas fait, c'est peut-être qu'il se réservait de le faire longuement dans l'étude la plus vigoureuse et la plus originale de son ouvrage, celle qui concerne les purifications de l'amour, d'abord les purifications du sens, puis celles de l'esprit. La forte lumière de ces pages vient non seulement de ce qu'elles décrivent avec une belle lucidité, en les ramenant toujours à l'unité, les signes essentiels décelant la présence de la nuit des sens ou de la nuit de l'esprit, et les divers symptômes dont ces nuits s'accompagnent, mais surtout de ce qu'elles fournissent *la raison causale* de ces signes et de ces symptômes en apportant des textes admirablement compris de saint Jean de la Croix, et en les développant par la haute doctrine de saint Thomas d'Aquin sur les vertus infuses et sur les dons du Saint-Esprit. Tout est à lire et à retenir. Il y a trop de livres — non catholiques et catholiques — qui s'arrêtent à l'*écorce* de la vérité, pour qu'on ne loue pas les très rares écrits qui atteignent jusqu'à l'*esprit* de la vérité.

On y verra que la purification passive des sens est nécessaire à cause des imperfections spirituelles des commençants qui peuvent se ramener à l'orgueil spirituel, à la sensualité spirituelle, et à la paresse spirituelle. Il y a, au spirituel et par rapport aux grâces que Dieu donne, comme une transposition des sept péchés capitaux.

De ces défauts, dit saint Jean de la Croix, l'âme n'arrive pas à se débarrasser complètement avant que Dieu ne la place dans la purification passive de la Nuit obscure. Il convient pourtant que, dans la mesure de ses forces, elle s'applique par son activité propre à se purifier et à se perfectionner ; c'est ainsi qu'elle méritera la grâce de la cure divine, par laquelle Dieu guérit toutes les misères qui échappent

[1] *Nuit obscure*, I, 3.

à la volonté personnelle. *Car, ne l'oublions pas,* malgré toute sa générosité, l'*âme ne peut arriver à se purifier complètement ;* elle ne peut se rendre apte le moins du monde, à l'union dans la perfection de l'amour de Dieu. *Il faut que Dieu y mette la main lui-même et purifie l'âme dans ce feu obscur pour elle.*

On y verra aussi que la nuit de l'esprit sera ultérieurement nécessaire pour obliger l'âme à quitter « sa vulgaire façon de comprendre Dieu, sa misérable façon de l'aimer, sa pauvre et petite manière de le goûter » : ce sont les mots de saint Jean de la Croix.

Alors, explique l'auteur, l'âme pressent de plus en plus, sans la voir, l'infinie grandeur et pureté de Dieu au-dessus de toutes les idées que nous pouvons nous faire de Lui, et par contraste, elle perçoit beaucoup mieux sa misère. Pensez aux tortures intérieures du saint curé d'Ars, dont la vie s'éclaire singulièrement à la lumière de cette doctrine. Sa principale souffrance venait de ce qu'il se sentait très loin de l'idéal du sacerdoce, dont la grandeur lui apparaissait de plus en plus dans l'obscurité de la foi, en même temps qu'il voyait toujours mieux les besoins immenses des âmes innombrables qui s'adressaient à lui. « Je ne vois en moi, disait-il, que mes péchés, et Dieu ne permet pas que je les voie tous, car alors la tentation du désespoir serait trop forte. Contre cette tentation, je ne trouve d'autre remède que de me prosterner devant le tabernacle comme un petit chien au pied de son maître. » Il disait encore: « Certainement, beaucoup de prêtres sont honnêtes et bons, mais *pour célébrer la messe, le prêtre devrait être saint.* Au ciel seulement on peut connaître tout le prix d'une messe [1]. »

La nuit de l'esprit creuse dans l'âme des saints une humilité dont la profondeur déconcerte inlassablement tous nos jugements de valeur. Surtout elle délivre en eux merveilleusement les toutes grandes vertus, la foi, l'espérance, la charité:

Cette purification a particulièrement pour but de libérer de tout alliage les vertus théologales, qui doivent inspirer d'en haut toutes les autres. C'est ici surtout que nous voyons, à la lumière de la doctrine de saint Thomas, que la purification de ces hautes vertus se fait en dégageant de plus en plus leur *motif formel absolument surnaturel* de tous les motifs humains, qui apparaissent par là même et expérimentalement comme infiniment inférieurs. Il s'agit de conduire l'âme à adhérer très purement à Dieu, malgré tous les obstacles et délaissements, pour cet unique motif que Dieu est Vérité première (foi), Miséricorde infinie (espérance), et Bonté suprême souverainement aimable en soi (charité) [2].

Voilà, en résumé, dans ce passage, le contenu du chapitre sur la nuit de l'esprit. Mais tout le monde y trouvera son profit. Est-ce que tout le monde ne trouve pas de profit à connaître la conduite admirable de Dieu à l'égard de ses saints ? Je voudrais que les âmes généreuses qui cherchent à aimer Dieu et qui sont violemment tentées contre la foi, lisent les pages si vécues, si fortes, si profondes, intitulées: *Comment le Seigneur purifie notre foi.* Quand elles ne seraient encore que dans les tout premiers degrés

[1] *L'Amour de Dieu...*, t. II, p. 555.
[2] *Ibid.*, p. 581.

de la vie spirituelle, elles y trouveront la lumière dont elles ont besoin, et une grande paix intérieure.

Je ne connais pas de livre où soit montrée avec autant de force la parenté profonde et éternelle qui lie entre eux d'une part les traités de la *Secunda-Secundae* sur la foi, l'espérance, la charité, et, d'autre part, la *Montée du Carmel* et la *Nuit obscure*. Que nous importe donc que saint Jean de la Croix ait eu ou n'ait pas eu, dans sa jeunesse, des maîtres thomistes ! Cela n'intéresse que notre curiosité. On souhaiterait même, comme le disait récemment, à Genève, Jacques Maritain, qu'il n'eût jamais connu saint Thomas d'Aquin. Cela ferait éclater plus splendidement encore l'unité de la sagesse surnaturelle enseignée par Dieu aux deux Docteurs de son Eglise [1].

LES DONS DU SAINT ESPRIT.

Toutes les vérités divines, ordonnées entre elles, vivent inaltérablement dans le cœur de la sainte Eglise. Mais il arrive que par la faute, la négligence, l'insuffisance de ses enfants, l'une ou l'autre de ces vérités cesse momentanément d'être proclamée publiquement autant qu'il le faudrait. Alors le monde est en grand péril. Car il commencera quasi infailliblement à penser que ces vérités qui ne sont pas constamment criées sur les toits, l'Eglise les sous-estime ou même les ignore. C'est la première illusion par laquelle

---

[1] Il y a dans l'*Amour de Dieu et la Croix de Jésus* d'autres sujets que nous aurions voulu voir publier à part, soit nettement comme études détachées, soit comme enchassées dans un nouveau plan, afin que soit manifestée dans sa grande simplicité la belle vision des degrés et des purifications de l'amour que nous avons essayé de résumer.

Plusieurs de ces études, fortement charpentées, ont une grande allure théologique et forment, à elles seules, de petits traités. Les plus belles sont, à nos yeux celle où la doctrine du P. Chardon — sur la grâce du Christ, principe de deux poids qui le tirent, pour ainsi parler, en sens inverse, le poids de la gloire et l'inclination à la croix — est résumée et rattachée à celle de saint Thomas, et celle où l'esprit de la doctrine spirituelle de saint Alphonse est dégagé — il aurait fallu, croyons-nous, pour lui donner toute sa valeur, la faire précéder de l'étude du Père C. Keusch parue dans la *Vie spirituelle* de juin 1927.

D'autres études offrent plus directement le caractère de méditations. Les plus belles d'entre elles nous paraissent celles sur la mortification, où est justement critiquée, entre autre, la maxime: *Il faut choisir le moindre mal*, et celle sur la vie apostolique, qu'aucun homme d'œuvre ne pourra lire sans profit. D'autres développent les aspects profonds du rôle de la sainte Vierge, de saint Joseph, etc.

L'unité est ici celle d'une âme qui cherche à communiquer autour d'elle la vérité qui est vie. L'ordre est celui du cœur qui « consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin pour la montrer toujours. »

En réponse a quelques critiques du P. Hugueney (*Bulletin thomiste*, mai-juillet 1930), lire les pages lumineuses du P. Garrigou-Lagrange dans le dernier numméro de la *Vie Spirituelle*, 1er octobre 1930.

l'esprit de ténèbres séduira le monde. De là, les uns concluront que l'Eglise ignorant ces choses, l'Eglise a raison, et que ces choses sont négligeables et méprisables: voilà l'erreur des catholiques tièdes et routiniers qui jugent toujours sur l'apparence, jamais sur la réalité. Les autres concluront au contraire que l'Eglise ignorant ces choses, ces choses sont bonnes, et l'Eglise a tort: voilà l'erreur des hérétiques. Toutes les hérésies sont nées pour « sauver » une vérité qui ne pouvait subsister que dans le cœur de l'Eglise et qu'on a cru que l'Eglise ignorait parce que les enfants de l'Eglise oubliaient de la clamer au dehors.

Ces considérations très générales seraient susceptibles d'applications illimitées. Illustrons-les ici par l'exemple de ce que Denys le Mystique, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, ont appelé la « théologie mystique ».

La mystique est le cœur même de la vie de l'Eglise. L'Eglise, à la différence de la Synagogue, n'a jamais cessé de faire dire à ses prêtres, de faire entendre à ses laïques, dans les offices de la Vierge, par exemple, les paroles ardentes du *Cantique des Cantiques*. Elle a composé les litanies du Sacré-Cœur. Elle a inventé le *Veni Sancte Spiritus* et le *Veni Creator Spiritus* pour célébrer les sept dons du Saint-Esprit dont l'influence de plus en plus prédominante dans une âme marque l'entrée et le progrès de cette âme dans la vie mystique authentique, laquelle n'est que la vie *sous le régime des dons*. Elle nous fait demander l'accroissement en nous de ces dons. Voilà le cœur éternel de l'Eglise.

Mais, chaque fois que les enfants de l'Eglise laisseront sans écho suffisant cette haute doctrine, on verra le monde commencer à opposer l'Eglise et la vie mystique, et fausser du même coup la notion de l'Eglise et la notion de la mystique. On peindra l'Eglise comme représentant un ordre purement rationaliste et juridique; et on peindra la mystique comme représentant les puissances du sentiment.

On sait avec quelle virulence ces deux erreurs se heurtent dans notre monde contemporain. D'un côté Maurras, de l'autre Rousseau. Mais ce qu'on ne dit pas assez, c'est que ces deux erreurs opposées ont la même racine, qui est l'avilissement simultané de la notion d'Eglise et de la notion de mystique.

Ce qu'on ne dit pas toujours non plus, c'est qu'avant de trouver son expression parfaite dans la conception anti-mystique d'un Maurras et dans la conception anti-Eglise d'un Rousseau (et du modernisme tant protestant que russe), cette double erreur se trouve dans les esprits, même dans nos esprits de catholiques, *circuit quaerens quem devoret*, à l'état de tendances obscures, toujours prêtes à éclater au dehors par des manifestations également

funestes, anti-mystiques ou anti-ecclésiastiques, et qui ne vont à rien de moins qu'à ruiner du même coup la juste notion de l'Eglise et la juste notion de la mystique.

Si nous sommes ainsi menacés, il faut bénir ceux qui, ayant vu le danger, nous restitueront la belle, la pure, la grande doctrine révélée; qui nous montreront d'une part que l'Eglise n'est pas l'ordre rationaliste qu'exalte un Maurras et que haïssent les modernistes, les protestants, les Russes; et d'autre part que la mystique n'est pas le sentimentalisme que hait un Maurras et qu'exaltent toutes les formes du modernisme.

La mystique n'est pas d'ordre *sentimental*, ni d'ordre *rationnel*, elle est d'ordre *surnaturel*. Pour le sentiment, il est en-dessous de la raison, et quand il reste à cette place qui est la sienne, tout est bien, mais la sentimentalité, la religiosité, la fausse mystique si nettement dépistées et si durement rejetées par un Jean de la Croix, elles vont à corrompre la forme de la raison. La mystique, elle, ne va pas contre la vraie raison, elle va bien au-delà de la raison, mais toujours dans le sens de la raison. Elle ne *détruit* pas la raison elle la *dépasse*.

Il faut ramener les âmes à ces saines et grandes doctrines, sans quoi les âmes étoufferont dans les erreurs de droite ou dans les erreurs de gauche, et finiront par y mourir. A notre temps qui a été trop pétri par l'effort intellectuel de la scolastique médiévale pour être non-théoricien — il est toujours théoricien et jamais plus que lorsqu'il fait la théorie de la non-valeur du concept, ou de la valeur du pragmatisme antiintellectualiste ! — il faut rompre le pain de l'intelligence qui est la vérité doctrinale. Ce n'est qu'en allant sur la route de l'intelligence qu'on pourra dépasser l'intelligence, ce n'est qu'en allant sur la route de la théologie qu'on pourra dépasser la théologie, ce n'est qu'en allant sur la route que montre la foi surnaturelle, même lorsqu'elle n'est pas réchauffée par l'amour, qu'on pourra dépasser, en la réchauffant par l'amour, la simple connaissance de foi.

Toutes ces réflexions sont à la louange des théologiens catholiques qui ont travaillé depuis les temps du modernisme à divulguer la doctrine de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Thomas d'Aquin sur les dons du Saint-Esprit. Depuis quelques années, cette divulgation ne cesse de progresser. Beaucoup d'âmes chrétiennes ont commencé à comprendre la doctrine des dons du Saint-Esprit et à s'éprendre de sa beauté en lisant l'émouvant petit livre du P. Gardeil *Les dons du Saint-Esprit dans les saints dominicains* (Etudes de psychologie surnaturelle et lectures pour le temps de Pentecôte) [1]. Le P. Garrigou-Lagrange a parlé longue-

[1] Paris, 1903.

ment et avec profondeur des dons dans les deux ouvrages que nous avons cités de lui. Les étudiants en théologie pouvaient lire la magistrale étude du P. Gardeil dans le *Dictionnaire de théologie catholique*. C'est aujourd'hui le traité de Jean de Saint-Thomas sur les dons du Saint-Esprit — si difficile à trouver en librairie — que nous donne en français [1], la traductrice fidèle et pieuse de l'opuscule attribué à saint Thomas sur les *Mœurs divines*.

La traduction de Jean de Saint Thomas était difficile, d'abord parce qu'avant de traduire, il faut comprendre et qu'il s'agit ici d'un des traités les plus hauts de la théologie morale; et ensuite parce qu'on ne peut écrire de ce sujet qu'avec amour et qu'il fallait donc laisser, à la langue de Jean de Saint Thomas, à la fois son mouvement intérieur, son lyrisme — le mot n'est pas trop fort — et sa rigueur théologique. Cela a été fait et bien fait.

Les ruissellements du murmure de l'Esprit, dit Jean de Saint Thomas, et la légèreté de son haleine soufflant au-dedans du cœur, celui-là seul peut les connaître qui expérimente et goûte que le Seigneur est doux. Parce que cette manne cachée, et ce nom nouveau inscrit sur un caillou blanc, *personne ne les connaît que celui qui les reçoit*. Et il est malaisé de rechercher par le labeur de l'intelligence et les discussions opiniâtres, ce qui ne peut être connu que par une certaine connaturalité et expérience des choses diverses communiquée à un très petit nombre.

Tout ce traité est plein de pages admirables. Elles sont écrites sur les sommets où se rejoignent saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix. On a su leur garder leur spontanéité, leur fraîcheur, leur densité. En sorte que ce livre constitue la plus substantielle et la plus éclairante lecture spirituelle. Qu'on voie comment Jean de Saint Thomas développe la raison que donne saint Thomas d'Aquin de la nécessité des dons du Saint-Esprit :

Les dons viennent pour ainsi dire polir et dorer et faire resplendir les vertus dans les choses où celles-ci n'atteignent pas par elles-mêmes. Car la foi seule et nue nous laisse dans l'obscurité; et par suite ceux dont la contemplation procède de la seule foi tombent rapidement dans l'ennui et ne peuvent persévérer longtemps. Aussi, aux contemplatifs qui s'efforcent de pénétrer les mystères de la foi, le don de l'intelligence est-il nécessaire, et ils doivent en user. Mais ceux qui disent se contenter de la raison et de la contemplation dans la foi nue (dans la foi sans les dons), savent à peine ce que c'est que contempler: ils divaguent ou ils dorment dans leur contemplation, parce que la foi ne *contemple* pas, mais *accepte* obscurément, et il semble que les cieux et les choses célestes lui soient cachés plutôt qu'ouverts.

Les yeux de Jacob, dit Moïse, *regardent la terre du froment et du vin, et les cieux sont obscurcis de rosée*. En effet, tant que nous sommes dans l'Eglise militante, qui est proprement la *terre du froment et du vin*, c'est-à-dire de l'aliment spirituel qui naît sous le voile sacramentel du pain et du vin, *les cieux sont obscurcis de rosée* parce qu'ils sont cachés sous les ombres de la foi. Nous ne pouvons donc contempler

[1] JEAN DE SAINT THOMAS, *Les Dons du Saint-Esprit*, traduction de Raïssa MARITAIN, avec une préface du R. P. Garrigou-Lagrange. Edition du Cerf, Juvisy, 1930.

parfaitement en vertu de la seule foi, tout au plus sommes-nous arrosés d'une rosée légère, et cette rosée elle-même, obscurcit nos yeux.

Il nous est donc nécessaire pour ne pas défaillir, que le ciel nous soit quelque peu entr'ouvert, et c'est ce que fait le Saint-Esprit par les dons d'intelligence, de sagesse et de science. Nous en avons un signe dans le baptême du Christ: *Jésus ayant été baptisé, il sortit aussitôt de l'eau, et les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui...* De même à l'âme purifiée par le baptême dans lequel elle a reçu la foi, l'Esprit saint ouvre les cieux afin qu'elle ait quelque intelligence des choses du ciel et que celles-ci ne soient pas seulement obscurcies par la rosée.

Plus l'âme progresse dans les dons, plus largement les cieux lui sont ouverts et mieux elle contemple la gloire de Dieu. Et le meilleur signe de la présence de ces dons en elle, et de l'ouverture des cieux, c'est qu'elle ait une grande joie et quelque intelligence de cette gloire. C'est pourquoi il est écrit de saint Etienne: *Comme il était rempli du Saint-Esprit, levant les yeux, il vit la gloire de Dieu et il dit: Je vois les cieux ouverts.*

Par l'illumination des dons du Saint-Esprit, l'âme surgissant de l'obscurité de la foi court à son Dieu parée d'un vêtement brillant d'or et d'ornements variés, c'est-à-dire d'une multitude de sentiments spirituels et d'une intelligence multiple des choses divines. Mais comme en cette vie l'objet de la foi ne peut nous apparaître en pleine lumière — car toujours la foi s'appuie sur un témoignage et elle ne peut passer outre et bondir jusqu'à la *vision* de son objet — il reste que l'âme captive des biens de la foi quant à l'obscurité de l'objet, ne peut être illuminée que par la flamme de l'amour. C'est pourquoi il faut que les dons d'intelligence, de sagesse et de science procèdent de l'amour et soient fondés sur lui. Aussi sont-ils très spécialement attribués à l'amour, ou au Saint-Esprit qui est Amour, et à cause de cette attribution ils sont eux-mêmes nommés *esprits*. Par eux, de la connaissance énigmatique de la foi, l'intelligence s'élève, dans la flamme de l'amour, à la contemplation limpide et claire de la grandeur et de la crédibilité des mystères. *A la splendeur du feu brûlant dans la nuit*, dit Isaïe. *Dans la nuit*, cela signifie dans l'obscurité des créatures qui voilent à nos regards la majesté de l'Eternel, car dit encore le prophète, *toute gloire est protégée*.

Voilà la vie intérieure, voilà le cœur de l'Eglise. Encore n'est-elle décrite ici que par des mots. En elle-même, elle est une sagesse incommunicable, un don que *personne ne connaît sinon celui qui le reçoit*.

II. LA PHILOSOPHIE

BERGSONISME.

Nous avons signalé[1] la préface écrite par Jacques Maritain pour la seconde édition de *La philosophie bergsonienne*. L'ouvrage est aujourd'hui paru, avec les modifications indiquées dans la préface.

---

[1] *Nova et Vetera*, 1929, p. 440.

[1] Jacques MARITAIN, *La philosophie bergsonienne*, Etudes critiques, seconde édition, revue et augmentée, Paris 1930.

Non certes que nous regardions maintenant comme moins bien fondées les positions doctrinales qu'il défend: nous les maintenons toutes au contraire, qu'elles concernent la critique de la philosophie bergsonienne ou l'exposé des thèses de saint Thomas, et il est clair que sans cela nous ne rééditerions pas ce livre aujourd'hui: car nous ne nous sentons aucun goût pour le relativisme en matière intellectuelle. Nous ne croyons pas que la vérité soit une fonction du temps: et au contraire c'est pour nous un sujet de satisfaction de constater que grâce à Dieu, et quelles que soient par ailleurs les imperfections de l'ouvrage, nous n'avons eu aucune modification notable à lui apporter pour le fond et la doctrine, mais seulement des précisions et ça et là des compléments, des accentuations plus fermes et plus nuancées, et dans les chapitres V et VI de la seconde partie, des éclaircissements importants sur la théorie de la mémoire et sur celle de la liberté.

A la relire, *La philosophie bergsonienne* donne l'impression d'un grand livre, aéré, loyal, lumineux. Sans doute, il y a pour un thomiste bien des manières d'aborder l'examen et la critique du bergsonisme :

L'ouvrage publié aujourd'hui, peut écrire l'auteur, n'est tout à fait ni celui que nous avons écrit il y a dix-sept ans, ni celui, j'aime à croire plus complet et mieux lié, que nous écririons maintenant. Mettons qu'il correspond à peu près au livre que nous souhaiterions aujourd'hui avoir écrit alors.

Mais il reste que le travail qui est fait ici devait être fait et que certains éléments de ce livre eussent peut-être été perdus à regarder les choses de quelque autre point de vue.

L'un des mérites de celui qui est ici adopté, c'est qu'il permet de présenter en même temps le bergsonisme et le thomisme et d'introduire le lecteur non spécialiste dans la connaissance de leurs thèses essentielles. Ce sont bien les deux modes de penser qui sont le plus opposés et qui utilisent les mêmes mots le plus différemment. D'où la possibilité de constants malentendus et la nécessité, pour les éviter, de bien définir les affirmations en présence.

Il est permis de penser que la manière de critiquer une philosophie qui consiste à faire deux parts, l'une de pure exposition, l'autre de pure critique n'est pas la plus parfaite. Nous préférons la méthode ici employée qui consiste à citer les bons passages, sans doute avec toute l'ampleur suffisante et en retenant le sens qu'ils ont dans leur contexte, et à discerner aussitôt dans quelle mesure ils sont vrais et où l'erreur commence à s'y glisser. Une telle méthode ici employée, tient l'esprit constamment en éveil. Elle est vraiment pédagogique.

Grâce à ces corrections, grâce aussi à quelques autres amendements destinés à porter à un plus haut degré la propriété et la rigueur des termes, nous espérons que cet ouvrage pourra rendre un service durable; nous serions heureux qu'on y pût trouver non seulement la critique de principes philosophiques erronés, mais aussi une synthèse exacte sans trop de technicité, et accessible sans vulgarisation, un abécédaire correct des grandes positions métaphysiques de l'Ange de l'Ecole.

Ceux qui voudront s'initier à la philosophie, après qu'ils auront lu quelque bon manuel, trouveront, dans cette confrontation loyale de deux philosophies antagonistes, plus qu'un jeu de l'esprit, plus qu'un moyen d'entrer dans une vivante et haute discussion, mais celui d'affermir leur esprit dans la vérité et un instrument de travail pour approfondir les plus graves problèmes: l'être et le devenir, la connaissance, Dieu, l'homme, la mémoire, la liberté. Ils auront devant eux un beau livre, tranquille et fort, où une pensée capable, certes, de subtilité examine le plus subtile mais aussi le plus radical des évolutionnismes. Et si quelqu'un voulait en peu de temps vérifier l'exactitude de cette appréciation, il faudrait lui conseiller de lire les pages d'ailleurs capitales, où l'auteur expose et examine la critique de l'idée du néant proposée par M. Bergson.

Notre intention n'est pas de reprendre ici les problèmes discutés dans cet ouvrage. Nous ne voulions que souligner son importance.

THOMISME

Le *Docteur Angélique* qui avait paru en édition numérotée en 1929 (cf. *Nova et Vetera*, 1930, p. 114) a été publié en édition ordinaire [1]. Quelques additions ont été faites. La chronologie de la vie et des écrits de saint Thomas, lithographiée et difficilement lisible dans l'édition originale est ici reproduite en caractères d'imprimerie et sera aisément utilisable. Trois documents pontificaux de Léon XIII, Pie X, Pie XI concernant saint Thomas forment l'appendice. Enfin, en tête de l'ouvrage, une préface a été écrite à la manière d'un petit « discours aux sourds ». Elle contient un certain nombre d'aphorismes assez évidents:

Il y a une philosophie thomiste, il n'y a pas une philosophie néo-thomiste. Nous ne prétendons pas inclure du passé dans le présent, mais maintenir dans le présent l'actualité de l'éternel.

Le thomisme ne veut pas retourner au moyen âge. Comme nous l'écrivions dans la préface d'Antimoderne, si nous sommes antimodernes, ce n'est pas par goût personnel, certes, c'est parce que le moderne issu de la Révolution antichrétienne nous y oblige par son esprit... mais s'il s'agit de sauver et d'assimiler toutes les richesses d'être accumulées dans les temps modernes, et d'aimer l'effort de ceux qui cherchent, et de désirer les renouvellements, alors nous ne souhaitons rien tant que d'être ultramodernes. Et, en vérité, les chrétiens ne supplient-ils pas l'Esprit-Saint de renouveler la face de la terre ? N'attendent-ils pas la vie du siècle à venir ? C'est là qu'il y aura du nouveau pour tout le monde...

Le thomisme prétend user de la raison pour distinguer le vrai du faux, il ne veut pas détruire, *mais* purifier *la pensée moderne, et intégrer tout le vrai découvert depuis le temps de saint Thomas...*

---

[1] Jacques MARITAIN, *Le Docteur Angélique*, Bibliothèque française de philosophie. Paris 1930.

Le thomisme n'est ni de droite, ni de gauche; il n'est pas situé dans l'espace, mais dans l'esprit.

Le thomisme est une sagesse. Entre lui et les formes particulières de la culture, doivent régner des échanges vitaux incessants, mais il est dans son essence rigoureusement indépendant de ces formes particulières. Ainsi la philosophie thomiste possède les principes les plus universels de l'esthétique, et cependant l'on ne saurait, cela est trop clair, parler d'une école littéraire, d'une peinture, d'un roman, d'une poésie spécifiquement « thomistes ». De même la théologie thomiste intègre les grands principes de la politique chrétienne — et pourtant l'on ne saurait parler d'un parti politique « thomiste ». La sagesse de saint Thomas est au-dessus de toute particularisation. Et, en cela, elle participe quelque chose du catholicisme lui-même. *Nolite tangere...*

Il est puéril de juger de la valeur d'une métaphysique en fonction d'un Etat social à conserver ou à détruire. La sagesse a d'autres mesures. Les explications historiques inspirées de Marx ou de Sorel, par là même qu'elles considèrent la causalité matérielle effectivement en jeu dans les choses humaines, peuvent à la rigueur rendre compte du *succès* ou de l'*insuccès* d'une philosophie dans un certain milieu social: elles ne peuvent rien dire du *formel* de cette philosophie...

L'auteur ajoute:

Les vérités que nous venons de rappeler sont, avouons-le, des plus élémentaires. Nous avons eu beau recourir aux caractères italiques, à défaut de caractères d'affiche, ou d'enseignes lumineuses, nous ne pensons pas qu'elles retiennent néanmoins l'attention de certains esprits décidés à ne pas comprendre.

Nous non plus. Mais qu'importe, notre tâche n'est pas de forcer à comprendre, mais de rendre témoignage à une vérité.

III. L'ART

FAUT-IL PARLER D'UN « ART THOMISTE »?

Pour ne pas débuter solennellement dans un débat rapide et qui n'est point capital, je ne dirai pas ici la reconnaissance que je dois au P. Sertillanges qui fut, par ses livres, un de mes premiers maîtres et je stipulerai tout de suite que je puis, en me justifiant contre lui, me tromper peut-être sur certains points, mais je ne crois pas sur le fond. Il m'a fait récemment [1] l'honneur de relever un passage de *Nova et Vetera*. Occupé de discuter avec un romancier qui protestait contre l'intrusion du thomisme en art: « Homère et Phidias n'ont-ils pas été des artistes ? Ils n'avaient pourtant pas lu saint Thomas », j'ai, sans nommer le P. Sertillanges, mais en pensant à lui, écrit avec quelque vivacité [2]: « Il est vrai qu'un

[1] A.-D. SERTILLANGES, *Prière et Musique*, dans la « Vie intellectuelle », 10 avril 1930.

[2] *Nova et Vetera*, Contre un « Art thomiste », 1928, p. 485.

thomiste célèbre a fait un mal durable à la cause de l'art et à celle du thomisme en déclarant, dans une interview, qu'il souhaitait l'avènement d'un *art thomiste*. Le pendant, sans doute, de Beuron et de l'*art bénédictin*... Ce n'était chez un homme intelligent qu'une boutade. Mais il s'est trouvé des gens tout heureux de la prendre au sérieux ». C'est tout. A quoi le P. Sertillanges répond :

> On parle comme si j'avais prétendu consacrer, au nom de saint Thomas, une forme d'art particulière. On cite Beuron, l'art bénédictin, etc. Mais pourquoi ne pas me demander aussi ce que j'entends par une mélodie thomiste ou un paysage thomiste ! Il y a là quelque part une naïveté ; je voudrais espérer qu'elle n'est pas chez moi. Ce que j'ai expliqué, c'est qu'une doctrine intégriste, tel qu'est le thomisme, doit avoir des « résonnances partout » ; que « l'état d'âme qu'il suggère est riche, si peu qu'on soit doué, d'intuitions de toute espèce ». Reste à réaliser ces intuitions, et là nul système philosophique n'a lieu d'intervenir ; il s'agit d'art, de formes d'art librement choisies, de techniques indépendantes.

Si le P. Sertillanges veut dire que la fréquentation de la sagesse thomiste, philosophie et plus encore théologie, contribue à placer l'âme, par rapport à toute l'œuvre de la Création et de la Rédemption, dans cette disposition de sympathie si remarquable par exemple chez Dante ou chez Claudel, il a raison. Mais il y a davantage, dans sa pensée, et c'est la cause de l'indulgence d'ailleurs pleinement consciente qu'il a pour certains paradoxes. Je voudrais m'expliquer.

* * *

Je pense que les réussites de l'art, quelque sujet qu'elles choisissent de représenter, émeuvent l'homme tout entier, envahissent toute la sensibilité humaine, c'est-à-dire tous les étages de cette région située entre le sens pur et l'intelligence pure. Pourtant, l'émotion qui nous est ainsi communiquée, bien qu'elle ébranle chaque fois notre être universel, change de qualité. Elle sera tantôt miraculeusement pure, fraîche, aérienne, parfois au contraire plus capiteuse, plus lourde, plus terrestre. Si donc on regarde, comme nous faisons ici, à l'émotion procurée par le grand art, il faut dire qu'elle sera toujours *intégrale*, mais qu'elle ne sera pas toujours de même *qualité*. C'est ainsi qu'un peu de couleur qu'on répand en toute l'eau d'un verre, la conserve translucide ou la fait opaque. Toutes les grandes émotions d'art, nous envahissent, nous « charment » ; c'est leur niveau spirituel qui diffère.

L'art de Sophocle nous conquiert tout entiers, l'art de Shakespeare aussi ; du point de vue de l'émotion ressentie, ces deux formes d'art sont universelles, mais on pourrait se demander si l'émotion est ici et là de même nature. Giotto ou Rembrandt

éveillent des résonnances dans tout notre être, mais ont-elles le même timbre spirituel ? Les très beaux passages du plain-chant, tel *Alleluia*, tel *Kyrie*, nous pénètrent jusqu'aux moelles, ils ne laissent *rien* en nous d'insatisfait, et le seul regret qu'ils nous permettent de formuler, c'est que cet art est trop pur pour être compris des foules. Et Wagner aussi pénètre jusqu'aux moelles, mais d'une autre manière ! Direz-vous que l'émotion que vous apporte la *Passion selon saint Mathieu* est moins plénière que celle du finale de la *Neuvième symphonie?* Non, mais vous sentez bien que vous vous mouvez ici et là dans des univers spirituels différents. Si l'on compare Bach et Palestrina, qui ne voit que la séduction du premier est toute céleste, que celle du second quoique haute, digne, noble, est beaucoup plus « humaniste » ? Notons-le en passant: la richesse des moyens (qui paraît davantage chez Bach) peut ne pas alourdir la spiritualité de l'art. Ce n'est pas la pauvreté des moyens, c'est la richesse de la spiritualité qui nous plaît dans le plain-chant.

En conséquence, du point de vue de l'émotion artistique qui est celui où il faut se placer quand on considère les ressources de l'art comme adjuvant de la prière, je trouve tout à fait contestable qu'on réserve le nom d'intégrale à une musique qui est simplement plus opaque, ou plus capiteuse. Je ne pense pas qu'il faille regarder le plain-chant, ou la musique palestrinienne — ou Bach que j'ajouterai ici — comme privés d'intégrité dans leur effet sur l'homme, comme incapable d'exploiter tout le composé humain, comme contraignant l'homme, et ne lui permettant pas en face de Dieu, d'aller jusqu'au bout de soi. Je ne pense pas qu'il faille regarder comme musique pleine et intégrale — et à l'exclusion du plain-chant, de Bach, de Palestrina —, la musique d'un Beethoven « s'il était un saint »: « On peut penser, dit le P. Sertillanges, que son œuvre serait religieuse avec plus de plénitude, sinon avec plus de sublimité que celle même d'un Palestrina ou que celle d'un saint Grégoire, eussent-ils le même génie et le même cœur ».

* * *

J'avertis tout de suite, qu'il ne s'agit pas, dans mon esprit, de sacrifier, au profit de la *Passion selon saint Mathieu*, la *Messe en ré* ou même la *Marche des pèlerins;* ni au profit des fresques de *Santa Croce*, les peintures de la *Scuola San Rocco*. Toutes ces choses sont hautes et admirables. Il les faut garder, chacune à son rang de spiritualité. Il y a plusieurs publics dans l'humanité, et il faut parler à tous ces publics. Il y a même plusieurs publics en chacun de nous, suivant l'heure et l'endroit. Si à certains moment nous baignons dans une atmosphère spirituelle un peu plus

épaissie, nous ne repousserons pas la musique qui viendra nous y trouver et nous y enchanter, pourvu que la dignité humaine reste sauve, et que le ciel évangélique ne soit point fermé.

Tout de même, de Bach à Beethoven, nous saurons faire la différence, j'entends la différence de la spiritualité. Et ce ne sera point là du « jansénisme esthétique », pour parler comme le P. Sertillanges. Ce jansénisme serait plutôt dans la volonté de détruire tout ce qui n'est pas Palestrina et le plain-chant. Il serait dans la méconnaissance des vertus spirituelles qui, pour être moins hautes ailleurs, y restent encore fortes, bienfaisantes, admirables, voir sublimes. Nous n'avons pas l'intention de brûler tout ce qui n'est pas dans le Coran.

* * *

Je ne suis pas persuadé qu'il y ait utilité à prétendre, avec le P. Sertillanges, qu'une musique pleinement *liturgique* n'est qu'incomplètement *religieuse*, en apportant cette raison que la liturgie est dans l'intelligence des mots, la religion dans tout l'homme. Le P. Sertillanges le fait sans doute avec assez de maîtrise et de restrictions pour qu'on entende ce qu'il veut dire. Mais notre âge moderne n'a que trop la tentation d'opposer liturgie et religion, ce qui est rituel et ce qui est esprit, pour qu'on lui en fournisse même d'invalides prétextes. Et puis, malgré tout, la pensée du P. Sertillanges ne me paraît pas indiscutable. Elle consiste à opposer l'*art religieux*, c'est-à-dire l'art humain au complet se consacrant à Dieu — « et, dit-il, l'art humain au complet, pour nous, ce n'est ni le plain-chant, ni l'art palestrinien, c'est l'art moderne, celui d'hier, d'aujourd'hui et de demain, celui qu'on appelle classique, celui qui a nom romantique ou celui qui se dit actuel » — — à l'*art liturgique* s'adressant à l'homme appauvri systématiquement dans son imagination et dans sa sensibilité.

La « musique en tout sens épanouie, engageant tout l'homme, et, s'il s'agit de musique religieuse, reliant tout l'homme à Dieu », la musique qui est « précisément le contraire d'une musique particulière » le P. Sertillanges l'appelle, car il revient tout de même à ce mot, la « musique thomiste ».

Il n'y a, en droit, qu'une seule métaphysique et qu'une seule théologie. Et je pense que, dans ce qu'elles ont d'apodictique, la métaphysique et la théologie thomistes coïncident avec cette seule métaphysique et cette seule théologie. Mais il y a, ici-bas, plusieurs formes de musique. Le plain-chant n'est que l'une d'elles. Il n'est pas exclu qu'on en découvre d'autres, aussi pures que lui, auxquelles l'Eglise donnerait dans l'avenir de semblables approbations. Je n'admets donc qu'en gros et avec réserve la comparaison suivante:

Le chant grégorien est le chant propre de l'Eglise romaine, comme la doctrine de saint Thomas est sa doctrine. Et la raison en est pareille, savoir une convenance particulière, une adaptation unique de cette musique et de cette philosophie à la prière comme à la foi et à la vie de l'Eglise.

D'ailleurs, je suis persuadé que le P. Sertillanges ne chercherait pas à trop presser cette comparaison, car lui-même considère, avec raison, le thomisme comme une sagesse totale, et le plain-chant, au contraire, comme une des simples formes possibles — voire comme une forme appauvrie —, de la musique.

Quoi qu'il en soit, le P. Sertillanges estime qu'il existe une musique religieuse universaliste — une musique thomiste, — laquelle n'est ni le plain-chant, ni l'art palestrinien —, qui serait par exemple, la musique de Beethoven s'il était un saint. Mais, observons ici que la musique de Beethoven ne se présentera jamais comme un complément, comme un épanouissement, du plain-chant et de l'art palestrinien; elle *les chasse pour prendre la place*. Elle est donc, elle aussi, l'une des formes possibles de la musique, exclusive d'autres formes: par conséquent une musique particulière. Sans doute, elle ébranle notre être universel, et en ce sens elle est universaliste; mais cela est vrai aussi, nous le disions en commençant, du plain-chant et de l'art palestrinien.

* * *

Saint Thomas, dit le P. Sertillanges, veut que dans le ciel il y ait une louange vocale: je demande qu'on achève l'idée ou qu'on l'abandonne. Les élus chanteront, soit ! mais les *nouveaux cieux* et la *nouvelle terre* seront-ils donc muets ? ne seront-ils plus fils du rythme, musicaux en raison de leur perfection plus qu'ils ne sont maintenant pas leur nature première ?

Je ne me charge pas de décrire les orgues du paradis, ou le *fundamentum organizandi* de son orchestre; mais si la matière humaine y intervient et sous les auspices du chant, je ne vois pas quelle raison en écarterait ce prolongement naturel de l'homme qui, plus que jamais, pourra être appelé, du fait d'une subordination infiniment plus étroite de la matière à l'esprit, son associé en quelque sorte conjoint, comme son propre corps.

Il y a là une de ces grandes belles vues, fréquentes chez le P. Sertillanges. Il n'est pas impossible qu'elle soit juste. Acceptons-la donc. Le P. Sertillanges va-t-il donc triompher et ajouter que la musique dont il est ici question est la musique plénière, la musique thomiste ? Soit ! A condition, cependant, que cette musique plénière ne soit pas faite de beaucoup de formes musicales particulières, diverses et successives ! Et même s'il y avait au ciel une musique véritable et qu'elle fût homogène, ce serait certes une musique infiniment décantée, qui rejetterait en dehors d'elle tout Wagner et tout Beethoven, une musique qui ne nous laisserait pas « chez nous », mais qui nous y viendrait chercher, pour nous ravir en quelque sorte dans la pureté de la grâce.

* * *

Je crois d'ailleurs que, lorsqu'on parle de la musique du paradis, il ne faut pas craindre de beaucoup spiritualiser:

« Saint Jean nous assure, au livre de l'Apocalypse, qu'il avait entendu en esprit la mélodie d'un grand nombre d'Anges qui jouaient de la harpe. Il s'agissait là d'un concert tout spirituel et non pas d'instruments véritables. *C'était une certaine révélation des louanges que les bienheureux, dans leurs divers degré de gloire, ne cessent de faire monter vers Dieu.* Les louanges particulières de chacun d'eux sont en rapport avec les dons qu'il a reçus; les innombrables voix se réunissent et se fondent dans un *accord d'amour parfait qui produit l'effet de la musique la plus enivrante...*

« Toutes les créatures, soit dans leur ensemble, soit individuellement, ont des rapports avec Dieu. *Chacune d'elles, dans son langage, raconte ce que Dieu est en elle, et toutes ces voix forment un admirable concert, qui surpasse en douceur les harmonies et les mélodies du monde.* L'âme lui donne le nom de *musique silencieuse*, parce que c'est une connaissance calme et tranquille, sans mélange d'aucune voix humaine; elle fait jouir en même temps des douceurs de la musique et du repos du silence...

« L'âme comprend comment chacune d'elles glorifie le Seigneur à sa manière, en participant aux perfections divines, en proportion de sa capacité naturelle. Ces voix diverses forment, en s'unissant, une sublime harmonie qui manifeste la grandeur, la sagesse et l'admirable science de Dieu. L'Esprit saint le donne à entendre, au livre de la sagesse: *L'Esprit du Seigneur*, est-il dit, *a rempli toute la terre et l'univers qui renferme toutes les créatures a la* SCIENCE DE LA VOIX. La *solitude sonore*, qui se fait connaître à l'âme dans ce ravissement, n'est donc autre chose que le témoignage rendu à Dieu par toutes les créatures. L'âme entend cette harmonie dans la solitude, lorsqu'elle est élevée au-dessus de toutes les choses de ce monde. Elle peut donc l'appeler très justement *musique silencieuse* et *solitude harmonieuse.* »

Telle est la mystérieuse musique que présentait le frère Jean de la Croix dans sa prison de Tolède.

* * *

Je comprends très bien le désir du P. Sertillanges. Il ne veut pas qu'on coupe les ailes aux formes musicales autres que le plain-chant et l'art palestrinien. Il a raison. Je demande simplement qu'en admettant tout ce qui est grand, on distingue la spiritualité propre aux diverses formes d'art qui émeuvent notre être profond, et que, selon la remarque que faisait un lecteur du P. Sertillanges, on n'appelle pas thomistes les viandes d'Egypte, ni

janséniste la manne du désert, qui était, elle aussi, un aliment complet.

MARIUS L'ÉPICURIEN

Le dernier livre de Charles Du Bos [1] porte bien son titre. On y parle d'auteurs étrangers, anglais, russes, allemands, sans chercher à atteindre au jugement suprême qui conclurait une étude définitive, mais en sympathisant avec eux, en entrant dans leur manière de sentir et de penser, en se contentant d'accentuer ici et là le jugement latent enclos dans leur vie ou dans leur œuvre.

Une des études les plus attachantes (avec l'étude sur Tolstoï) est celle où est résumé le roman, qui est une sorte d'autobiographie déguisée, de Walter Pater sur *Marius l'Epicurien*. Ayant vu mourir son ami Flavien, Marius, déjà détaché du culte des dieux de son enfance, abandonne la poésie pour la philosophie.

C'est en ces dispositions que le trouve une invitation émanant de l'empereur Marc-Aurèle lui-même, pour venir à Rome lui servir de secrétaire. A Rome l'attitude, la personne et non moins les écrits de Marc-Aurèle, que celui-ci lui communique, viennent compléter son épicurisme par la forme à la fois la plus élevée et la plus humaine du stoïcisme tel qu'il s'incarne dans l'empereur. Marius assiste au constant, à l'épuisant effort de Marc-Aurèle pour concilier une doctrine par sa nature quelque peu aride et inhumaine, avec tous les devoirs non plus seulement envers soi, mais envers autrui, pour humaniser le stoïcisme de part en part. Il admire au prix de quelle tension, cette perfection dont il sait déjà les exigences dans une vie purement contemplative, Marc-Aurèle parvient à l'obtenir dans la vie la plus active qui soit, dans celle où, parce qu'à la lettre on ne s'appartient pas, le devoir majeur consiste à s'appartenir toujours. Mais Marius ne peut s'empêcher de constater le manque chez Marc-Aurèle, d'une certaine chose dont lui-même ne saurait se passer: la perfection de Marc-Aurèle atteint à tout sauf à la joie intérieure; et c'est cette joie intérieure à laquelle Marius aspire, et dont il décèle la présence chez un chrétien, soldat de la garde impériale, chez son ami Cornélius. A la tension de l'empereur, il oppose la possession de soi, si aisée en apparence, si invulnérable, toujours comme alimentée par quelque invisible source jaillissante, qu'il rencontre chez Cornélius. Celui-ci introduit Marius dans la maison d'une veuve chrétienne, Cécilia; et lorsque Marius assiste à des cérémonies qui le remuent, qui le touchent en ses plus secrètes pro ondeurs, lorsqu'il voit régner sur tous les visages, accompagnant l'exécution des actes les plus simples de la vie, cette paix rehaussée d'allégresse qui implique l'initiation à quelque grand mystère, qui semble tout entière espérance, et dont il demeure exclu, Marius anticipe — en cette religion nouvelle, qui paraît avoir puisé son espoir dans le fait même que la douleur existe, dans le sentiment du bien que celle-ci établit entre tous les êtres, — une force spirituelle sans précédent, sans analogue, signe tangible de quelque vérité à laquelle il devine qu'appartiendra l'avenir. Aussi lorsqu'il découvre chez Marc-Aurèle une acceptation à son gré trop facile — l'acceptation propre aux stoïciens — de l'existence du principe du mal dans les choses; lorsqu'il voit qu'une doctrine qui ne s'appuie que sur l'acceptation peut aboutir à envisager avec une relative indifférence le sang versé dans les jeux romains, et

[1] *Approximations*, Quatrième série. Paris 1930.

surtout, au moment de la reprise des persécutions en Gaule, à décréter que le sang des martyrs cette fois, soit de nouveau répandu, Marius se détache non seulement de l'empereur, mais de tout ce monde antique, insensible aux souffrances des matériaux humains sur lesquels il érige ses multiples splendeurs et jusqu'à ses philosophies, et qui témoigne par ailleurs de tant de cécité, de tant d'opacité envers les affections les plus délicates. Virtuellement acquis au christianisme, Marius se rapproche de plus en plus des chrétiens, il ne peut plus se passer de leur société, la seule où il trouve apaisement et réconfort. Il n'adhère cependant pas expressément à leur foi, et par un dénouement qui constitue le chef-d'œuvre de ce mode indirect toujours si cher à Pater —, Marius et Cornélius se trouvant arrêtés à un moment de recrudescence des persécutions, Marius se donne pour le chrétien qu'il n'est pas encore et s'arrange pour que Cornélius, sans que celui-ci sache comment, soit remis en liberté. Dans les péripéties de marche des prisonniers, Marius contracte une fièvre mortelle, et, laissé par derrière, il meurt au milieu d'humbles chrétiens, non point victime d'un martyre pour lequel la pleine qualification lui ferait défaut, mais communié par eux, alors qu'il est déjà à demi inconscient et percevant autour de lui le murmure de ces prières qui depuis des années formaient son unique consolation. *Anima naturaliter christiana*, âme naturellement chrétienne: c'est au mot de Tertullien que Pater a emprunté le titre de son dernier chapitre.

L'auteur dit encore :

Marius est la figure idéale de ceux chez qui le besoin de religion est absolu... qui admirent la foi, la saluent, l'appellent, sans pouvoir s'empêcher de toujours obscurément sentir que la foi ne viendra pas tout à fait à eux, et qu'eux n'ont pas tout-à-fait le droit d'aller jusqu'à elle.

Ces derniers mots réveillent un mystère. Il est sûr que, à qui frappe il sera ouvert, à qui désire il sera répondu, et aussi que la mesure de la réponse sera à la mesure du désir. De quelle nature est la résistance que certains hommes opposent à la lumière ? Fera-t-elle que lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire pour juger le monde ces hommes seront mis à sa gauche ? Ou permettra-t-elle qu'ils puissent entrer dans les dernières demeures de ceux qui seront à sa droite ? C'est un secret caché en Dieu.

CHARLES JOURNET.

BIBLIOGRAPHIES

Lettres d'Alain-Fournier à sa famille (1905-1914); avant-propos d'Isabelle Rivière, « Roseau d'Or ». Paris Plon, 1930.

Des lettres de lycéen ? Des lettres de soldat ? Non, des lettres d'homme. Des lettres où l'on voit se former un homme, intellectuellement et moralement, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

Apparemment, Fournier livre peu le fond de son âme dans ses lettres à sa famille. Il semble y raconter surtout les événements extérieurs de sa vie quotidienne, qui souvent n'ont d'autre intérêt que celui d'être gentiment racontés. Il faut avoir suivi sa correspondance avec Rivière pour découvrir, dans ce nouveau recueil, notées en termes voilés, les étapes de sa vie intérieure; pour reconnaître, comme jaillies du fonds tourmenté de sa vivante expérience, ces réflexions livrées intentionnellement sous une forme impersonnelle. Lui-même le donne à entendre, par exemple, après telle évocation de la campagne dont ses études le tiennent éloigné: « Tout cela, voyez-vous, pour moi, c'est le monde entier — et il me semble que mon cœur en est fait tout entier. » Rivière n'était pas, comme lui, enraciné dans un coin de pays: « dans un monde où tout est mort, lui (Rivière) veut faire vivre les idées, et moi, je veux faire vivre les choses et les instants et peut-être les gens. »

Ces différences de tempérament n'ont pas empêché une amitié et une compréhension réciproque admirables: l'union se réalisait sur un plan plus élevé que le domaine du « tempérament » déterminé par un ensemble de conditions physiques et physiologiques; elle se faisait sur le plan spirituel où ces âmes poursuivaient le beau, le bien, le vrai, parce qui constitue la vie la plus authentiquement humaine et personnelle. « J'ai le bonheur de la certitude, le bonheur d'avoir trouvé quelque chose que j'appelle la vie et de m'y soumettre humblement, délicieusement, en essayant de le dire en vers ou en prose. Ma vie à moi n'est pas de travailler l'agrégation jusqu'à épuisement cérébral. *Je cherche ma vie.* »

Quand on cherche sa vie dans la voie de la vérité et de la beauté, qu'on le sache ou non, on est à la trace de Dieu, Vérité et Beauté éternellement vivante. Un jour viendra où toutes les angoisses s'apaiseront, toutes les aspirations seront comblées, toutes les faims rassasiées. « Il n'est point de torture qui ne s'apaise, dans les larmes, en lisant ceci:... *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux, et mon fardeau léger.* »

Fournier discute avec Rivière du beau et du vrai. Avec sa famille, il est bon. Et ceux qui ont admiré ces deux hommes pour leur intelligence, les aiment encore mieux d'avoir eu cette tendresse de cœur, que Madame Isabelle Rivière a eu l'heureuse idée de nous révéler par la publication de ces nouvelles lettres et de nous présenter dans un avant-propos aussi profond que délicat.

L. B.

Abbé Benoit Pierami, *Vie du Serviteur de Dieu Pie X*, publiée par la Postulation, préface de Pastor, traduction de C. Robert. Marietti, Turin et Rome, 1930, 8 fr. français.

Qui mieux que celui-là même qui fut chargé de la postulation de la Cause de béatification et de canonisation du grand pape Pie X pouvait en écrire la vie ? C'est une *Vie* destinée au grand public; elle narre sobrement les faits, sans les commenter, se contentant de bien faire saisir l'activité bienfaisante et l'éminente vertu du Pontife dont l'œuvre grandit avec le recul des temps.

E. D.

Serge Barrault, *Le Grand Portail des Morts*. Aux Editions Spès, Paris, sous le signe des Lettres, Collection *La Nef*, 1930, 15 fr. français.

Voici une œuvre hardie, neuve et puissante. Hardie en son réalisme saisissant, rappelant celui des danses macabres du moyen âge; neuve, car depuis Villon nul n'a dit la mort avec de tels accents soutenus; puissante de toute la foi du poète, qui lui a inspiré un lyrisme grave, dru, vigoureux, se mouvant à son aise, en vols larges, au sein des réalités surnaturelles.

Le sujet en est très grand: la mort, le poème

éternel de la mort, mais vécu par le dedans, par celui-là même qui meurt, et qui voit la vie, sa vie au travers de cette mort qui le travaille, dissout son corps et dégage son âme. Non pas d'un mort quelconque, mais d'un chrétien moyen, qui a prié, qui s'est confessé, qui a communié, qui reçoit l'Extrême-Onction, mais qui sait qu'il ut toujours médiocre et souvent pécheur, qu'il a sujet de craindre et motif d'espérer. Les yeux de ce chrétien s'ouvrent maintenant sur ce monde et sa vanité; son esprit pèse l'un et l'autre aux poids de l'éternité. Contraste que le poète n'a pas manqué d'exploiter, avec bonheur, presque avec excès, entre la sublimité du drame de l'âme aux prises avec la destinée et Dieu d'une part, la platitude lugubre de la toilette dernière et des démarches de l'entourage, d'autre part.

D'autres en diront mieux l'art de la technique. Profane, j'ai lu ce poème comme lit « l'homme de a rue ». Je l'ai lu en entier avec émotion. Beaucoup préfèrent la *Messe des Morts*, si ample et si forte. J'avoue trouver l'*Hymne souterrain* plus original et plus grandiose. Ne disposant que de l'espace restreint d'un compte-rendu bibliographique, je ne puis citer comme je le souhaiterais.

Voici tout au moins une pièce, si pleine dans sa brièveté:

L'AUMONE FUNÈBRE.

*Morts inconnus, pour vous je dis l'*Ave,
Agenouillé derrière une fenêtre,
Quand vous passez entre passants et prêtre
Dans vos chars noirs branlants sur mon pavé.

Me fera-t-on, près du rideau levé,
Pareille aumône au jour, prochain peut-être,
Où, pauvre mort quêtant le moindre Ave,
Je passerai, jugé, sous les fenêtres?

Donc, à mon tour, j'irai vous retrouver,
Et j'attendrai, tremblant, devant mon Maître.
Lors viendrez tous, pressés, me reconnaître,
Et supplierez, oh! que je sois sauvé,
*Morts inconnus pour qui j'ai dit l'*Ave.

Comme de juste, M. Barrault a fait de la mort la justicière divine. Mais il a su montrer la miséricorde s'insinuant partout, au travers de l'agonie, autour du catafalque, et l'attente de la résurrection. J'y aurais volontiers rencontré davantage d'amour ou des élans montant plus haut jusqu'au cœur de Dieu. L'œuvre y aurait gagné en douceur et en grandeur. Telle qu'elle est, elle est très belle et mérite qu'on la lise et cite et répande. E. D.

Documentation catholique.

Le numéro du 30 août est consacré à saint Augustin. Il offre des extraits de lettres pastorales adressées à leurs diocésains et à leur clergé par les archevêques de Tolède et de Milan, et par l'évêque d'Oran, à l'occasion du XV^me^ centenaire du grand docteur. Le cardinal Segura souligne les traits de la vie d'Augustin et désigne certaines de ses œuvres, spécialement aptes à aider les prêtres dans leur sanctification. « Ce serait certainement une œuvre de très grand mérite, celle qui permettrait aux prêtres, par des éditions manuelles et économiques, l'acquisition et la lecture des traités de saint Augustin les plus en rapport avec les nécessités de notre temps. » Le cardinal Schuster en rappelle précisément quelques pages pleines d'une doctrine si précise déjà sur l'Eucharistie, la grâce, et la souveraineté respective de l'Eglise en tout ce qui concerne le domaine spirituel, et de l'Etat, au point de vue temporel. Mgr Durand met en relief dans la personnalité d'Augustin les qualités d'intelligence et de cœur.

A la suite de ces documents épiscopaux, le même numéro de la *Documentation* publie une étude de M. Georges Goyau sur la philosophie Augustinienne de l'histoire, d'après la Cité de Dieu. Le R. P. Cayré, des Augustins de l'Assomption, — l'auteur d'un beau livre sur la *Contemplation augustinienne* — présente saint Augustin comme maître de la vie spirituelle. Enfin, le R. P. van den Kornhuyses A.A. analyse spécialement la conversion de saint Augustin.

Une brève notice historique, avec statistique et cartes à l'appui, termine ce numéro en rappelant comment la profonde influence de l'évêque d'Hippone, toujours agissante dans ses écrits, se diffuse encore par le moyen des Ordres et Congrégations religieuses qui ont adopté la règle de saint Augustin pour les guider vers la perfection chrétienne. L. B.

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

ARTICLES RELIGIEUX :-: LIVRES DE PIÉTÉ

Genève :: Corraterie 20 :: **Genève**

Téléphone Stand 17.93 Chèques postaux I. 1607

Somme théologique
de
Saint Thomas d'Aquin

en cours de publication
texte latin et traduction française

(Cette édition comprendra 30 volumes environ, format élégant, 10 × 17, chaque traité est présenté par un spécialiste, avec les textes latin et la traduction française, accompagnés de notes et appendices — Paraît **broché à 2.75 et 3 fr., relié 3.75 et 4 fr.**, suivant volume.

M. l'Abbé Ch. JOURNET
professeur au Grand Séminaire,
FRIBOURG

De la Bible Catholique
à la
Bible Protestante

1 volume fr. 1.90, franco 2.—

Utilisez chèques postaux I 1607.

CHANT GRÉGORIEN
EDITIONS RYTHMIQUES DE L'ABBAYE DE SOLESMES

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES JEUNES

DÉPOSITAIRE DES

Editions Spes, Paris - Editions de la Vie spirituelle, St-Maximin
Librairie DE L'ART CATHOLIQUE, Paris

Editions liturgiques : Mame - Pustet - Dessain - Desclée & Cie.

Abbaye de St-André	Apostolat de la prière	Abbaye de Maredsous
Lophem-Lez-Bruges	Toulouse	Belgique

Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses, — Bibliothèque Catholique Illustrée (Editions Bloud et Gay.)

Succès de l'année : **R. LEYVRAZ**

Les Chemins de la Montagne
1 volume Ars et Fides fr. 3.— (récit de sa conversion)

SERVICE DE COMMISSION

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques. Ouverture de comptes en francs français.*

ABONNEMENTS A « NOVA ET VETERA » SANS FRAIS
ET A TOUTES REVUES CATHOLIQUES